GUITARE SÈCHE LE MAG

GUITARE SÈCHE

26

TOUS LES STYLES EN

DVD VIDEO

2H DE VIDÉOS PÉDAGOGIQUES

AVEC DES LEÇONS POUR PROGRESSER EN MANOUCHE, FINGER PICKING, COUNTRY, BLUES, ROCK...

TESTS VIDÉO

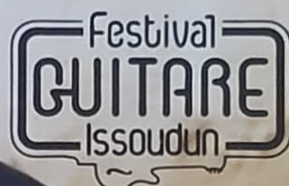
FUN ET FACILE : COMMENT JOUER LES INTROS DE 10 MORCEAUX QUI ONT MARQUÉ L'ACOUSTIQUE

Interviews

The Lumineers
Scorpions
Yvan Le Bolloc'h
Suzanne Vega
Gipsy Kings
Yan Péchin

18 PAGES DE TESTS

Compte rendu



Acoustic Story

THE ACOUSTIC SIDE OF PINK FLOYD

Le parcours acoustique de

David Gilmour & Roger Waters



Janvier/Février 2014
6,95 € - Belgique 7,00 €

édito

Le Pink Floyd est une institution reconnue pour son psychédélisme avant-gardiste et surtout pour des ventes d'albums historiques, mais nous avons abordé le mastodonte sous l'aspect « acoustique » et nous avons trouvé de la matière... Faites votre choix dans les différentes périodes du groupe. Nous verrons que ce groupe a toujours su se diversifier, en puisant dans le folk rock basique avec cette touche purement « british ». Qui faisait quoi sur les belles acoustiques ? That is the question... Suzanne Vega, artiste sensible, sait se faire rare, alors lorsqu'elle débarque pour parler de son prochain album, nous sommes forcément au rendez-vous, et la dame au regard bleu s'exprime allègrement. The Lumineers, groupe de jeunes gens sympathiques font un sacré buzz , on dit qu'ils font « du (bon) folk commercial » serait-ce antinomique ? la preuve que non ! Le scorpion Matthias Jabs vient nous parler de ces petits animaux, toujours aussi mordants, mais vous sortirez aussi vos guitares espagnoles, grâce à un joli portrait de Tonino des Gypsy Kings et un reportage complet sur les affinités d'Yvan Le Bolloc'h avec les gitans. Nous nous sommes aussi penchés sur « la soul » de Trixie Whitley, fille de Chris (Whitley), en plein oedipe... Quant au guitariste Yan Péchin, il a fréquenté Alain Bashung, alors ses petits secrets nous intéressent forcément. De quoi passer l'hiver...
Tony Grieco



GUITARE SÈCHE SUR LE NET
Le site : www.guitareschelemag.com
La page facebook :
www.facebook.com/guitaresechelemag
E-mail : courrieracoustique@gmail.com

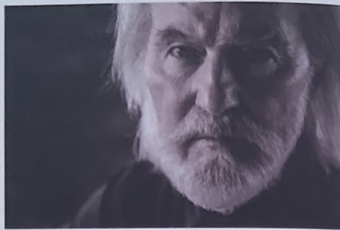
ET POUR ÊTRE SÛR DE TROUVER VOTRE MAGAZINE PRÉFÉRÉ EN KIOSQUES :
www.trouverlapresse.com

Sommaire N°26
JANVIER / FÉVRIER 2014



ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS !

Après avoir été décoré de la Légion d'Honneur, **Bob Dylan** est maintenant accusé «d'incitation à la haine» par le gouvernement français, suite à ses propos sur les croates. Dans une interview pour l'édition française de Rolling Stone Magazine, Dylan a évoqué la haine noir/blanc, qui sévit encore aux USA, et a continué en dressant un parallèle avec les juifs et les nazis, ainsi que les Serbes et les Croates. Ces derniers l'ont très mal pris et invoquent la loi anti-raciste française, pour réclamer dommages et intérêts... Cela rappelle un peu les réactions des red necks américains, face aux remarques de Lennon, concernant le Christ...

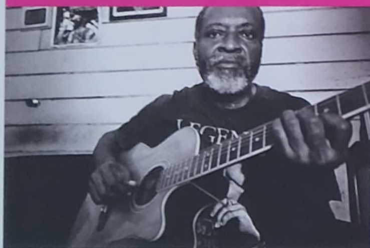


JE RÉPÈTE, ACCUSÉ, LEVEZ-VOUS !

Roy Harper, que les fans de Led Zeppelin connaissent pour le « Hats Off To (Roy) Harper » sur *Led Zeppelin III*, est accusé d'avoir eu des rapports sexuels avec une fille de moins de treize ans pendant les années 70. Son procès est prévu pour l'année prochaine, mais en attendant, il a déclaré qu'il ne jouerait pas aux côtés d'Eric Clapton et de Robert Plant, au concert en hommage à Bert Jansch, au Royal Albert Hall.

R.I.P.

Junior Murvin, le chanteur de reggae, ami de Lee Scratch Perry, qui avait produit son « Police & Thieves » est mort du diabète, à Kingston, en Jamaïque. Les fans de Clash le connaissent pour la reprise du titre en question, que jouaient le quatuor anglais. De même, Dick Dodd, chanteur/batteur des Standells, groupe mythique de rock garage de Los Angeles, ne chantera plus « Dirty Water », ayant, lui aussi, avalé son bulletin de naissance. Ils avaient respectivement 67 et 68 ans.





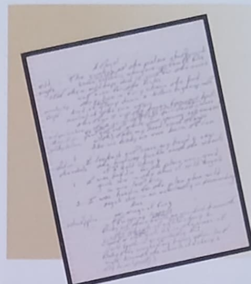
© AP

MACCA SUMO

Vous croyiez tout savoir sur **Sir Paul McCartney** ? Eh bien, saviez-vous que le musicien est fan de Sumo ? Vous savez, les énormes Japonais, qui luttent en s'empoignant par le caleçon ? Sir Paul a même sponsorisé une équipe de ces lutteurs au tournoi Kyushu, où des hommes et des femmes, habillés de façon traditionnelle japonaise, passaient dans les rangs du public, entre les matchs, en arborant la pochette de *New*, le nouveau disque en date de l'ancien membre des Beatles.

ÉTOILE

Janis Joplin a désormais sa propre étoile sur le Hollywood Walk Of Fame, sur le Hollywood Boulevard, à Los Angeles. La cérémonie d'inauguration comptait Clive Davis et Kris Kristofferson, parmi les notables présents. Kris était venu, armé d'une guitare acoustique, et il a joué sa chanson, « Me & Bobby Mc Gee », qui avait été un grand succès posthume pour la chanteuse.



MENUE MONNAIE

Un manuscrit original de « Born To Run» de Bruce Springsteen a été vendu en décembre dernier par Sotheby's pour un montant record de 197 000 dollars (143 000 euros). Le manuscrit en question contiendrait des textes alternatifs du titre du «Boss» jamais lus par le grand public. L'identité du chanceux acquéreur est restée confidentielle.



JOHNNY CASH PARMI LES ÉTOILES

Sony Legacy annonce la sortie de Out Among The Stars, un nouveau disque de Johnny Cash comprenant 12 inédits. Ces titres, découverts par John Carter Cash, dans les archives de son illustre paternel, ont été enregistrés à Nashville entre 1981 et 1984. L'album qui contient deux duos avec sa femme, June Carter Cash, et un avec Waylon Jennings a été produit par Billy Sherrill durant l'époque ou celui-ci occupait les fonctions de directeur artistique pour CBS Records. On attend avec impatiente le 25 mars pour pouvoir apprécier ce qui risque d'être l'ultime galette de l'homme en noir.



SIX ANS DEJA

Ça y est, c'est officiel ; après six ans de silence studio, Beck sort un nouvel album, enregistré chez Third Man Records, le studio de Jack White. D'après l'artiste, il s'agirait d'un disque de musique californienne, influencé par Crosby, Stills & Nash, Gram Parsons, et The Byrds. Ça fait envie, non ?

RECORD DE VENTES

Les ventes de disques de **Lou Reed,** ont triplé depuis son décès. Reed, dont le succès critique n'est plus à établir, vendait relativement peu d'albums, même avant la dématérialisation de la musique, par le biais d'internet. Cependant, c'est connu, la mort rapporte gros, même si, par la force des choses, elle ne profite guère à l'artiste...

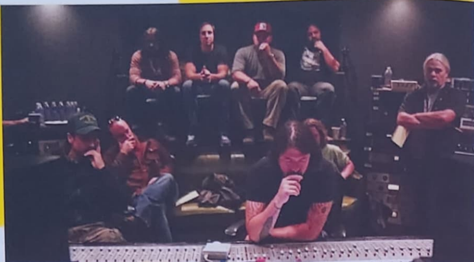
GET ON UP !

C'est officiel ; le tournage de *Get On Up*, le biopic consacré à **James Brown**, a commencé. Le rôle du « parrain de la soul » sera joué par Chadwick Boseman. On trouvera également à ses côtés, l'ex-Blues Brother, Dan Ackroyd. Le film est produit par Brian Grazer et Mick Jagger et réalisé par Tate Taylor, qui a également signé, « The Help ».



COUNTRY GROHL

Dave Grohl, dont les références rock'n'rolliennes sont au-dessus de tout soupçon, fait parler de lui en produisant un album de... Country. Les Grohl Sessions, Vol 1, le trouvent en effet, en compagnie du Zac Brown Band, à la batterie, au chant, et à la production. Grohl est ravi et a déclaré que le Zac Brown Band est tellement bon, qu'ils ont tout enregistré live, sans ordinateur, et qu'ils ont gravé les chœurs, en chantant à quatre autour d'un micro.



BANG ! BANG !



Le chanteur de country, **Wayne Mills** a été abattu dans un bar à Nashville, par le patron de l'établissement. Il semblerait qu'il y ait eu un léger désaccord sur l'emplacement exact de la zone « fumeur ». Le chanteur est mort à l'hôpital à la suite de ses blessures, tandis que le taulier, Chris Ferrell, plaide la légitime défense. Contre une cigarette ?

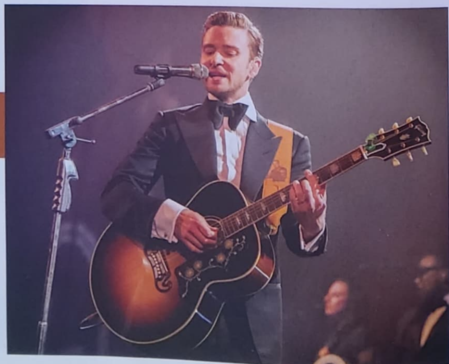
QUEENS UNPLUGGED



Les **Queens Of The Stone Age** sortent un EP, trois titres... Acoustiques. Enregistrés live, lors de leur prestation au Kulturkirche Köln, à Cologne, en septembre. Il s'agit de « Long Slow Goodbye », de l'album, *Lullabyes To Paralyse*, « The Vampyre Of Time And Memory », ainsi que « I Sat By The Ocean », tiré de leur dernier opus, *Like Clockwork*. A quand, un album country ?

JUSTIN POLYVALENT

Après sa prestation folkie dans Inside Llewyn Davis, le dernier film des frères Coen, **Justin Timberlake** a déclaré, non seulement qu'il aimerait réaliser un album country, mais qu'il aimerait également décrocher le Grammy du meilleur album dans cette catégorie. Jusqu'où s'arrêtera-t-il ?





BLAGUES SALACES

Lors d'un concert pour lever des fonds pour les vétérans Américains, au Madison Square Garden de New York, **Bruce Springsteen**, choqué par l'absence de propos osés de la part des comiques, tels que Jerry Seinfeld, qui participaient à l'évènement, a raconté des blagues salaces au public... Quant à Roger Waters, présent aussi, il a joué « Comfortably Numb », en compagnie d'un groupe formé de musiciens professionnels et quelques vétérans de l'Irak et de l'Afghanistan.

ACCIDENT



Le **Honeysuckle Rose**, le légendaire tour-bus de Willie Nelson a heurté un pylône à l'entrée d'un pont au Texas, blessant un musicien et deux techniciens. Si le chauffeur fume autant que le patron, c'est étonnant que ça n'arrive pas plus souvent...

LES VIEUX DE LA VIEILLE

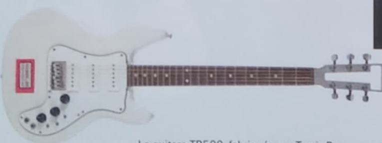
Après avoir rejoint les Stones pour la première fois en vingt ans, **Mick Taylor** met les bouchées doubles. En effet, Taylor et Ronnie Wood font une tournée de clubs en compagnie d'Al Kooper aux claviers et de Simon Kirke à la batterie, et retournent à leurs premières amours, le blues. On y entend beaucoup de Jimmy Reed, de Muddy Waters et pas de... Rolling Stones.



DEBOUT, LES MORTS !

Après vingt ans de silence, les **Flamin' Groovies** se sont réunis pour enregistrer un nouvel album. Les quelques journalistes, qui ont pu entendre les nouveaux titres du groupe, déclarent qu'ils jouent comme à leurs débuts, un mélange de mélodies pop et d'énergie garage/punk. « on ne sait pas si les chansons ont été enregistrées en 1972 ou en 2013 », a déclaré l'un d'eux.





ENCHERES CHERES

La guitare TB500, fabriquée par Travis Bean, ayant appartenu à Jerry Garcia, sera mise en vente aux enchères en Californie, et devrait rapporter entre 100 000 et 200 000 dollars. Elle est ornée d'un sticker, sur lequel on peut lire : « ass, grass or gas/nobody rides free » (du cul, de l'herbe ou de l'essence, personne ne voyage gratis).



LE BOSS ET LA PEINTURE

Lorsque Springsteen débarque à Los Angeles en 1978, dans le cadre de sa tournée *Darkness On The Edge Of Town*, il est choqué par un vilain billboard sur Sunset Boulevard (ces énormes panneaux publicitaires que l'on voit sur le bord des routes aux USA), arborant la couverture de l'album en question. Ce qui lui déplaît particulièrement, c'est l'absence de la mention «E Street Band». Qu'à cela ne tienne, le Boss, Clarence Clemons, Garry Tallent et une partie de l'équipe technique attendent la nuit pour monter discrètement sur le panneau afin d'y ajouter «E Street» et «Prove It All Night» à l'aide d'une vingtaine de bombes de peinture noire. Taggers et rock stars : même combat ?

DE MAIN EN MAIN



En 1964, Keith Richards fait la rencontre de Linda Keith et c'est le coup de foudre. Ils se quitteront en 1966 parce qu'ironiquement, l'appétit psychotropique de mademoiselle inquiète monsieur ; c'était avant l'avènement du Keef-bad-boy-défoncé-devant-l'éternel... Bref, en 66, lorsque leur relation commence à battre de l'aile, Linda part seule à New York où elle entend pour la première fois un jeune guitariste, qui se fait appeler Jimmy James. Les experts l'ont reconnu, il s'agit évidemment de Jimi Hendrix. Elle tombe amoureuse de lui et lui offre une superbe Stratocaster blanche, en revanche, elle omet de lui dire que la guitare appartient à Keith, son futur ex... Aujourd'hui, Richards prétend qu'il n'en a jamais voulu à Linda pour ce menu larcin, car il aimait bien Jimi... Grand seigneur ou menteur éhonté ?



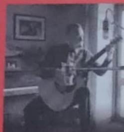
ASTUCE DE BASSISTE

Bien que l'anecdote qui suit, ne concerne pas directement la guitare acoustique, elle tourne autour d'une chanson, un classique, dont le riff d'intro est joué, bien sûr, sur une guitare sèche. Imaginez les Stones en 1966, réunis en cabine, écoutant le play-back de « Paint It Black ». Les cailloux sont contents, mais Keith Richards et Bill Wyman trouvent que la basse est un peu faible. Or, le studio est équipé d'un orgue Hammond B3, et Bill a l'idée d'utiliser les pédales de celui-ci pour renforcer la basse. Cependant, celui-ci n'est ni sportif, ni organiste, et il attrape des crampes aux mollets au bout de quelques mesures sur le pédalier. Alors, il s'allonge par terre et tape avec ses poings sur les pédales... Et le gros son de basse qu'on entend dans Paint It Black est donc dû, non seulement aux doigts, mais aux poings de Wyman.



ARBRE GENEALOGIQUE

Quand on parle de folk, par opposition au rock, il est souvent difficile de retrouver les racines d'un son ou d'une technique particulière. Pour le rock, il suffit d'écouter la musique en ordre chronologique pour retracer les riffs dans l'Histoire, ou de se pencher sur des interviews d'artistes, pour qu'ils se fassent une joie d'expliquer qui les a influencés. Pour le folk, c'est souvent plus ardu parce que beaucoup d'artistes de ce genre, sont relativement inconnus, du moins, en France. Nous nous sommes donc intéressé au picking à l'Anglaise, que l'on peut entendre chez Bert Jansch, Nick Drake ou John Martyn. D'où vient cette technique particulière, qui englobe tous ces styles, des ragas indiens, en passant par la musique arabe, le jazz, le blues et le folk ? Les experts s'accordent à dire que le papa de tout ça, c'est Davey Graham, découvert et copié (dans un premier temps) par tous les suspects mentionnés ci-dessus, et bien d'autres, tels que Martin Carthy, Paul Simon, etc... Or, s'il y a un père, la logique veut qu'il y ait également un grand-père ; eh bien, nous l'avons trouvé pour vous, il s'agit de Steve Benbow. Ce monsieur britannique, s'était procuré une guitare, pendant son service militaire au Maroc, dans les années 50, et se serait inspiré de la musique locale et du jazz, pour créer son propre style... Copié par la suite, par Davey Graham, etc...



WAYLON JENNINGS



Ladies Love Outlaws



▲▲▲

2 février 1959. Le Winter Dance Party Tour arrive à Clear Lake, Iowa pour sa énième représentation. Les musiciens qui descendent du bus sont las, courbaturés et enrhumés, car le chauffage du bahut a rendu l'âme au début de la tournée. Buddy Holly, la tête d'affiche, décide alors d'affréter un avion pour se rendre à la date suivante. Il prend également une place pour son bassiste et son guitariste, mais à la dernière minute, ces derniers se désistent et laissent leurs places au « Big Bopper » et à Ritchie Valens, les deux autres têtes d'affiche. La suite est malheureusement entrée dans la légende. En effet, ballotté par une tempête de neige, l'avion qui transporte les trois rockers s'écrase le 3 février 1959, ne laissant aucun survivant. Le bassiste qui a cédé sa place, s'appelle Waylon Jennings.

Waylon Arnold Jennings est né le 15 juin 1937, à Littlefield, au Texas. Le petit Waylon grandit, entouré de musiques Folk et Country. C'est un jeune homme précoce et il monte son premier groupe dès l'âge de douze ans. Il joue dans les lycées, et on le retrouve, deux ans plus tard, travaillant comme DJ pour une station de radio. Cette dernière occupation lui permet de rencontrer Buddy Holly. Les deux jeunes accrochent, et Holly produit le premier single de Jennings, « Jole Blon » pour Brunswick Records en 58. Ainsi, lorsque Buddy lui propose de l'accompagner en tournée l'année suivante, Waylon est ravi d'accepter...

Le décès de Buddy Holly porte un dur coup à Waylon Jennings ; il quitte alors le Texas pour l'Arizona. Il s'installe à Phoenix, et en 1963 monte un groupe qui se fait appeler les Waylors. Leur mélange de folk, de rock et de country leur vaut un succès local certain et le groupe signe chez A&M Records. Mais notre artiste déchante rapidement, car la production proprette qu'on lui impose ne lui correspond pas. Il change donc de crèmerie en 68, et atterrit chez RCA qui fait l'objet de son choix. C'est d'ailleurs pendant son «séjour» chez RCA que Jennings interprète quelques chansons pour le film, Ned Kelly, un opus sans grand intérêt, si ce n'est la présence de Mick Jagger, qui y incarne le célèbre bandit australien.

En 1971, Jennings enregistre un de ses meilleurs albums, *Singer Of Sad Songs*, produit par Lee Hazelwood. À l'instar de sa pochette, le contenu du disque est plus sombre et dépouillé que ses prédécesseurs, et annonce l'imminent tournant «Outlaw». Il est intéressant de constater que le look du chanteur change également à cette époque de sa carrière. Les vêtements noirs agrémentés d'une barbe et de cheveux longs cassent définitivement l'image du jeune premier qu'on lui connaissait dans le passé.

Les années 70 voient la naissance officielle du mouvement Outlaw. Ce statut de hors-la-loi provient de la volonté de certains musiciens de produire eux-mêmes leur musique sans se mettre sous le joug des productions de Nashville. On pense évidemment à Waylon, mais également à l'incontournable Willie Nelson Lorsque pointent les années 80, las de l'image du hors-la-loi et de l'identité macho qu'il a contribué à se créer, Jennings décide de changer d'air et se joint à Johnny Cash, Kris Kristofferson et Willie Nelson, pour former le supergroupe, les Highwaymen. Après deux albums, Jennings quitte RCA en 1986. Il continue tournées et enregistrements sans relâche jusqu'en 88, lorsqu'il tombe victime d'un infarctus et se voit obligé de passer sur le billard pour un triple pontage coronarien.

Après toutes ces émotions, Waylon reprend le boulot, et publie son autobiographie qu'il rédige avec l'assistance de Lenny Kaye, l'ancien guitariste de Patti Smith. Il accepte également l'invitation de se joindre à la tournée Rock, Lollapalooza, en première partie de Metallica et Soundgarden.

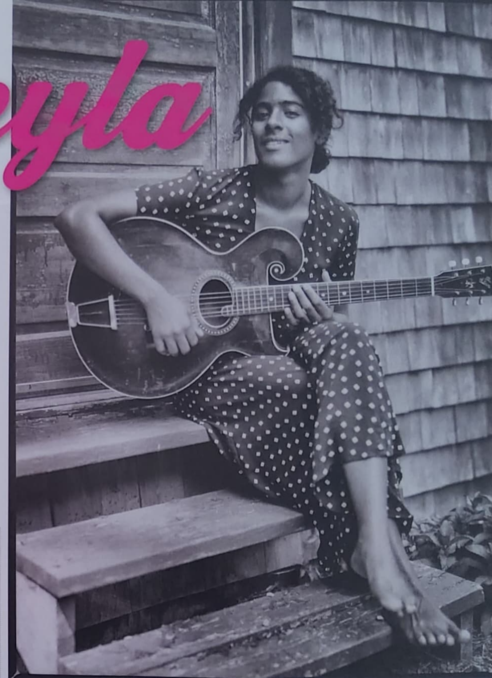
Cependant, si cette activité intense a le mérite de maintenir la souplesse mentale de Jennings, sa santé, en revanche, n'arrive pas à suivre le mouvement. Souffrant déjà de diabète depuis plusieurs années, Jennings meurt le 13 février 2002 à son domicile de Chandler, en Arizona. •

Ian Kent

Leyla McCalla

Le folk à la source

Difficile de faire plus « roots », pour cette toute jeune artiste d'origine Haïtienne élevée aux USA. Elle décide de remonter le chemin et nous faire découvrir ses racines, celles qui ont formé son goût si spécial. Sa musique est celle d'autrefois, mais la poésie en est éternelle... ▲▲▲



INSTRUMENTS À CORDES

Leyla apprend la musique classique, spécialement la musique de chambre sur un violoncelle, en étudiant Jean-Sébastien Bach. Mais au lieu de se produire dans les théâtres dédiés au genre, elle part à La Nouvelle-Orléans et se met à s'exprimer dans la rue, là où les gens ordinaires peuvent l'entendre. Elle s'aperçoit que le blues ou le cajun lui parlent autant qu'une sonate de Bach. Elle découvre aussi que les banjos et les guitares hors d'âge possèdent aussi des cordes à pincer Elle rencontre vite l'association Music Maker qui regroupe un ensemble d'artistes dévoués à ces musiques. Le groupe Carolina Chocolate Drops la prend sous sa protection en l'aidant à se produire en public. Dans la foulée, elle grave son premier CD, *Vari-Colored Songs*, qu'elle écrit à partir de textes du poète Haïtien Langston Hughes. Le concept est limpide et le résultat simplement beau...

Toi qui est une toute jeune artiste, comment t'es-tu sentie concernée par cette musique quasi ethnique ?

Eh bien, après avoir étudié pas mal de musique classique, j'ai voulu explorer d'autres territoires, en partant de la culture de ma famille, les musiques traditionnelles du peuple Haïtien dont je suis issue.

Est-ce assimilé au folk de facture américaine, puisque tu as aussi passé ta jeunesse dans le New Jersey ?

Oui et non, cela peut s'affilier en termes de musique ancienne, mais les sonorités en sont différentes. Je dirais que le blues est plus proche. Folk oui pour la relation au peuple, mais à un degré supérieur.

Quelle part a le blues alors ?

Une bonne dose, ne serait-ce que dans l'utilisation de la guitare et la forme rudimentaire des structures.

Tu n'as pas été tentée par des musiques disons plus « actuelles », ou plus électriques ?

Je n'ai rien contre et il m'arrive d'en écouter, mais ce qui ravit mon esprit c'est la recherche de ces anciennes techniques instrumentales. Il est intéressant de les faire perdurer.

Tu fais une part d'ethnologie non seulement musicale, mais aussi dans le choix des instruments, il y a sur les photos ces vieux banjos et guitares intemporelles dont l'effet lointain est souligné par le noir et blanc ?

Oui, c'est voulu de ma part, ce côté flou et « vieilli », c'est aussi dans l'esthétique choisie. Mon banjo est un instrument à quatre cordes, plus proche d'une mandoline à peau tendue, d'ailleurs il s'accorde comme le violoncelle.

Et comment tombe-t-on sur ce genre d'instruments ?

En chinant chez les antiquaires, en fouillant dans le grenier de nos grands parents !...

Tu as choisi de mettre en musique les textes de ce poète, Langston Hughes, dont les thématiques sont assez sombres, c'est ce qui t'inspire ?

Cet auteur est peu connu du public et oui ses travaux explorent les côtés sombres de l'âme humaine, au stade où je me situe, c'est ce qui me motive, peut-être que plus tard j'aurai des approches plus joyeuses, qui sait !

Comment produit-on, d'un point de vue technique, un album de cet ordre ?

C'est de la musique avant tout, la production se résume au fait de la capter le plus fidèlement possible...

Alors la chose est réussie, car on s'y croirait !

Merci, il ne me reste plus qu'à porter ce son sur les scènes... •

Tony Grieco

Folk

Rencontre

The Lumineers



De l'acoustique branchée

Oui, il est possible d'être des purs et durs du folk, respectueux des conventions du genre et aimer ne pas se cantonner à des codes fermés. C'est un peu ce qui arrive à ces jeunes Américains fougueux. Leur recette du bonheur est simple, sortir des guitares et d'autres instruments, et lancer la musique. Mais derrière cette belle spontanéité se cache un travail minutieux d'écriture et d'émotion pure, et il semblerait, vu le succès du groupe, que la sauce prenne des deux côtés de l'Atlantique !

En fait à l'écoute de ce que délivre ce combo, on tient très vite l'explication de leur succès. Leur prouesse réside dans le fait qu'ils savent inventer de belles mélodies, carrément « tubesques », (leur titre « Ho Hey »), dans un genre, en gros le folk, qui n'en génère que très peu. Rien que pour cela, chapeau bas ! Les Don McLean, Neil Young ou Bob Dylan, maîtres du genre ayant connu de gros succès, peuvent se compter sur les doigts d'une main... On peut éventuellement citer le jeune chanceux Charlie Winston et son folk à succès jouant dans la même cour que nos *Lumineers* éclairés. Si l'on en croit le second titre « Submarines », extrait du nouvel album, la petite bande d'allumés n'a pas perdu la main pour squatter les hit-parades. On dirait qu'ils ont chopé la recette du bonheur, on ne sait où, mais s'ils ont l'adresse...

AU COMMENCEMENT ÉTAIT...

C'est sous le patronage du guitariste Wesley Schultz, leader reconnu et respecté par ses troupes, et son ami le batteur Jeremiah Fraites, que se fait le gros du travail. Une charmante voix féminine portée par Neyla Pekarek vient compléter ce petit tableau idyllique. Le groupe s'adjoint volontiers l'aide de quelques autres compères, notamment sur scène où il faut fournir du son. De plus tout ce beau monde se veut plus ou moins multi-instrumentiste, ce qui multiplie les possibilités de façon exponentielle. Le tambourin répond au violoncelle et la mandoline aux claviers. Ils sont originaires du New Jersey, et en cela revendiquent une certaine « américanisation » de leur musique. On a tendance aujourd'hui à jeter dans la marmite « folk » un peu tout et n'importe quoi. Par ailleurs cette « appellation d'origine contrôlée » est déjà suffisamment large pour être protéiforme. Alors oui, il y a du folk dans leur musique, mais pas que, on peut ajouter à profusion quelques autres ingrédients, dérivés ou éloignés.

QUE LA LUMIÈRE SOIT...

En fait ce nom, The Lumineers, qui peut paraître surprenant (il faudrait se pencher un jour sur l'histoire des noms de groupes !) découle tout bonnement d'un petit accident de parcours. Le groupe en 2005 n'est qu'un duo formé à la base par les deux amis, Wesley et Jeremiah, c'est ainsi qu'ils nomment leur petite entreprise. Oui, ils ne vont pas chercher très loin, mais... Alors qu'ils se produisent dans un petit club de leur ville, le programmateur les annonce comme « The Lumineers » ce qui sonne suffisamment riche à leurs oreilles pour adopter définitivement ce nom... Les événements tiennent parfois à peu de choses. La vraie lumière viendra peut-être du recrutement par petite annonce de la troisième pièce, Neyla, la fameuse chanteuse qui joue aussi du violoncelle ! Le trio va donc ensuite s'exhiber sans retenue sous les *spotlights* (oui je sais c'est facile...).

CINÉMA, CINÉMAS

Apparemment la musique du combo semble intéresser hautement les faiseurs de bandes-son du cinématographe, puisqu'on trouve déjà la trace de leurs efforts sur deux longs métrages, le film de Michel Gondry, *L'écume des jours*, sur lequel figure le déjà cité « Ho Hey », et le film de Hunger Games, *L'embrasement* où l'on peut entendre « Gale Song ». Ce fait d'arme ne peut pas faire de mal dans un CV et peut développer le bouche à oreille. C'est peut-être pour cette raison que le groupe doit remplir les salles de concert, petites et grandes, ou bien l'inverse ? Peu importe, car la petite bande semble fort bien gérer le succès en gardant la tête froide. Le nouvel album encore tout chaud dans les bacs en est la preuve ultime. Tentons maintenant de dénouer le fil de l'histoire, face au duo de choc Wesley & Jeremiah en personne....

The Lumineers, c'est du rock ? c'est du folk ? cest...

Ni l'un ni l'autre, ou bien tout cela, c'est nous, et surtout c'est très Américain...

Ok, développez un peu car vous êtes jeunes mais vous avez bien entendu dû écouter les Beatles et les Stones ?

Ah, oui (rires), mais ils faisaient aussi de la musique américaine, enfin d'une certaine façon... Enfin pour les Stones en tout cas.
Oui, en plus nous sommes très influencés par le côté mélodique d'un groupe comme les Beatles, qui restent des exemples en la matière.

Vous voulez dire que vous puisez dans les racines américaines, disons culturelles et historiques ?

Oui, voilà, notre vécu et nos expériences viennent de la où nous sommes nés, on a grandi dans le New Jersey, c'est particulier, il y a presque un sentiment patriotique dans cet endroit, extrêmement développé.

Vous voulez dire que vous prendriez les armes pour défendre votre pays... ?

Nous non (rires) mais certains oui... C'est hélas encore dans l'air du temps. De notre côté, nous pensons encore que la musique adoucit les mœurs !

Alors fans de Bruce Springsteen ? L'enfant du coin ?

Obligé oui, mais pas uniquement...

Oui, il s'est passé un certain nombre de choses dans « la musique américaine »...

Wesley : Exact, comme tu dis. On balaye assez large par contre car le pays est grand... On peut citer bien sur ce monsieur (*Bob Dylan est en couverture du magazine posé sur la table...*). Dylan est toujours un *starter* pour qui saisit une guitare acoustique un jour. C'est le cas pour nous, en plus il a couvert tellement de champs que l'on peut travailler sur chacun d'eux et trouver nos trucs à nous, à partir de tout ça, pour reconstruire autre chose.
Jeremiah : Ce qui se passe surtout c'est que chacun apporte sa propre vision et sa propre culture, c'est ce qui donne la « *final touch* » à l'ensemble. Cela va être les Talking Heads, pour l'un d'entre nous, Leonard Cohen, pour un autre, The Cars aussi pour quelqu'un d'autre, enfin tu vois des choses qui peuvent paraître assez éloignées les unes des autres mais qui nous touchent de la même façon.

Et ce que l'on appelle le folk dans tout ça ?

Eh bien c'est tout ça justement... On nous range dans de folk, et même dans le « *protest folk* », mais on ne proteste pas, on s'exprime...

La couleur très acoustique de votre musique et des textes bien sentis peuvent entraîner mécaniquement cette association ?

Oui, nous ne le renions pas non plus, on utilise beaucoup d'instruments acoustiques, que l'on mélange d'ailleurs sans problème à la technologie d'aujourd'hui. Mais nous n'aimons pas l'idée d'être enfermés dans un genre, tout simplement.

« American songwriters » ça vous va ?

Wesley : C'est exactement ça ! Parfait !

Vos petites « chansons » qui semblent bricolées artisanalement, semblent remporter un succès grandissant, comment le vivez-vous ?

On essaie de le vivre bien, même si nous sommes les premiers surpris... Disons que nous passons du stade de la petite camionnette remplie de matériel à celui d'un camion un peu plus conséquent, les choses se font malgré tout en douceur. Et puis, notre but n'était pas forcément d'aller vers un succès commercial, mais s'il arrive nous n'allons pas le refuser. Qui s'en plaindrait ?

Votre dernier album semble respecter cette « charte » fixée par vous, d'une musique personnelle qui peut toucher les gens, universellement ?

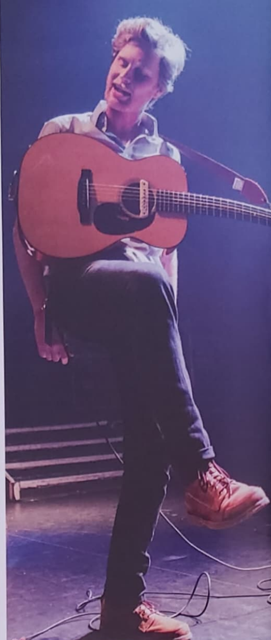
Oui, on fonctionne exactement comme ça. Nos idées viennent d'abord de notre ressenti, de nos émotions, et on les joue sans trop se prendre la tête, un peu comme cela vient. On compte sur la collaboration de chacun.

L'ALBUM DU MÊME NOM

The Lumineers n'ont pas daigné donner de titre spécifique à leur ouvrage. Il vous faudra vous contenter de ce concept flou avant de poser l'objet dans le lecteur, et découvrir le monde joyeux de cet orchestre détonnant. Sur les onze titres posés comme un patchwork aux couleurs vives, trois ou quatre sont des tubes d'office. Pourquoi ? comment ? Il faudra trouver l'explication sans doute dans les écoutes répétées qui ne manqueront pas de se déclencher dès lors que vous aurez commencé, oui comme un doigt dans l'engrenage. « Submarines », « Ho Hey » et « Stubborn Love » ont ce pouvoir mystique de s'infiltrer dans vos neurones en toute simplicité, je dirais « l'air de rien » et n'en sortir que par la force de... Votre volonté. Ces joyeux lurons, généreux et festifs, ont eu la bonté de rajouter six titres en bonus, nous n'en demandions pas tant, mais tous bons à prendre. Il y a en plus « Slow It Down », en version live, qui serait comme le bonus du bonus, et en feu d'artifice, nos amis ont rangé dans le package une seconde galette qui n'est rien d'autre qu'un DVD montrant le groupe en pleine action, soit sur scène, soit en clip... Plutôt pas mal pour de petits artisans sans prétention non ?...







Pourtant, il y a un chef ? Un guide ? Qui fait quoi ? Et Comment ?
Jeremiah (désignant Wesley) : C'est lui... Il écrit, il commande !
Wesley : Dans la mesure où je compose, oui je dirige un peu, et puis ma guitare sert souvent d'ossature pour structurer une chanson.
Mais très vite le secours des autres est indispensable. Les idées s'ajoutent et chacun apporte sa compétence. Le travail de Jeremiah sur les percussions, sa façon de jouer de la batterie, ou le complément vocal qu'il apporte sont des ingrédients indispensables.

Sinon tu te serais lancé en solo, puisque tu écris aussi les textes ?
Wesley : Ce n'est absolument pas le cas comme tu peux le voir. Nous sommes un groupe avec un leader, comme beaucoup d'autres, classique en somme, pas très original. Mais il faut un chef, pas un dictateur (rires !).

C'est ta guitare qui est le repère ?
Elle est le point de départ sans quoi rien ne serait possible, ensuite on sort tout l'attirail. Lorsque tu écoutes l'album, tu sens qu'on peaufine quand même les arrangements, malgré le côté « spontané ».

L'intro de piano sur « Submarines » fait très « McCartney », un vrai clin d'œil ?
On ne peut rien te cacher, tout comme pas mal de groupes, comme Coldplay entre autres, n'hésitent pas à faire référence aux grands Beatles, on aurait du mal à faire autrement.

Tu penses parfois à utiliser l'électrique ?
Cela peut m'arriver, on a aussi écouté du grunge, Nirvana, bien sûr, et c'est aussi très intéressant comme approche, mais je ne retiens que très rarement le gros son de guitare saturée... Mon acoustique reste ma meilleure interlocutrice.

Et comment abordez-vous la production ?
Comme un océan de possibilités. On a tenté l'expérience du retour à l'analogique revendiquée par tout un tas de musiciens. Mais ça nous a paru difficile, bien plus long et délicat que d'utiliser les techniques actuelles, avec les logiciels, tu peux aller n'importe où dans ton ouvrage et coller ce que tu désires, ajouter, retirer.

Les Beatles faisant ça aussi mais en copiant/collant des bouts de bandes ?
Oui, tout à fait, aux ciseaux ! Nous faisons pareil avec des outils d'aujourd'hui tout simplement. Sinon, on s'installe dans le studio et on joue le mieux possible avec le meilleur matériel possible.

Comment abordez-vous la scène ?
C'est notre planche de salut, on se sent vraiment bien, une fois monté là-haut, c'est l'endroit idéal pour partager ton travail. Le studio sert à poser les idées, et la scène les développe. On aime tous ça dans le groupe, ça nous soude aussi d'une autre manière.

Vous aimez écouter quoi ?
Ma foi, chacun est libre, heureusement, on a tous nos goûts et c'est justement ça que l'on partage dans le travail commun. Moi je suis très « vieux vinyles » et je tape dans ma collection, bien installé devant ma chaîne hi-fi, avec le meilleur son possible. Pour Jeremiah ce sera peut-être plus la radio, où ce qu'il peut glaner çà et là. Notre chanteuse Neyla est très branchée musique classique, ce qui est tout aussi passionnant.

Et comment entrevoyez-vous l'Europe ?
Comme un endroit à conquérir (rires), apporter chez vous notre part d'américanisme, on n'a d'ailleurs que ça à proposer. Mais à priori ça se passe bien dans pas mal de pays, et ici en France, nous avons une grande salle « sold out » (*le Zénith*). Nous avions déjà fait ce petit endroit, où ont joué les Stones, en petit concert privé, je ne sais plus le non (*il s'agit du Trabendo à Paris*).
Jeremiah : Attention ! The Lumineers passent à l'action et envahissent l'Europe...

Super ! On vous attend...
Tony Grieco

Folk | Rencontre



Suzanne Vega

Les vagues à l'âme…

Plus poète que rockeuse, l'artiste à la voix de velours a su garder sa place dans le paysage musical depuis maintenant trois décennies. Tantôt folk, souvent pop, ses petites mélopées restent touchantes et se fichent pas mal de l'air du temps. La dame, de noir vêtue, ne sort du bois que lorsqu'elle en ressent le besoin. Son prochain album au nom complexe, *Tales From The Realm Of The Queen Of Pentacles* prouve qu'elle respire toujours à pleins poumons cette atmosphère New Yorkaise qu'elle sait nous restituer à la perfection… ▲▲▲

Suzanne Vega, ce nom résonne en nous comme celui de la nouvelle égérie folk qui marqua la fin des années 80. Alors que la pop facile et synthétique squattait les ondes, elle délivra sur ses deux premiers albums une fraîcheur retrouvée qui redonna ses lettres de noblesse à un genre quelque peu galvaudé. Alors que les synthés faisaient la loi, il n'était pas si aisé de sortir sa belle acoustique sentant le bois et de poser des mélodies délicates sur des harmonies feutrées. C'est le bon Lenny Kaye, guitariste de Patti Smith et collecteur de pépites rock, à ses heures perdues, qui la remarque et produit son premier album en 1985. La première œuvre bifurque déjà vers le folk expérimental, avec une belle armada de musiciens aux ordres venant embellir les titres enlevés de Suzanne. Un premier essai, « Marlene On The Wall », avec son atmosphère cinématographique, en est extrait et se place vite en haut des *charts*. L'équipe gagnante remet le couvert en 1987 avec le second opus, *Solitude Standing*, de la même veine mais encore plus maîtrisée. L'album contient le titre « Luka » qui va faire un méga tube et rapporte encore aujourd'hui de confortables revenus à notre poétesse. Idem pour « Tom's Diner » qui sera retravaillé et revu à la sauce hip-hop par le groupe DNA avec le même succès. Depuis, Suzanne Vega est une valeur sûre dont on attend toujours les derniers travaux avec curiosité.

NEW YORK NEW YORK

La grosse pomme a toujours eu ce pouvoir d'attraction, car avec son côté cosmopolite, elle représente un coin d'Amérique bien à part. Cette ville a abrité divers courants musicaux et héberge toujours d'immenses talents. Si la fièvre des sixties est un peu retombée, les rues bouillonnantes d'activités et l'atmosphère de liberté qui y règne inspire toujours l'imagination des *songwriters* en tous genres. Comme le dit la célèbre chanson, « si tu réussis là-bas, tu réussis partout »… La douce Suzanne, avec son look d'étudiante en lettres, se balade de club en club avec son étui de guitare et propose sa vision à qui veut l'entendre, dans le périmètre de Greenwich Village, comme au bon vieux temps. Mieux qu'un groupe de rock ou même de jazz, la guitare (acoustique) à elle seule est le meilleur passeport pour rencontrer le public et se frayer un chemin dans la jungle musicale. Encore faut-il avoir un propos cohérent, et la timide mais entreprenante Suzanne n'en manque pas. Son truc à elle n'est pas la prouesse vocale ou instrumentale, mais un tout poétique qui puisse exprimer ses humeurs et ses sentiments intimes, en touchant les gens. C'est cet axe de conduite qu'elle ne quitte pas depuis ses débuts qui lui confère cette pérennité. Cette vision du folk personnelle et originale entretient le mystère et fait durer le plaisir d'album en album…

OPEN AUSSI

Mais ne voyez rien de monolithique dans l'attitude de l'artiste, car cette fidélité à sa personnalité n'empêche pas son esprit de vagabonder et d'élargir sa palette sonore sans pour autant se compromettre ou se trahir. Le folk au sens strict du terme ne la branche pas plus que ça, même si ses maîtres sont Bob Dylan ou Leonard Cohen. Sa curiosité, un rien espiègle, l'entraîne à fréquenter quelques styles voisins comme le folk rock mais aussi fort éloignés comme le hip-hop avec un zeste d'électro. Ceci démontre en fait une belle ouverture d'esprit plutôt qu'une crispation sur un genre pré-établi. En ce qui concerne les thèmes abordés, il en va de même, ses albums décrivent essentiellement ses états d'âme du moment, dont la narration arrive toujours à nous captiver. Tout comme lorsque qu'après avoir épousé le producteur Mitchell Froom, elle nous livre ses sentiments « aigre-doux » dans l'album consacré à son divorce *Songs In Red And Gray*. Une série de huit albums en quasi 25 ans, on ne peut pas dire que l'artiste soit une stakhanoviste… Mais on sait qu'elle prend le temps nécessaire, celui de la maturation, pour sortir le meilleur d'elle-même… Alors le petit dernier risque de confirmer cette réputation… Interview.

Tu es maintenant installée dans le succès depuis pas mal d'années, qu'est-ce qui à changé par rapport à tes débuts ?

Ah ! Le succès je ne sais pas, disons que j'ai la possibilité de gérer ma carrière sans pression, et c'est un luxe. Ce qui a changé ? Tout et rien, en fait. Disons que la musique est devenue une énorme industrie, ce qui n'était pas encore le cas avant. Les techniques ont changé, car elles changent tout le temps et ce dans tous les domaines. Ce qui n'a pas changé, par contre, c'est l'acte artistique, il se résume toujours à toi et à ce que tu vas être capable de proposer aux autres, avec ta voix, tes mots, ta guitare ou tout autre vecteur en ta possession. Là, rien ne change, il faut puiser en soi.

Que signifie le mot folk pour toi ?

C'est de là que je viens, ma culture de base. Mais ce n'est pas une prison ou un sacerdoce. En fait je suis plus quelqu'un qui écrit des chansons plus qu'une musicienne. Je suis partie du texte, car lorsque j'étais gamine,

TOUTE LA MUSIQUE (QU'ON AIME)

Tales From The Realm Of The Queen Of Pentacles, l'album en question était encore en gestation lors de cette entrevue. Le petit recueil de six titres proposé en amuse-gueule donne un parfait aperçu de ce que devrait être « la totale »… Suzanne a choisi *Never Wear White* comme titre de travail, déjà un bon indice pour imaginer la suite. Noir ne signifie pas lugubre et ce que l'on entend respire la bonne santé. L'artiste semble garder sa fraîcheur et son inspiration, intactes. Les douces problématiques du temps qui passe sont évoquées sur « Crack In The Wall » et son arpège délicat, alors que « Fool Complaint » s'envole sur une rythmique relevée de percussions et de chœurs féminins du plus bel effet. La pop un rien musclée, grâce à la batterie et une guitare légèrement « crunchy», fait son apparition sur le déjà fameux « Never Wear White ». La dame, inspirée, se fend même d'un petit pamphlet plus humaniste que politique avec le titre « Road Beyond This One », sous la forme d'un hommage au défunt président « rock » Vaclav Havel… A suivre de très près.

j'adorais lire des poèmes et faire du théâtre.

Oui, mais il se trouve que tu manies une guitare acoustique, instrument fortement connoté...

Exact oui, je ne vais pas dire le contraire, mais on peut en faire diverses choses, pour moi c'est un outil tout comme le sont les mots en fait, à un autre niveau. C'est pratique, et c'est beau...

Et d'où vient ce penchant pour l'instrument ?

Très simple, très classique et assez courant, mon père en jouait et m'en a enseigné les rudiments. Il y avait dans un coin de la cuisine, une guitare posée là jour après jour. Elle me paraissait énorme, une classique espagnole, avec ce genre de gros manche qui t'oblige à écarter les doigts au maximum. C'est avec ça que j'ai appris, d'oreille.

Sans formation théorique donc ? Ton jeu est pourtant particulier, tu ne joues quasiment pas en accords mais avec des renversements qui sont assez sophistiqués.

Ils le sont malgré moi car je les joue d'instinct, et ensuite c'est mon producteur ou l'un de mes musiciens qui me disent, « tiens, tu fais un accord de sixte diminué là, ou un La sus 4 », pour moi c'est un peu du chinois ! J'essaie de jouer ce que j'aime entendre...

Cela fait justement partie de ta sonorité et de ton approche... Donc de ta signature

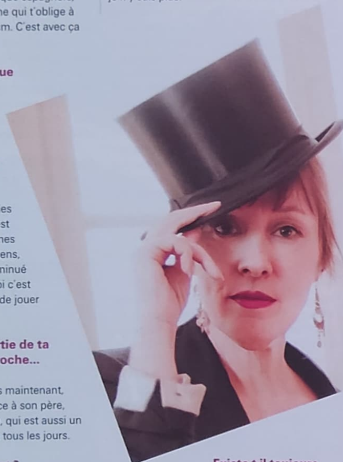
Ma fille m'explique des trucs maintenant, elle a étudié la musique grâce à son père, mon ex-mari Mitchell Froom, qui est aussi un maniaque... Mais j'apprends tous les jours.

Pratiques-tu assidûment ?

Oh, je mentirais en disant ça, je ne suis pas du genre à avoir une guitare dans ma chambre, mais par contre il y en a souvent une à portée de main, notamment lors des tournées, et je peux me pencher dessus pour écrire et trouver des idées plutôt que de travailler la technique pure, d'autres le font tellement bien !

Quel est ton déclencheur pour écrire ?

Essentiellement les mots, je couche du texte sur du papier, comme un poème, puis je le rentre dans une musique, ou la musique s'y loge, après c'est de la petite cuisine. Et ce qui me lance, ce sont mes émotions, le besoin de les extérioriser. Pour la partie réalisation d'un album, je m'en remets toujours à mon producteur, qui sert aussi d'interface avec les musiciens, car je ne possède pas leur langage... Il faut me décrypter (rires).



Tu vis toujours à New York, est-ce que cette ville t'influence et interfère dans tes écrits ?

Certainement, c'est un endroit spécial, même si ce n'est plus exactement comme avant, tu peux y retrouver ton compte. Je ne me vois pas vivre ailleurs. Comme j'ai la chance de voyager, je vois d'autres choses passionnantes et je suis toujours contente de rentrer « à la maison »...

Tu vis dans le village ?

Non plus maintenant, je suis plus au sud, pas loin d'un quartier assez défavorisé, c'est aussi une réalité de cette mégapole. Lorsque « Luka » s'est retrouvé dans le hit-parade, j'ai pu m'acheter un endroit pour y vivre, mais je n'y suis plus.

Existe t-il toujours ces petits lieux qui faisaient la réputation du quartier, le Café Wha ? Le Gaslight ?

Plus vraiment, ou ce sont des lieux touristiques qui n'ont plus cette fonction. Malheureusement dans toute la ville, les lieux de musique live se font rares aussi, et ça c'est dommage. De toute façon, cet endroit de la ville est devenu comme un musée, et pour y vivre il faut être très riche !

Parlons un peu guitare... Tu en possèdes sûrement quelques-unes ?

Je commence oui, avec le temps. Ma première vraie guitare intéressante fut une Guild, une énorme dreadnought qui cachait la moitié de ma silhouette, mais le son était purement divin. Je l'ai encore. J'ai une Martin que j'aime beaucoup, et deux Taylor que j'utilise essentiellement en concert. J'ai quelques autres pièces accrochées au mur, dont je joue rarement.

La Guild fut ta première « pro » ?

Oui, mais avant j'ai une anecdote : mon premier petit ami sérieux était guitariste, et il possédait au moins une quinzaine de guitares, et naïvement je me disais qu'il m'en donnerait bien une... Pas du tout, il les gardait jalousement. Un jour il s'est enfin décidé, mais nous avions déjà rompu...

Et le « bon son » c'est quoi pour toi ?

Oh, avant tout le contact, un feeling. Ensuite viennent d'autres paramètres, les bonnes dimensions, le manche agréable et enfin l'aspect. La fameuse Guild était d'un brun rouge fauve, un super vernis flashant et même très agréable au toucher.

On ne te verra pas avec une Gibson J-200 alors ?

Non, trop grosse... Pour les cordes, je monte un jeu entre le médium et le light, car je manque de corne au bout des doigts de la main gauche, mais je préfère une forte tension pour mes arpèges, ça projette plus.

Quelle influence majeure citerais-tu ?

Je ne vais pas être très originale, mais c'est Bob Dylan qui m'a donné envie de me lancer. J'étais adolescente et je suis tombée sur tous ses magnifiques albums, les premiers comme *The Freewhelin'*. Cela m'a ouvert l'esprit et orientée sur mes désirs de faire de la musique, mais sans essayer de copier cet artiste inclassable.

L'as-tu déjà rencontré ?

Oui, j'ai eu cette chance, comme d'autres de mes artistes préférés, Joni Mitchell et Lou Reed. Un jour nous étions à la même affiche avec Bob. J'étais à la balance, et mon manager vient me dire que Bob voudrait me parler... J'étais rouge de peur et ravie. Je tourne la tête et l'aperçois juste à côté avec un grand sourire. On a discuté un long moment et il a assisté au concert, on m'avait dit que le sourire n'était pas sa tendance naturelle ! Avec Joni Mitchell ce fut encore différent. Je passais dans un club et elle était dans le public. Mon manager m'annonce aussi qu'elle souhaite me parler, et moi j'avais rendez-vous avec mon frère alors je décline l'invitation... Mon manager me traite de tous les noms et me saisit par le bras pour m'emmener la voir de force ! On a passé le reste de la soirée à parler musique.

Cette chanson, « Never Wear White » sur l'album, c'est une confession ?

Plein de symboles oui, c'est vrai que je ne porte jamais de blanc, trop lumineux. J'aime le noir, j'aime la nuit aussi, son silence propice à l'introspection... •

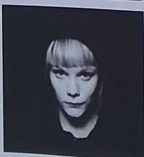
Tony Grieco



Trixie Whitley

Fille de bonne famille…

Cette jeune artiste n'est autre que la fille du défunt jeune bluesman blanc Chris Whitley. Génétiquement aidée ou non, elle a décidé de reprendre le flambeau et de s'exprimer dans le même domaine. Pour son dernier opus, *Fourth Corner*, elle s'applique à remettre au goût du jour le blues à fleur de peau de son paternel, mais avec sa propre vision…



DADDY ROLLING STONE

Le « dad » en question, malgré un talent unique et original, fut une fulgurance dans l'arène du rock. Nous passerons donc, comme dans un jeu des sept familles, directement à la fille, car c'est le propos qui nous occupe aujourd'hui. D'ailleurs Trixie Whitley supplie la terre entière de ne pas trop la relier à son père qu'elle n'a d'ailleurs que très peu fréquenté. Elle passe sa petite enfance avec sa mère, séparée de Chris assez vite. C'est sur le vieux continent, en Belgique, plus exactement dans la ville de Gand, qu'elle découvre la musique et découvre ses aptitudes. Mais elle se met aussi à naviguer entre les deux continents, suivant les tournées du papa. Cette prise de conscience finit par la mener à New York où elle se fixe un bon moment, profitant de cette double culture pour emplir sa besace de poésie urbaine. Au passage, on retrouve aussi la fifille participant aux vocaux sur les albums de « daddy ». Si le spleen peut se transmettre, alors le papa en a diffusé quelques bonnes doses dans le sang qui coule dans les veines de sa jeune fille, car aujourd'hui, elle assume enfin la filiation

NO GUITAR…

Par réaction, sachant que son père était un inconditionnel de l'instrument à cordes pincées, notamment le Dobro, Trixie décide de s'adonner à un tout autre instrument, la batterie. Elle se perfectionne suffisamment vite pour intégrer déjà ses premiers groupes, à peine haute comme trois pommes. Mais, chassez le naturel… C'est finalement lorsqu'elle commence à pratiquer le circuit des petits clubs de la grosse pomme qu'elle se saisit enfin d'une guitare et commence à coucher ses émotions sur de belles harmonies quelque peu torturées.

NO BLUES

Son oreille se formera aux musiques de son temps, celles de la fin des années 80, elle puisera dans le hip-hop, l'esprit des « *rave party* » ou même un peu d'électro. Les sources originelles, le blues, le rock, seront remontées plus tard en amont, en fouillant un peu l'histoire globale… Au final, l'album fini par dresser un joli panorama de son évolution personnelle et nous fait découvrir une jeune artiste, en pleine possession de son art, développant sa propre griffe et un son bien à elle, ce qui n'est pas la chose la plus évidente, « fille de quelqu'un » ou non…

Trixie, débarrassons nous de la question qui fâche, t'es-tu servie de l'œuvre de ton père comme un héritage pour démarrer ta propre carrière ?
Définitivement non ! Du moins pas au départ… J'ai même évité de commencer à la guitare pour qu'il n'y ait pas d'équivoque. Je me suis donnée à fond à la batterie qui m'apportait énormément. Je me sentais et me croyais à l'abri des influences paternelles. D'ailleurs même si on me dit parfois le contraire, je n'assimile pas tout à fait ma musique à la sienne.

Alors ce n'est pas lui qui t'a appris à en jouer ?
Non, non, j'ai fait ça plus tard, d'ailleurs j'étais un peu trop petite, et nous n'étions pas toujours ensemble.

Alors comment as-tu forgé ton propre intérêt musical ? Vers quels horizons t'es-tu portée ?
Sur plein de choses qu'on pouvait écouter lorsque j'étais ado. J'étais en Belgique et la scène là-bas est vaste et variée. La techno, l'électro, les raves, c'était un peu mes terrains de prédilections. Mais la batterie me mobilisait aussi et c'est une approche assez rock que d'en jouer.

Et alors la guitare, comment est-ce arrivé ?
Au bout d'un certain temps comme une évidence, mais rassures-toi, je ne me considère pas comme une virtuose, j'ai trouvé en cet instrument le support idéal pour travailler mes chansons. J'ai du dépasser le simple fait que mon père en jouait et était reconnu pour cela. Maintenant ça va très bien.

J'ai vu aussi que tu avais fait un peu de théâtre avant de te consacrer corps et âme au rock…
Oui, car la partie littéraire m'intéresse aussi, ma musique, comme celle de tant d'autres, est faite de notes et de mots, et l'expérience du théâtre me sert beaucoup dans l'écriture et l'exécution de mon art.

Et le passage de la batterie à la six-cordes ?
Sans souci, d'ailleurs je n'ai pas complètement abandonné mon premier instrument. J'ai un groupe de super musiciens avec moi, pour les concerts, mais je pratique toujours.

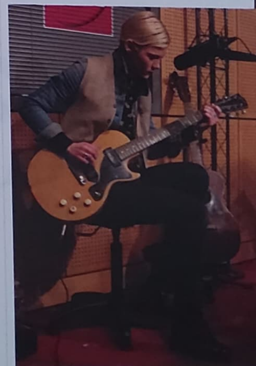
Ta musique est comme un patchwork, car tu aimes faire appel à différents styles ?
Oui, tout ce que j'aime et me passionne s'approche de mon esprit lorsque j'écris, et je n'ai qu'à choisir telle ou telle ambiance. C'est comme une palette de peintre. Mais avant tout, mon style propre est basé sur le maximum d'émotion, j'espère faire appel à mon esprit, à ce qu'il y a de profond dedans, pour transmettre mes feelings, c'est ce qui m'intéresse avant tout dans la pratique musicale. Le côté « *entertainment* » passe après.

C'est aussi encore assez en référence à ce que faisait ton père qui travaillait comme un écorché vif…
Oui, de ce point de vue, je ne peux pas le renier. Tu sais, il y a beaucoup d'artistes dans ma famille, oncles, tantes, grands-parents, musique, peinture, théâtre, et là je crois que l'héritage culturel intervient. Sans vraiment travailler dessus, j'ai gardé cette « âme » que mettait mon père dans sa musique, on va dire « inconsciemment »…

Alors comment vois-tu ta place dans ce monde musical, qui devient le tiens maintenant ?
On avance, de projet en projet, j'ai une bonne équipe qui me suit, et mon but reste de communiquer ma poésie au plus près de comment je la ressens, âme, tripes, voix, guitare et tout ce qui peut dire quelque chose de sensible… •

Tony Grieco





GUITARES CHÉRIES

Trixie Whitley s'en remet à son *backing band* pour ce qui est de mettre en forme ses aspirations. Elle travaille avec un groupe soudé aussi bien en studio que sur les planches. Ses propres capacités d'instrumentiste la transportent du clavier au manche sans transition. Elle avoue travailler ses thèmes comme des idées de riffs sur son électroacoustique, qu'elle transpose ensuite sur des rythmiques, électrifiées ou non. Elle laisse la virtuosité à la Fender Telecaster de son guitariste et elle avoue une passion sans limites pour les Gibson Les Paul et SG… Et elle attaque ces petits bijoux avec la même hargne que son père !



Matthias Jabs

Hard rock de chambre

Infatigables, les Scorpions ? On dirait bien ! Les hardos de Hanovre, la petite soixantaine, se sont sortis les doigts de la prise. Ils ont mis au rancart Explorer et autre Flying V pour titiller les cordes de leurs Martin et autres Taylor. Le résultat de cette escapade acoustique ? Unplugged in Athens, un MTV Unplugged CD/DVD enregistré à… Athènes, en Grèce ! Matthias Jabs a répondu aux questions de Guitare Sèche le mag.

Au moment de la sortie de *Sting in the Tail*, il y a trois ans, les teutons de Scorpions nous avaient annoncé leur retraite anticipée. Visiblement, ils ont beaucoup de mal à ralentir la cadence, la preuve : quelques semaines après la fin de leur tournée mondiale, le *Farewell Tour*, ils ont mis en chantier un nouveau projet, acoustique cette fois : un *MTV Unplugged* (remember les 90's NDR). Et pour que ça fracasse, les rockeurs de Hanovre n'ont pas hésité à mettre les petits plats dans les grands, comme vous allez le constater dans cette interview que nous a accordée le guitariste Matthias Jabs, qui est le maître d'œuvre de cette ambitieuse création. Le plus beau, c'est qu'ils ne vont pas en rester là : une tournée Unplugged est prévue pour 2014, et les Scorpions, qui ont toujours la queue qui frétille, comptent bien venir arroser leurs fans français. C'est parti !

LE MATOS DE MATHIAS

Préamplis et effets
- Sélecteur d'entrée Skrydstrup R&D
- Système pour guitare acoustique Skrydstrup AGS
embarquant deux compresseurs débrayables pour la rythmique et les solos, un égaliseur 4 bandes débrayables et deux boucles d'effets débrayables.
- Delay TC Electronic 2290
- Réverbe Lexicon PCM90
- Incl. 2 compressors (switchable for rhythm or lead)
- 4 Band EQ. Individual (switchable)
- 2 effect send / returns (switchable)
- TC 2290 delay
- Réverbe Lexicon PCM 90
- Pédalier de contrôle Skrydstrup SC 1

Guitares :
- Martin 000 42 (x4)
- Martin Eric Clapton signature
- Martin 000 28 Clapton signature
- Martin D 180 (limited)
- Dommenget supernought



Vous aviez déjà tenté ce genre d'expérience acoustique en 2001 avec *Acoustica*. Qu'est-ce qui vous a motivé cette fois-ci ?

Pour dire la vérité, nous avons été pris par surprise. Nous venions d'achever notre *Farewell Tour*, et notre projet immédiat était de prendre quelques vacances, sans trop nous projeter dans le futur. Et puis, le 17 janvier dernier, nous avons reçu une offre de MTV, ce qui nous a étonné, parce que nous les avions envoyé bouler en 95. De plus, nous ne savions pas que le concept *MTV Unplugged* existait toujours. Nous avons pensé que c'était une super idée, et le moment nous semblait idéal pour le faire à notre façon, c'est à dire sérieusement, et en allant au bout des choses.

Comment vous y êtes vous pris pour réarranger les chansons sans électricité ?

Je me suis rendu tout seul en Suède, à Stockholm, où j'ai deux très bons amis, Mikael Nord Andersson, et Martin Hansen. Ils avaient produit notre dernier album studio, *Sting in the Tail*. Ce sont des gars vraiment très calés musicalement, et tous les trois, nous avons arrangé les huit premières chansons, et dressé une liste de 24 chansons qui nous ont semblé « acoustifiables ». Ensuite, nous sommes retournés en Allemagne, dans notre propre studio, pour poser des voix avec Klaus (Meine NDR) et des guitares additionnelles, histoire de vraiment voir ce que ça allait donner. Puis, courant 2013, je suis retourné trois fois en Suède pour bosser sur les autres morceaux. L'idée directrice était de garder intactes notre identité et la substance de nos chansons en les jouant à l'acoustique. Certaines ont dû être remaniées, mais dans l'ensemble, elles sont restées très proches des versions électriques.

Les arrangements sont très denses. Avez-vous essayé de les faire sonner avec juste deux guitares ?

Oui, nous avons essayé, mais c'est impossible. J'ai très vite compris qu'un quatuor de guitare allait s'imposer. En réalité, pour que ça ait vraiment de la gueule, il en fallait parfois cinq guitares, avec, en sus, de l'accordéon, du piano, et quelques instruments à cordes. Pour que le public s'infuse 24 chansons d'affilée, il faut qu'il se passe des choses, qu'il y ait du relief. Sur scène, nous avions avec nous Mikael et Martin, que nous avons surnommés les « couteaux suisses » (rires). Ces gars sont de très bons guitaristes, mais ils touchent aussi à la mandoline, au weissenborn, à la pedal steel, à l'harmonica, au piano et à l'accordéon. En plus, ils ont de super bonnes voix. Pour les percussions, nous avons engagé PiTTi Hecht, qui est l'un des meilleurs en Europe. Crois-le ou non, mais nous vivons lui et moi dans le même quartier, et on se connaissait même de vue. C'est fou, la vie. Enfin, nous avons fait appel à un octette à cordes. Ce sont des musiciens grecs que nous avons contacté sur place.

Vous vouliez vous la jouer « à la Beatles » ?

Oui, c'est exactement ça ! Les Beatles utilisaient des octettes à cordes, parce qu'un gros philharmonique peut se révéler trop clinquant et bruyant, et un simple quatuor sonne trop faiblard. L'octette est juste parfait pour obtenir une ambiance proche de la musique de chambre, mais en plus dense.

Pourquoi avez-vous choisi de réaliser cette création à Athènes, en Grèce ?

Il y a plusieurs raisons à cela. Nos fans grecs sont les plus hardcore. Nous aimons indifféremment nos fans partout dans le monde, mais en Grèce, ils chantent les paroles pendant que nous jouons, même sur les titres les plus obscurs de notre période 70's. Ensuite, bien sûr, il y a là-bas tous ces théâtres antiques, qui se prêtent bien à une prestation acoustique. Initialement, nous espérions pouvoir jouer dans le vieux théâtre près de l'Acropole, mais il y a trop de restrictions, notamment au niveau du volume sonore. Ils veulent préserver ce site de toutes les nuisances. Du coup, nous nous sommes rabattus sur un théâtre plus moderne, mais toujours à ciel ouvert, qui est situé sur le mont Lycabette. De là-haut, nous dominions toute la ville, et c'était magnifique. Enfin, il y a une troisième raison : le climat. En cette saison, même le sud de la France aurait été trop froid,

ce qui n'est pas bon pour les guitares acoustiques, et on ne pouvait pas se permettre d'avoir de la pluie. La Grèce, c'était l'idéal.

Je pensais naïvement que vous aviez choisi cet endroit pour manifester votre soutien au peuple Grec...

Tu sais quoi ? C'est effectivement une quatrième raison ! Les Grecs sont vraiment soumis à un traitement injuste, alors qu'ils ne sont absolument pas coupables de la déroute économique de leur pays. Les vrais responsables, ce sont les politiciens et les banquiers. Bref, ça craint un max là-bas ! Alors nous, surtout en tant qu'Allemands, on voulait leur dire qu'on ne les oubliait pas, et que même si leur pays est brisé, on est à leurs côtés.



Joues-tu de la guitare acoustique lorsque tu es tranquille à la maison ?

Habituellement pas tant que ça, mais à partir du moment où nous nous sommes engagés dans ce projet unplugged, je me suis uniquement concentré sur l'acoustique. En ce moment, je ne joue de l'électrique que sur scène. Il fallait que je me familiarise avec les différents open tunings, et que j'améliore mon finger picking, notamment en travaillant des morceaux de country.

Considères-tu l'électrique et l'acoustique comme des instruments différents ?

Non, quand même pas, même s'il y a des différences. Je pense au tirant des cordes, qui est plus fort, ce qui implique une approche différente des bends. Ce qui m'a réclamé le plus d'adaptation, en ce qui concerne les solos, c'est le sustain qui est beaucoup plus court. Lorsqu'on ne prend pas de précautions, c'est facile de sonner trop « jazzy », ou « mauvais flamenco », ce qui, dans le contexte de notre musique, aurait été horrible.

Les plus impressionnants pour moi, ce sont les morceaux rapides, et notamment « Blackout »...

Oui, mais je voulais vraiment tenter de jouer des morceaux up tempo, et, en priorité, « Blackout » et « Hit Between The Eyes ». Nous avons été obligé w de modifier un peu les riffs pour les faire sonner, mais ça marche. On peut tout jouer en acoustique, à condition de trouver la bonne formule. Et puis, même si ces chansons sont rapides, elles sont surtout bonnes et catchy. On a tellement bien réussi notre coup que nous préférons cette nouvelle version, qui est plus sombre et dense que l'originale.

Rudolf Schenker a-t-il également participé aux arrangements ?

Non, pas du tout. Il est arrivé à la fin du processus, et c'est moi et Michael qui avons arrangé les parties qu'il a jouées. Je lui ai donné le choix entre plusieurs parties, et il a opté pour celles qui lui convenaient le mieux. Dans un sens, avec Mikael et Martin, nous étions les directeurs musicaux de ce projet unplugged.

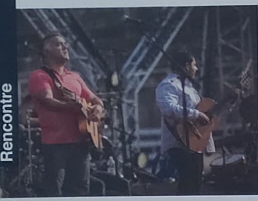
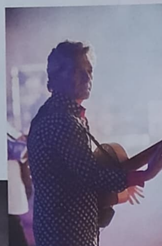
Avant de t'attaquer à ce projet, as-tu regardé d'autres MTV Unplugged ?

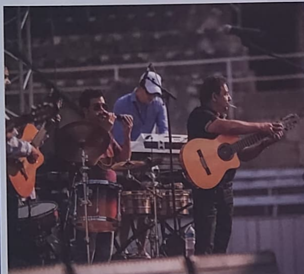
Oui, quasiment tous : Pearl Jam, Kiss, Stone Temple Pilots, Alice in Chains, et j'en passe. Je n'en ai pas aimé un seul. Pour moi, tous ces groupes n'ont pas joué le jeu. Ils se sont contentés de reproduire à l'acoustique ce qu'ils jouaient habituellement, et dans l'ensemble, ce n'est pas convainquant. Certains sont même vraiment merdiques (rires). Sur le nôtre, il y a eu toute une réflexion au niveau des textures sonores, des accordages, des arrangements. On s'est vraiment cassé la nénette pour que ça sonne, et que ce soit divertissant. C'est tellement chiant de voir deux mecs avec des guitares folk chanter pendant deux heures (Mathias se lance dans une imitation hilarante de folk song un peu mollassonne NDR).

Pour finir, quelles sont les guitares que tu as utilisées durant le concert ?

Principalement trois Martin : une 00042, une D28, et une D 180 180th Anniversary. J'avais aussi quelques Taylor qui m'ont été offertes par la marque, une Gibson, et quelques Yamaha. Il y en avait tellement ! Nous avions 56 guitares sur le plateau. Nous en avions plusieurs par accordage. Certaines étaient en standard, d'autre en Dropped D, en Dropped C#, en Dropped C. Sur « Dancing With the Moonlight », les guitares sont accordées en standard, mais deux tons plus bas, donc, en do. C'était unplugged, bien sûr, mais toujours heavy ! •

Ludovic Egraz

Gipsy Kings

Le goût du flamenco...



Même si l'on ne connaît rien au flamenco, on connaît au moins les Gipsy Kings et leurs tubes intemporels qui ont fait du groupe languedocien l'un des plus gros vendeurs de disques internationaux.

Les Gipsy Kings sont des musiciens issus de deux familles gitanes qui avaient fui la Catalogne pendant la guerre civile espagnole, l'une montpelliéraine (les Baliardo) l'autre arlésienne (les Reyes). À l'issue d'un pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer au cours des années 1970, Tonino, Paco et Diego Baliardo, firent la connaissance de leurs cousins Nicolas, Canut et Paul Reyes, fils de José Reyes. Le premier nom du groupe était Los Reyes et fut remarqué à Saint-Tropez par Brigitte Bardot, qui l'invita à animer les nuits tropéziennes.

En 1987, le groupe se rebaptise les Gipsy Kings et sort un album contenant des tubes comme "Bamboleo" et "Djobi Djoba". Cet album connaîtra le succès tant en France que dans le monde entier et sera le début d'une longue série. La formation est devenue le premier groupe français disque d'or aux États-Unis. Les Gipsy Kings ont gagné les Victoires de la Musique du groupe de l'année en 1990. Mais en 1991, les Gipsy Kings se scindent, et Tonino Baliardo devient alors le soliste attitré du groupe originel. C'est assurément le membre le plus créatif du groupe, selon les dires mêmes des autres Gipsy Kings. Tonino a également sorti deux albums solo, *Essences* en 2001 et un second opus éponyme et instrumental en 2003, où il faisait la démonstration qu'il n'avait rien à envier aux plus grands maîtres du genre. C'est donc naturellement avec lui que nous avons parlé du nouvel album des Gipsy Kings...

Ce nouvel album, intitulé Savor Flamenco, semble revendiquer très explicitement vos racines flamenco, plus encore que de coutume, sans doute ?

Tonino Baliardo : Oui, effectivement, nous sommes des gitans catalans et toute notre musique puise ses racines dans le flamenco. L'essentiel de notre musique vient de la *rumba catalana*, elle-même issue du flamenco, même si l'on l'a souvent mélangée à d'autres musiques latines par le passé, nous sommes revenus sur cet album à ce qui était l'essence du style des Gipsy Kings. Cette fois, nous avons délaissé les synthés pour une production plus épurée, avec juste des guitares, une basse et des percussions. Le titre de l'album est aussi celui d'une des compositions instrumentales de ce disque...

Comment se passe le travail de composition chez les Gipsy Kings ?

Pour cet album particulier, c'est plutôt moi qui ai voulu m'occuper des compositions. J'ai travaillé différentes idées musicales que j'ai présentées à Nicolas Reyes, le chanteur, et on a commencé à réaliser des démos pour créer les chansons dans leur forme définitive. Pour les instrumentaux, je m'en suis occupé tout seul.

Et comment s'est déroulé l'enregistrement de l'album ? Enregistrez-vous chaque partie séparément ou bien, préférez-vous enregistrer tous ensemble comme si vous étiez sur scène ?

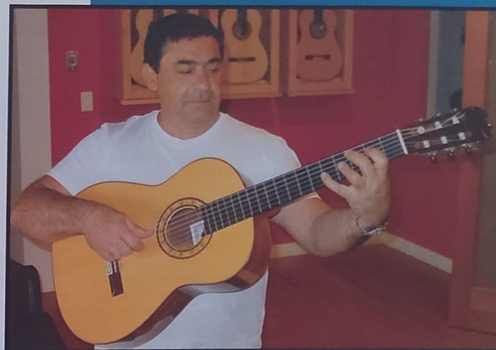
Pour certaines chansons, notamment les rumbas, on préfère enregistrer tous ensemble, chacun à son poste, pour profiter de l'interaction naturelle entre les musiciens. Ensuite, il arrive qu'on refasse par-dessus des parties de voix ou de guitare, mais ce n'est pas toujours nécessaire. Pour les instrumentaux, c'est différent et cela dépend de la configuration du morceau. Mais on est presque toujours ensemble dans le studio.

Le travail de production a toujours été très important sur les albums précédents des Gipsy Kings. Ici, on a l'impression que le son est plus épuré, mais plus organique, aussi...

C'est vrai qu'on a pris notre temps pour faire ce disque. Pendant des années, nous avions enchaîné les albums et les tournées et nous avions décidé de prendre un peu de recul avant de passer à l'étape suivante. On a aussi décidé d'épurer les orchestrations en se limitant aux instruments que l'on joue sur scène. On a fait cet album très tranquillement, sans aucune prétention, mais avec la volonté de jouer ce que l'on avait envie de faire et aussi ce que l'on avait envie d'écouter.

Cela vous a-t-il pris beaucoup de temps ?

Non, pas tellement, en fait. Comme nous avions déjà réalisé pas mal de démos à la maison avant d'aller en studio, on était plutôt bien préparés et on a dû faire juste quelques sessions de trois ou quatre jours chacune pour réaliser l'enregistrement. Le mixage a ensuite pris quelques semaines. Ça s'est fait assez rapidement, finalement...



Dans le même temps, vous avez continué à donner beaucoup de concerts...

Oui, on ne s'arrête presque jamais. On a été dernièrement en Allemagne, en Scandinavie et puis on va aller faire une tournée aux Etats-Unis avant de revenir au Danemark, etc...

Et puis, en marge des concerts, il y a aussi les fêtes gitanes...

Oui, c'est vrai, il faut dire que la guitare fait partie de la vie chez nous...

Comment appréhendez-vous la scène par rapport au studio...

La scène, c'est notre élément naturel, c'est par là que nous avons commencé. Aujourd'hui, on se produit dans des salles de plus en plus grandes et certaines données techniques ont changé. Par exemple, en studio, nous utilisons des guitares sèches, reprises par des micros, mais sur scène, c'est pratiquement impossible à cause des problèmes de larsen. Alors, nous utilisons des guitares électroacoustiques avec des systèmes piézo que l'ingénieur du son peut gérer plus facilement en concert. Mais la plus grosse différence entre la scène et le studio, c'est le public... C'est sa réponse qui alimente notre énergie. Il n'y a pas de bon concert sans un bon public.

Quelle est la formation du groupe sur scène ?

Il y a d'abord cinq guitares, puis une basse, une batterie, des percussions et des claviers. Ça fait beaucoup de musiciens...

Question qui pourrait paraître saugrenue : pourquoi y a-t-il autant de gauchers dans les Gipsy Kings ?

(Rires)... C'est vrai qu'il y a toujours eu plusieurs guitaristes gauchers dans le groupe !!! D'abord, il y a Nicolas Reyes, le chanteur principal du groupe qui s'accompagne également à la guitare. Il a commencé à jouer comme ça, tout petit, sans même inverser les cordes, et il a continué ainsi. Par contre, mon frère Diego, qui est également gaucher, a très tôt inversé ses cordes pour jouer "normalement", si j'ose dire... Visuellement, je crois que cela a contribué à l'image du groupe.

Les Gipsy Kings sont l'un des plus gros vendeurs de disques français à l'international et vous êtes aussi considérés par le grand public comme des porte-paroles du style flamenco, mais comment êtes-vous perçus par les artistes purement flamenco en Espagne ou ailleurs ?

Assez bien, je dirais... Je connais bien Paco de Lucia, et chaque fois qu'on se rencontre, il se montre assez content de me voir. C'est juste le plus grand guitariste au monde, j'ai un énorme respect pour lui...Beaucoup d'artistes gitans en Espagne nous connaissent et nous apprécient. Certains aimeraient sans doute avoir fait une carrière internationale comme celle que nous avons connue... Il y a des artistes monumentaux qui sont très reconnus en Espagne mais dont la renommée n'a pas toujours dépassé les frontières, comme Peret, qui est le pape de la *rumba catalana*, au-delà des Pyrénées, mais qui reste presque inconnu ailleurs. Aujourd'hui, c'est en train de changer, avec les nouvelles technologies qui permettent une meilleure diffusion de la musique et, aussi, parce que les Gipsy Kings ont ouvert certaines voies et amené des publics étrangers à s'intéresser au flamenco...

Justement, qu'est-ce qui explique que vous ayez eu cet incroyable succès international à une époque ? Pourquoi vous et pas d'autres artistes ?

C'est difficile d'analyser ce genre de choses. On

ne s'est jamais trop posé de questions. On fait ce genre de musique depuis que nous sommes gamins et on a énormément travaillé avant d'avoir le succès que tout le monde connaît. Ça n'est pas arrivé du jour au lendemain. C'est vrai qu'on a eu la chance de faire des titres comme "Bamboleo" ou "Djobi Djoba" qui ont eu un succès immédiat auprès du grand public et que tout s'est enchaîné ensuite, mais peu de gens peuvent imaginer la somme de travail que tout cela peut représenter.

La reprise de "Hotel California" vous a aussi aidé à ouvrir le marché américain...
Sans doute, oui, même si on avait déjà fait plusieurs tournées aux USA avant de faire cette



reprise. C'était une idée de notre maison de disques et nous avons complètement réadapté ce morceau pour le faire à notre sauce. Et puis, notre reprise s'est retrouvée sur la BO du film *The Big Lebowski*, et cela nous a permis de toucher un public encore plus large, des gens qui ne se seraient peut-être jamais intéressés à ce genre de musique sans cela.

Par contrecoup, votre nouvel album procède davantage d'une démarche purement artistique, sans la moindre considération d'ordre commercial...
C'est exactement ça... On voulait faire ce que nous avions envie, comme sur les premiers disques du groupe, avant tout ce succès... Suivre notre instinct, ne pas penser à plaire à qui que ce soit d'autre qu'à nous-mêmes, faire une musique qui nous ressemble le plus authentiquement, réaliser un album dont on serait fier, quel que soit son retentissement ultérieur, c'est ce qui nous a guidé pour cet album...

Vous arrive-t-il d'utiliser votre succès pour donner une image positive de votre communauté ?
On est et on reste des gitans catalans avant tout et l'image de notre communauté est importante à nos yeux. Notre succès a eu pour effet de susciter des vocations et il y a beaucoup de jeunes qui essaient de monter des groupes et de faire la musique qu'ils ont dans le cœur. Cela permet de perpétuer nos traditions et notre culture. Certains jeunes musiciens viennent parfois me demander des conseils et je suis toujours ravi de pouvoir les aider.

En tant que musicien, vous êtes le guitariste principal du groupe, le soliste, mais aussi son directeur musical, pourrait-on dire... Quelles sont vos influences principales en tant qu'instrumentiste ?
Depuis tout petit, j'ai aimé la guitare... Mes parents en jouaient, ainsi que de nombreux membres de ma famille, alors je dirais que ce sont eux mes premières influences, parce qu'ils m'ont enseigné les rudiments du jeu. Tout jeune, je chantais aussi, mais je me suis finalement tourné vers la guitare en m'investissant beaucoup pour devenir un bon soliste. Alors, j'ai beaucoup écouté Paco de Lucia, parce qu'il est incontournable dans ce style, mais aussi des artistes de pure *rumba catalana* comme Los Maya ou Peret. Quand on a créé les Gipsy Kings, il a fallu trouver notre propre couleur musicale. Par chance, j'avais une bonne oreille musicale et beaucoup d'idées (rires)...

Travaillez-vous essentiellement à l'oreille ou avez-vous des connaissances théoriques ?
Chez nous, on travaille tout à l'oreille... Il n'y a pas beaucoup de gitans qui connaissent le solfège ou la théorie musicale et je ne suis pas sûr qu'on en ait vraiment besoin pour faire notre musique...

Comment travaillez-vous l'instrument au quotidien ?
À une époque, je travaillais énormément la technique et la virtuosité pendant plusieurs heures tous les jours, mais aujourd'hui, je m'intéresse surtout à la composition. Je me considère avant tout comme un guitariste d'inspiration et j'essaie de faire des choses le plus spontanément possible, ce qui paradoxalement demande beaucoup de pratique instrumentale...

Sur vos albums solos, vous vous exprimiez différemment que sur les albums des Gipsy Kings, mais cette fois, sur ce nouvel album, il semblerait que vous soyez parvenu à imposer votre identité de soliste au sein du groupe...
Comme j'avais carte blanche pour composer les titres de l'album, je suis sans doute davantage allé dans mon sens, là où mon inspiration me porte naturellement. Ce n'était pas prémédité, cela s'est fait tout naturellement...

Quelles guitares utilisez-vous ?
Pour le studio et pour jouer chez moi, j'ai plusieurs Conde Hermanos, de Madrid. Ce sont des instruments extrêmement précis, j'en ai quatre ou cinq. Pour la scène, pour éviter les problèmes de larsen, les Gipsy Kings utilisent des Cordoba électroacoustiques, mais moi, je suis revenu à la Gibson Chet Atkins que j'utilisais jadis, parce que c'est une guitare très puissante, qui me permet de bien passer dans le mix pour les solos.

Jusqu'à présent, Savor Flamenco a reçu un accueil plutôt positif, même s'il ne bénéficie pas de l'impact médiatique de certains de vos albums précédents. On ressent une sorte de reconnaissance artistique émanant d'un public plus connaisseur...
C'est vrai, et c'est un peu ce public que l'on voulait toucher. On voulait démontrer qu'au-delà du succès médiatique de ces dernières années, nous sommes avant tout des artistes authentiques, qui faisons de la musique avec notre cœur. J'ignore quelle sera notre direction musicale future, parce que chaque album est une aventure différente, mais je suis très fier de ce que nous faisons en ce moment. •

Paco Fernandes

Pink Floyd

Accords et désaccords en mode acoustique

Ce groupe majeur qui possède une très forte identité a pourtant visité pas mal de paysages au cours de sa longue carrière. On a pour habitude d'assimiler leur son aux longues suites interstellaires et aux belles échappées électriques de la Fender Stratocaster de David Gilmour. Certes. Pourtant, en marge de cette optique « cosmique », le groupe, autour de ses deux « têtes pensantes », a toujours développé un penchant pour l'acoustique, dans la plus pure tradition folk… ▲▲▲

Comme disait je ne sais plus qui, « les histoires d'amour finissent mal… En général ». En particulier aussi, car la belle amitié créative qui soudait Pink Floyd à leurs débuts, s'est peu à peu délitée, laissant place à une soupe à la grimace et à quelques mises en demeure face à la justice… Même si les choses se sont pacifiées depuis, c'est ce qui arriva à ce duo de personnalités hors normes que sont Roger Waters et David Gilmour. Mais entre ces deux extrêmes, le groupe sous cette appellation, aura connu de grandes périodes de faste. Ce « mastodonte » de la musique a toujours su marier le « commercial » avec « la branchitude » (« underground » en anglais !) et ce bel exploit mérite d'être souligné. Sans jamais paraître laborieux ou opportuniste, ce groupe a toujours réussi à prendre de l'avance sur son temps et occuper l'avant-garde sans tomber dans la redite. Il fut souvent à contre-courant du « mainstream » mais en engrangeant toujours un énorme succès auprès des masses. D'ailleurs le public du groupe a toujours été très bigarré, allant du « freak » fumeur de joints au banquier en mal de sensations fortes. Il fut bien sûr honni par tous les punks de la terre, comme tous les autres « dinosaures », mais quelle importance ? Car quelques années après, Pink Floyd mettait tout le monde K.O. en sortant The Wall…



MONEY

Débarrassons-nous vite de ce point, oui le groupe met au monde en 1973 un album qui sera le troisième le plus vendu de tous les temps, après le *Thriller* de Michael Jackson et ex-aequo avec le *Back In Black* d'AC/DC. Voilà qui est fait, et l'ironie veut que le pactole généré par de telles ventes soit un titre qui dénigre l'argent, « Money »… L'album, lui, s'appelait *The Dark Side Of The Moon*… La face cachée de la lune dans laquelle allait commencer à se nicher les premières dissensions.



L'ESPACE ET LE TEMPS

Mais ce groupe très expérimental ne cesse d'évoluer dès sa création. La première période dite « Syd Barrett », voit l'ensemble se transformer, à partir d'un petit combo de Rhythm and blues comme il en existe beaucoup en Angleterre, en « objet non identifié ». En effet, le leader fait entrer la science-fiction dans l'univers de la pop et le groupe crée la sensation dans l'ère psychédélique qui s'annonce. Les quatre camarades de jeu opèrent la mutation sans sourciller en sortant leur premier album *The Piper At The Gates Of Dawn*. Ils se produisent dans les endroits les plus branchés de Londres et sont

LA BOUTIQUE DE DAVID GILMOUR

Bon, côté électrique, c'est sa bonne vieille Stratocaster qui rafle la mise of course. Pour l'anecdote, David possède le modèle de série numérotée #0001, qui devrait être la première Sratocaster, mais non, car elle possède des pièces non d'origine. Elle aurait quand même appartenu à Leo Fender lui-même… Il met la main dessus en 1977, jolie légende ! Bon il a eu pas mal d'autres guitares de ce modèle, car comme Hendrix en son temps, il en est devenu le meilleur promoteur. Il ajoute volontiers quelques vieilles Telecaster et autres Gibson les Paul à son arsenal électrique. Du point de vue des guitares acoustiques, les articles de qualité ne manque pas non plus. Il possède et utilise beaucoup sa Martin D-35 ainsi qu'une Martin 12 cordes D-12-28, une Ovation Custom Legend et une autre Ovation à cordes nylon. Tous ces petits bijoux s'entendent sur la majeure partie des albums du groupe. Il est sauvage et percussif lorsqu'il manie les trois micros d'une Fender Stratocaster, mais ce guitariste hors pair sait faire sonner à la perfection la guitare acoustique. Ses racines sur l'électrique sont blues et malgré tout mélodiques, et à l'acoustique, on sent qu'il possède la culture folk sur le bout des doigts.



célèbres pour utiliser un somptueux light show sur scène. Leur musique est électrique, mais très éloignée du blues rock qui fait fureur à l'époque. Les titres « Astronomy Domine » et « Interstellar Overdrive » donnent une idée assez évocatrice de la direction choisie... Ils sont le moteur du « progressive rock » qui commence à se dessiner.

ON A MARCHÉ SUR LA LUNE

Ce petit voyage spatial autour du soleil ne va pas durer très longtemps car, le jeune Syd va se brûler les ailes et les neurones en absorbant un peu trop de petites pilules spéciales et en s'approchant justement trop près de la lumière... Il sera bientôt incapable de brancher sa guitare et de monter sur scène pour assurer les sets... C'est alors qu'arrive David Gilmour, l'ami du groupe, pour continuer le job. L'arrivée de ce jeune chevelu aux mains en or va changer la donne et faire encore évoluer le groupe vers autre chose. Dans ses bagages, le beau David apporte bien sûr sa Stratocaster de légende, mais ne dédaigne pas non plus sortir quelques belles guitares acoustiques. Il entre dans le navire spatial abandonné par Barrett mais commence à orienter le vaisseau vers d'autres horizons. Roger Waters, le bassiste devenu président par défaut se voit épaulé par un guitariste assidu et inventif doublé d'un chanteur compétent. Sans négliger le batteur Nick Mason au jeu original, Rick Wright et ses claviers qui tous deux contribuent au son si spécial du groupe, il est évident que Gilmour et Waters se sont trouvés et vont propulser le groupe vers les plus hauts sommets.

ÇA PLANE POUR EUX

PINK FLOYD

L'album suivant *A Saucerful Of Secrets* sur lequel figure encore Syd Barrett mais à très petite dose, creuse un peu la même veine. Syd a déjà un peu perdu la tête et la main. On l'entend malgré tout sur le très skiffle « Jugband Blues », il se charge du vocal et de l'acoustique, instrument qui fait son apparition dans le travail du groupe. L'album comporte aussi la pièce maîtresse signée Waters « Set the Controls for the Heart of the Sun » qui émane de l'esprit Barrett mais entraîne la bande vers le style « Pink Floyd » qui va s'affiner peu à peu. Cela consiste en de longs climats étirés sur une harmonie monolithique à la limite du répétitif. En concert, cela confine à l'hypnose collective, mais le public adore... Il seront aussi les premiers promoteurs de « la musique planante ». Ils sortent ensuite l'album *More* (en 1969) qui en fait est une commande pour le film du même nom, mais il est néanmoins un album du Floyd à part entière. Entre les thèmes rock psyché (« The Nile Song »,) et les petites attaques pop (« Ibiza Bar »), les guitares folk et même hispanisantes s'invitent sur « « Green Is The Color » qu'assure Roger Waters et « A Spanish Piece » délivré par David Gilmour. Face aux montées et aux descentes de fièvre, le groupe trouve déjà le repos et la sérénité dans ces jolies ballades éthérées qui marqueront l'œuvre jusqu'au bout. Le groupe fort de son succès assume maintenant pleinement ses diverses directions musicales. Ils s'affairent à le prouver sur un double album du nom de *Ummagumma* (1969) sorti juste après *More*, pour montrer qu'ils tiennent la corde de leur création. Avec le recul, la chose s'avère un peu fourre-tout avec sa partie live, puis sa partie « expérimentale » et une plage laissée libre, comme page blanche à chacun des membres du groupe. Le batteur met aussi la main à la pâte avec sa pièce chargée de trois mouvements, « The Grand Vizier's Garden Party - Part 1, 2, 3 ». Mais l'intérêt ne réside pas forcément à cet endroit de l'album. Sur « Grantchester Meadows » il semblerait que Waters se soit offert une guitare Martin flambant neuve, ainsi que son compère Gilmour qui en use savamment sur « The Narrow Way ». 'The acoustic touch ' prend racine dans le son du groupe et va devenir comme un recours naturel après les excès électriques qui ne seront jamais abandonnés non plus. Mais le groupe prend un peu de recul avec le côté planant pour proposer de petites pièces folk bien dans l'esprit du genre. La force du duo Waters/Gilmour réside à présent dans le fait de varier le style tout en préservant cet esprit particulier dû à leur collaboration. Sur *Atom Heart Mother*, l'album qui suit dans la foulée, le Floyd enfonce un peu le clou, s'adonnant à la chanson pop folk sans aucune retenue, comme sur ce « Summer 68 » que signe un Waters nostalgique, presque Dylanien avec force acoustique et piano en arpèges. Le groupe travaille dans les studios Abbey Road chers au Fab Four, ceci explique peut-être cela...

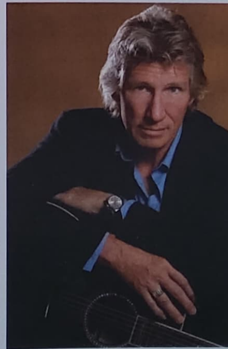
DANS LES RUINES DE POMPÉI...

Avec *Meddle* (1971), le groupe, toujours prêt à explorer, cherche encore à se diversifier et pond quelques instrumentaux riches de climats bluesy/psyché (un mariage assez iconoclaste qui fait mouche) comme « One Of These Days » ou « Echoes », longue ballade soft rock. « A Pillow of Winds » que co-signent Waters et Gilmour est un pur bijou acoustique avec ses délicats arpèges et ses harmonies complexes. Peu après la sortie du disque, le groupe se produit dans les ruines de Pompéi, développant leurs longs thèmes et climats sonores avec une acoustique s'avérant particulièrement adaptée... Pink Floyd, devenus les maîtres du « climat » sont maintenant très sollicités pour fabriquer la bande son de tous les films branchés qui sortent à l'époque, on les trouve sur *Zabriskie Point* d'Antonioni, et le cinéaste Barbet Schroeder les contacte pour son film *La Vallée*. Film ou pas, le groupe ne livre sur les bandes d'*Obscured By Clouds* (1972) que du Pink Floyd de pure souche, et le son et l'image se marient à la perfection comme d'habitude. « Stay » s'écoute comme une ballade lancinante qui montre un groupe très attaché aux mélodies doucereuses. Le groupe est déjà occupé à travailler sur le gros morceau qui va suivre... *The Dark Side Of The Moon* (voir encadré).



REGRETS ÉTERNELS

La suite logique au fameux Dark Side Of The Moon, n'est autre que Wish You Were Here (1975). Mais le groupe redescend un peu sur terre, avec des titres de facture un peu plus classique et dans l'esprit du Pink Floyd d'avant. D'ailleurs l'esprit de Syd Barrett est très présent dans l'écriture des textes (la longue pièce en quatre mouvements « Shine On You Crazy Diamond »), comme si Waters payait sa dette, et d'ailleurs Syd, retiré du circuit depuis bien longtemps, viendra rendre visite à ses anciens collègues au studio. Waters qui pourtant ne signe que deux titres seul, continue sa prise de pouvoir et finit par imposer aux autres ses vues et ses desiderata. Pourtant ceux qui deviennent deux frères ennemis, Waters et Gilmour, enfantent encore le prodigieux titre « Wish You Were Here », qui donne son nom à l'album. Une somptueuse ballade acoustique introduite par la 12 cordes de David, sur laquelle viennent se superposer quelques autres guitares dont un beau solo tout en bends issu de l'acoustique du même David où l'on distingue le glissement des doigts sur le métal des cordes. Leurs voix en harmonie qui viennent souligner les refrains témoignent encore d'une grande complicité musicale alors que les rapports humains commencent à s'assombrir. Malgré une technologie qui déborde de partout, l'album dans l'ensemble sonne malgré tout très acoustique. D'ailleurs, Roger Waters en pleine ambivalence, nous met en garde contre les machines sur le bien nommé « Welcome To The Machine » tapissé de grosses nappes de synthés...



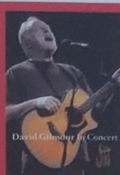
Le coup d'état de Waters va se préciser avec la réalisation de l'album *Animals* (1977). Les autres ne sont envisagés par le « leader maximo » que comme de simples musiciens de studio, ce qui crée de vraies frictions avec notamment Rick Wright, toujours en charge des claviers mais dont le rôle est contesté par « le chef »... L'album est entièrement conçu par le bassiste ombrageux qui s'octroie la composition de quatre des cinq titres composant le tout. Seul « Dogs » est crédité de l'aide de Gilmour. Pour le concept, Waters s'est plus ou moins inspiré du livre de George Orwell, La ferme des animaux, ainsi chacun des titres porte un nom de bête... Le cochon, le chien et le mouton. L'album surprend la critique et le public, mais remporte quand même un beau succès. Les dissensions sont assez fortes et Gilmour ressent pour la première fois le besoin de s'exprimer en solo. Il le fait avec l'album titré *David Gilmour*. Le groupe continue tacitement mais la fêlure est avérée...

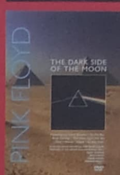
LE MUR DU SON...

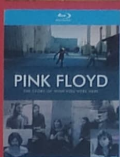
The Wall (1979) est aussi un gros morceau, total concept imaginé par Waters qui symboliquement commence à construire un véritable mur d'isolement entre lui et ses acolytes et même entre lui et le public. De plus en plus excédé par les fans qu'il trouve trop « agités » ou bien « amorphes », Waters songe véritablement à monter un mur sur scène... Quatre faces de vinyles ne sont pas de trop pour recevoir toute la colère et l'amertume de l'auteur qui place dans cette œuvre toutes ses angoisses, ses rancoeurs, ses analyses sur la vie, l'amour, la mort et... La vie difficile des rock stars... Entre les membres du groupe, maintenant les frictions sont des conflits, en studio comme sur scène. Waters délaissant peu à peu la basse pour ces shows grandiloquents embauche aussi d'autres musiciens. Pourtant, même dans la tourmente, chacun continue à faire des prouesses. Le guitariste fin et talentueux qu'est David Gilmour

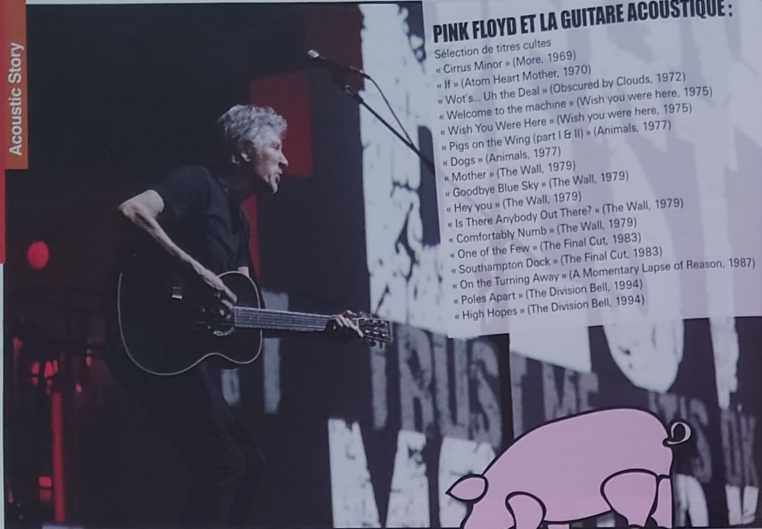
LE FLOYD ACOUSTIQUE EN DVD

Les amateurs du Floyd version « débranchée » peuvent se jeter sur le DVD *David Gilmour In Concert* les yeux fermés. Le film de David Mallet revient sur la série de concerts semi-acoustiques du guitariste donnés par le guitariste en juin 2001 et janvier 2002. On retiendra surtout cette version magnifiquement épurée de « Shine On You Crazy Diamond ». Les bonus réservent quant à eux une surprise aux fans instrumentiste en proposant des plans rapprochés sur le manche de Gilmour. Les documentaires Classic Albums : *The Dark Side of The Moon* et *The Story of Wish You Were Here* consacrés à l'histoire des albums précités offrent également leur lot de séquences « unplugged » jouissives : « Money » par Roger Waters, « Breath » par Gilmour, et « Wish you were here » par David et Roger tous deux sur une Martin.









PINK FLOYD ET LA GUITARE ACOUSTIQUE :

Sélection de titres cultes

- « Cirrus Minor » (More, 1969)
- « If » (Atom Heart Mother, 1970)
- « Wot's... Uh the Deal » (Obscured by Clouds, 1972)
- « Welcome to the machine » (Wish you were here, 1975)
- « Wish You Were Here » (Wish you were here, 1975)
- « Pigs on the Wing (part I & II) » (Animals, 1977)
- « Dogs » (Animals, 1977)
- « Mother » (The Wall, 1979)
- « Goodbye Blue Sky » (The Wall, 1979)
- « Hey you » (The Wall, 1979)
- « Is There Anybody Out There? » (The Wall, 1979)
- « Comfortably Numb » (The Wall, 1979)
- « One of the Few » (The Final Cut, 1983)
- « Southampton Dock » (The Final Cut, 1983)
- « On the Turning Away » (A Momentary Lapse of Reason, 1987)
- « Poles Apart » (The Division Bell, 1994)
- « High Hopes » (The Division Bell, 1994)



se taille la part du lion sur le solo très inspiré de « Another Brick In The Wall » et « Comfortably Numb » avec sa superbe partie d'acoustique. Ces titres deviendront des classiques pour la suite malgré les orages qui vont suivre. Il faudra quatre années pour que le Floyd donne une suite à *The Wall*. Arrive dans la douleur *The Final Cut* (1983) et cet album au titre prémonitoire sonne effectivement le glas de ce groupe flamboyant. Exit les claviers enveloppants de Rick Wright, c'est Roger Waters qui s'en charge seul. Il écrit aussi la quasi totalité des titres et tyrannise les deux survivants en exigeant d'eux qu'ils exécutent ses arrangements à la lettre. La voix douce et subtile de Gilmour est remplacée par celle au timbre un peu plus lugubre de Waters. Le disque sortira, perçu quasiment comme l'album solo de Waters, mais le groupe ne survivra pas... Waters s'occupe ici aussi des guitares acoustiques et va même jusqu'à concevoir la pochette... Ce qui ne va pas sans irriter le bon David. C'est fait, après *The Final Cut* Roger Waters quitte le navire en exigeant que le nom Pink Floyd soit abandonné, mais les deux autres ne l'entendent pas de cette oreille et portent la chose devant la justice qui tranche... En déboutant Waters. La haine et le mépris remplacent ce qui fut jadis une belle amitié créative. Gilmour et Mason mènent ce qu'il reste de l'embarcation et Rick Wright est quand même crédité comme invité au milieu d'une liste impressionnante d'autres participants pour l'album *A Momentary Laps Of Reason* (1987), premier opus sans Waters donc. L'entreprise, si ce n'est la voix et la guitare de Gilmour, n'a plus grand chose à voir avec ce que fut le groupe des débuts, mais le public reste fidèle à ce qu'il considère comme une institution inébranlable... Le groupe ainsi amputé tourne sans relâche entre 1987 et 1989 et continue de remplir les salles et stades comme si de rien n'était.



LE PINK SANS LE FLOYD...

The Division Bell (1994) sera la Dernière tentative pour maintenir un semblant de cohésion autour de ce nom qui reste un concept mythique. On a même réintégré pour la cause le bon Rick Wright toujours dans les parages du groupe. Pour être franc, malgré le charisme et l'immense talent de David et ses comparses, une bonne part de magie, et surtout de l'alchimie, a disparu avec le départ de Waters. Le son si caractéristique du groupe, dû aussi au jeu de basse du monsieur, s'érode quand même un peu. Les compositions sont là, mais la touche Waters se fait un peu regretter. *The Final Cut* fut le chant du cygne pour le Flamand Rose et *The Division Bell* semble jeter l'éponge après ce qui fût une fantastique aventure musicale.

THE DARK SIDE OF THE MOON (1973)



Bingo !
Le chef-d'œuvre, bien qu'après ce monument le groupe continuera de se dépasser, mais là ils jouent gros et gagnent... Huitième album et les enjeux montent. Comment rester crédibles alors que le temps passe ? Ici Waters prend du galon. Il voit les choses en grand. Malgré les tiraillements, le groupe donne le meilleur, avec deux as de la prise de son, Alan Parsons et Chris Thomas. Ils s'enferment plusieurs mois dans l'ex-chapelle des Beatles, Abbey Road, où la technologie progresse avec l'arrivée d'un 16 pistes (vite saturées d'arrangements). Les ingénieurs du son feront des prodiges. Le groupe sous l'égide de Waters, fait entrer pas mal d'autres musiciens dans le studio. Les séances commencent en juin 1972 et finissent en janvier 1973, un record à l'époque. Loin de s'enliser, l'album sera à la pointe de la technologie de l'époque. Au niveau du traitement des sources et des effets spéciaux, c'est un must. C'est l'album que l'on pose sur une platine pour tester l'achat d'une chaîne hi-fi ! Malgré la suprématie de Waters, la collaboration perdure entre les membres : Gilmour/Waters, Waters/Wright, Glilmour/Waters/Wright, etc. Waters confie le vocal de « Money » à Gilmour qui le chante avec conviction. Les claviers, dont le synthétiseur EMS VCS 3, prennent le dessus, mais on peut entendre pas mal de guitares acoustiques, jouées par Gilmour ou Waters. L'album fut maintes fois réédité et remasterisé dans de luxueuses éditions dont une en quadriphonie écartée à l'époque puis reproposée en 2003.



QU'Y A- T-IL APRÈS LE SOMMET ?

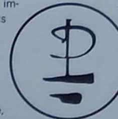
Une fois la gloire acquise, il faut la gérer pour la conserver. Mais nos deux artistes ne restent pas inactifs loin de là. Les deux ex-amis se font la tête durant une bonne vingtaine d'années avant d'accepter la reformation légendaire de 2005 à l'occasion du Live 8 pour un court set d'anthologie. Aux dernières nouvelles on suppute toujours sur une éventuelle véritable réconciliation, et une possible re-collaboration, mais ce n'est pas gagné...

ROGER « MÉGALO » WATERS

Peu après son départ du groupe, Waters sort aussi son premier effort, *The Pros And Cons Of Hitch Hiking* (1984). En fait cette œuvre fut proposée au Floyd qui l'avait rejetée... Waters dont on retrouve quand même la griffe intacte sur l'album fait appel à de prestigieux invités comme Eric Clapton à la guitare et David Sanborn au saxophone. Ensuite, l'ancien leader bassiste met le paquet et régulièrement propose des prestations live de ses œuvres complètes dans de grands shows avec toujours des invités célèbres autour de lui. Outre ses propres albums solo, il puise largement dans le patrimoine Floydien, qu'il considère totalement sien, pour refaire tout *Dark Side* ou tout *The Wall* à lui tout seul. Il n'est pas rare de le voir confier la basse à quelqu'un d'autre et s'armer d'une guitare acoustique pour assurer les parties vocales. Pour les nombreux amateurs, ces spectacles sont de vraies réussites et « l'esprit » du Floyd est bien présent... Il profite de l'événement de la chute du mur de Berlin en 1990 pour proposer la reprise de son « œuvre », *The Wall*, sur le lieu lui-même au cours d'un concert majestueux.

DAVID « HUMBLE » GILMOUR

Le guitariste reconnu comme un immense musicien, apprécié de tous ses pairs, mais aussi par un vaste public, se la joue un peu plus modeste. Exit les vastes tournées ou les concerts « événements », mais il ne dédaigne pas se produire en solo, en formation réduite, et revisite aussi à sa façon l'immense répertoire du prestigieux groupe dans lequel il officiait. Lui, donne dans le style « unplugged » sans réserve et restitue parfois de belles et longues pièces anciennes comme « Shine On You Crazy Diamond » entièrement à l'acoustique, ce qui peut apparaître comme une belle prouesse. De plus, sa voix pure et cristalline qui rappelle immédiatement la couleur des enregistrements du groupe, se marie totalement à cette formule. Sporadiquement et même au sein du groupe, il donne naissance à quelques superbes albums solo qu'il réalise sans la pression de son « ami », comme le David Gilmour en 1978 cité plus haut, sorti encore en pleine « Pink Floydmania », *About Face*, qu'il propose juste après l'arrêt de Pink Floyd en 1984, et *On An Island* sorti en 2006 sur lequel interviennent quelques grands noms, amis de l'artiste, comme David Crosby, Graham Nash ou Robert Wyatt. Sans quitter sa flamboyante Fender Stratocaster, David devient un véritable afficionado des belles acoustiques. Rick Wright nous quitte des suites d'un cancer en 2008, rendant donc la réunion de l'original impossible. Quant à Nick Mason, il s'est un peu rangé des voitures puisqu'il collectionne... Les voitures ! Mais la vie continue sous d'autres formes pour ce groupe de légende dont les œuvres complètes ont été remasterisées en 2011...



Tony Grieco

Pink Floyd

Plan 1

C'est sur la ligne de basse que cet exemple est construit : on descend par demi-tons du Mi corde de Ré au Si corde de La. Notez l'enchaînement des accords aux mesures 3 et 4, répété à l'identique aux mesures 5 et 6 mais un demi-ton plus bas.

Plan 2

Les arpèges réguliers de cet exemple ne poseront pas de problème particulier. On pourra les jouer aux doigts, en commençant par le pouce sur la corde de Ré, mais aussi les travailler au médiator.

Plan 3

Un blues acoustique bien classique, voilà un plan plutôt inhabituel dans la discographie des Pink Floyd. On utilise principalement les positions de sixte sur les cordes de La et Sol, à jouer avec index et annulaire, tandis que le pouce s'occupe des basses. L'original est joué sur une guitare accordée un ton plus bas.

Accord 1 ton plus bas
Swing feel

Plan 4

Voici une illustration d'un procédé souvent employé par David Gilmour : le mouvement chromatique, c'est-à-dire le déplacement par demi-tons. On décale progressivement la position de départ vers le grave, de case en case, ce qui donne de nouveaux accords à chaque mesure.

Plan 5

Ce plan est à jouer à la douze cordes pour avoir le son de l'original. Mettez en avant les liaisons mélodiques et jouez de manière plus légère les accords brossés en aller-retour.

12 cordes

Pink Floyd

Plan 6

Un arpège célèbre, qui emploie de nouveau le mouvement chromatique : suivez bien la ligne de basse jouée sur la corde de Ré. On part du Mi, on monte jusqu'au Fa dièse puis on redescend au Mi et on suit la gamme descendante jusqu'au La grave.

Plan 7

Voici un exemple extrait de la discographie solo de David Gilmour. L'esprit est franchement folk, avec des accords brossés façon Dylan, et des hammer-ons pour agrémenter le tout.

Capodastre case 3

5 fois

3 fois

Plan 8

La guitare reprend la partie chantée, on tâchera donc de bien mettre en avant cette ligne mélodique, les accords restant plutôt en retrait, avec un aller-retour léger de la main droite.

Capodastre case 2

La guitare en couleurs

Yann Péchin

Ce guitariste attachant aime à servir la cause de divers artistes qu'il admire. On le croise sur le chemin de quelques grands noms de la scène française comme Jacques Higelin, Brigitte fontaine ou Hubert-Félix Thiéfaine. Il se définit lui-même comme un coloriste du son, traitant ses arrangements comme des teintes puisées à l'infini sur sa palette. Il vient ces jours-ci déposer ses petites touches magiques sur *Soon*, l'album de Chloé Mons, dernière égérie de feu Alain Bashung. Yan, qui a longtemps accompagné Alain, était certainement le mieux placé pour cette  **collaboration haute en … Couleurs.**

Loin du milieu un rien « requin » des musiciens de studio, Yan Péchin est à son compte, mais travaille aussi et surtout « pour » son compte. Ses goûts, ses aspirations musicales et finalement son cœur sont les seuls guides aptes à opérer le choix de tel ou tel artiste. Ce luxe n'est pas le fruit du hasard mais celui du talent, le talent de ce guitariste spécial pour apporter sa propre vision au service de l'artiste qu'il décide de servir. On l'appelle d'ailleurs pour cette faculté à exprimer ses propres vues, plutôt que pour lui faire exécuter une partition pré-établie, et le résultat est toujours à la hauteur.

PLASTICIEN DU SON

Il va sans dire que notre homme est aussi à l'aise en électrique qu'en acoustique. Quand on se passionne pour la six-cordes, on donne libre cours à toutes sortes d'explorations, branchées ou débranchées. Mais ce qui nous retiendra ici, c'est ce fantastique travail de mise en forme effectué à partir des guitares acoustiques, dans le cadre de cette collaboration unique. Il semble que pour Chloé Mons, choisir Yan, non seulement pour sa maîtrise des instruments, mais aussi pour sa propension à expérimenter, était l'évidence même. Le travail de Yan dépasse celui d'un guitariste traditionnel, dans le sens où il aime pousser les limites physiques de l'instrument pour l'emporter encore plus loin, il s'en sert presque comme d'un clavier pour fabriquer de superbes nappes de sons dont justement on ne peut formuler l'origine. C'est une façon très personnelle de détourner l'objet pour en faire un outil créatif absolu. Il est évident que l'artiste fait appel à tout un appareillage sophistiqué dont l'un des « *pedalboards* » le plus conséquent de la planète, mais, en art et spécialement en musique, il n'y a que le résultat qui compte, n'est-ce pas ? Ce guitariste se permet de donner libre cours à ses envies sonores et offre ce sixième sens à tous les artistes qu'il choisit de côtoyer.

AU SERVICE DES AUTRES

Peu intéressé par une aventure personnelle, Yan aime donc à se consacrer à la mise en forme de la musique des autres. C'est une position assez noble, anti-mercenaire au possible, qui ne l'empêche pourtant pas d'avoir ses propres rêves et désirs, mais en dehors du simple champ nombriliste. Le travail développé autour de l'album de Chloé en est la preuve irréfutable. Les deux amis, déjà habitués à collaborer, se sont donné corps et âmes à ce projet dans un genre d'osmose et avec une confiance totale et réciproque. Il nous est apparu intéressant de parler de cette aventure avec les deux parties prenantes, Chloé dont c'est le bébé, et Yan qui en serait un peu le « tuteur »…

Yan, tu fût l'un des accompagnateurs privilégiés d'Alain Bashung et tu collabores de façon hyper active à l'album de Chloé Mons, sa dernière compagne, est-ce que l'ombre de l'artiste disparu plana sur ce projet ?

Pas à priori, car c'est une œuvre personnelle de Chloé qui se lit comme une entité, sans aucune notion d'hommage ou quelque chose de cet ordre-là, mais quelque part oui, affectivement on pouvait sûrement sentir la présence spirituelle d'Alain.

Tu participes activement, essentiellement sur un travail très original sur des acoustiques, comment as-tu fait ce choix ?

Il est apparu évident, lorsque j'ai entendu les chansons que Chloé m'a fait écouter, je commençais à entrevoir les arrangements. Et le climat des textes et des mélodies nous guidait



QUELS DRÔLES D'EFFETS…

La technologie fait des bonds de géant, comme vous pouvez le lire dans les nombreux tests effectués dans nos rubriques spéciales, alors il faut suivre et se tenir sans cesse au courant quand on veut être à la page… Yan lui est apparemment un inconditionnel de pédales en tout genre, vu la complexité de son petit attirail… Un pedalboard long d'au moins 1m50 ! Certes la guitare, agencement de divers bois, reste sa muse, mais il ne lésine pas sur les trafics et les traitements qu'offrent ces petites (et grosses) boîtes magiques… Wha, delay, phasing, booster, chorus, overdrive, contrôle du volume, on pourrait citer à peu près tout ce qu'offre la galaxie, analogique ou digitale, il y en a pour tous les goûts et surtout les siens…



LE POINT DE VUE DE CHLOÉ MONS

Comédienne à la base, Chloé aime aussi à pousser la chansonnette et dispose d'une petite discographie personnelle non négligeable. C'est sur le tournage du clip de « La Nuit Je Mens », qu'elle rencontre Alain Bashung. Elle mène sa propre barque musicale, notamment avec Yan Péchin qui l'accompagne régulièrement sur scène.

Chloé, pour ce projet, l'album Moon, te semblait-il évident de faire appel à Yan Péchin ?
Oui, on travaille ensemble depuis longtemps et on se connaît tellement bien qu'on a même pas besoin de parler, il écoute, puis il joue, c'est l'évidence même…

Joues-tu toi-même un peu de guitare ?
Euh, du ukulélé… C'est déjà pas si mal !

Le concept s'est imposé comme « acoustique », tu le sentais comme ça ?
Totalement, j'ai toujours eu du mal avec les batteries, basses etc. Là, le choix des percussions indiennes impliquait presque automatiquement un son acoustique.

Tu as écrit de quelle façon ?
Cela commence par les textes et puis je me chante des mélodies, là l'idée du voyage, comme tu peux le voir dans la partie DVD était prédominante.

Tu ajoutes à la fin cette reprise de « Fly Me To The Moon » ?
Oui, j'adore la version de Frank Sinatra, je me suis fait un petit clin d'œil, une magnifique chanson.

Le résultat est-il à la hauteur de tes espérances ?
Complètement, et je suis totalement épatée par le travail réalisé par Yan, j'en attendais pas moins, c'est un guitariste extrêmement talentueux…

Vous allez le jouer sur scène ?
Pour quelques concerts sans doute, mais pas de tournée, car je suis déjà ma propre productrice pour l'album, sur mon label, je ne peux pas ajouter l'activité de tourneur, ce serait énorme Alors on verra…
Tony Grieco

directement vers ce genre d'approche.

On peut d'ailleurs te qualifier de guitariste « à climat », c'est un peu ta signature ?
Exactement, que ce soit à l'électrique, ou à l'acoustique, j'aime aborder les choses en ces termes plus qu'en tant que guitariste « traditionnel », ensuite, c'est le titre lui-même qui va m'emmener vers la direction voulue.

As-tu participé aux compositions ?
Non, pas vraiment au sens classique, car Chloé est arrivée avec des choses assez abouties, au niveau des mélodies notamment, mais elle m'a fait confiance pour « l'habillage », c'est à dire que j'ai pu poser des grilles, des harmonies, là où il y avait un champ à explorer. C'est ainsi que je pratique avec n'importe qui, j'aime apporter ce que l'on attend de moi, mais pas ce que l'on me demande…

Est-ce aussi un rôle de producteur que tu te serais attribué ?
Non, car il n'y en avait pas la nécessité. Peut-être au niveau de la prise de son, domaine dans lequel je m'implique beaucoup, car je fais pas mal de travail en post production, avec les pistes accumulées, mais je pars toujours de prises simples et immédiates qui restent la base jusqu'au mixage final.

Le choix des instruments s'est fait comment ?
J'ai pris ma Gibson acoustique, c'est un modèle Country Western, et un résonateur, de marque Dobro plus un autre Dobro Harmony qui date de 1937. Bien sûr j'ai utilisé pas mal d'effets, c'est ainsi que j'opère toujours.

Utilises-tu des modélisations ?
Non, justement, ce genre de traitement ne m'intéresse pas du tout. Par respect pour la guitare choisie, je prépare moi-même mes effets avec mes diverses pédales, tout en partant du grain de l'instrument, j'en traite la sonorité en fonction du climat recherché. Tu entendras que les nappes ne sont pas faîtes sur des claviers mais sur mes guitares, en maniant notamment la pédale de volume.

Tu supprimes l'attaque par exemple ?
Oui, voilà, c'est un départ, puis ensuite, je donne une couleur, comme un peintre qui avance par touche.

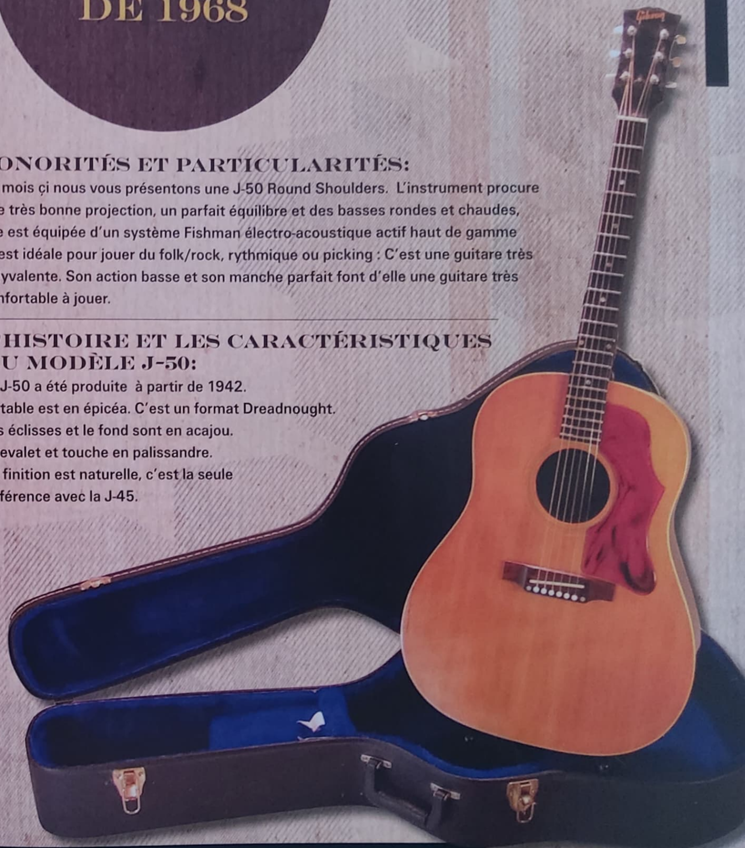
As-tu des secrets d'accordages ?
Des secrets non, car ils peuvent être connus, mais effectivement, j'utilise beaucoup *d'open tunings* différents. Il y a notamment celui de do mineur, qui donne une teinte très grave et très riche, puis un autre en « ré la ré do la ré », qui me plait beaucoup aussi.

Qui citerais-tu comme influence pour ton jeu et ton approche ?
Le premier, si je devais être vraiment fidèle, serait Stephen Stills, notamment ses approches à l'acoustique qui m'ont toujours bluffé et influencé, grand utilisateur d'*open* aussi. Et puis mes goûts me portent vers des choses plus complexes comme les albums de Robert Fripp et Brian Eno, qui eux aussi travaillent toujours les ambiances sonores avant tout.

As-tu le projet de t'affirmer sous ton nom ?
Oui et non, car je chante très peu et les albums instrumentaux ne me paraissent pas indispensables personnellement, ce qui ne m'empêche pas de composer et de compiler des choses qui s'affirmeront peut-être un jour… •
Ludovic Egraz



GIBSON J-50 DE 1968



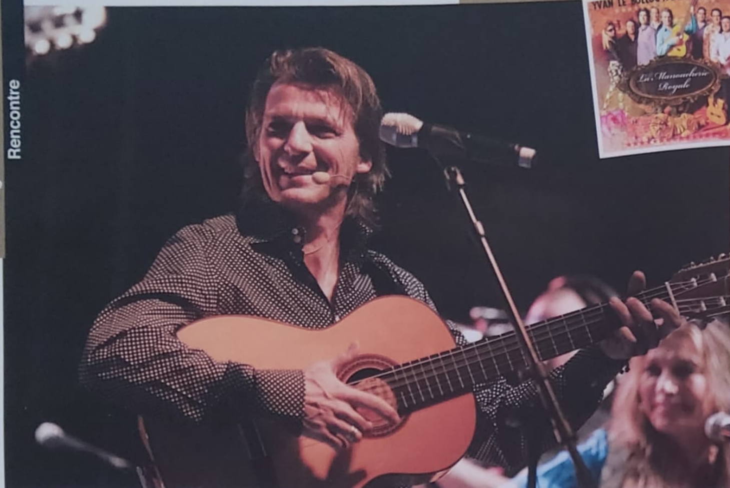
SONORITÉS ET PARTICULARITÉS:

Ce mois çi nous vous présentons une J-50 Round Shoulders. L'instrument procure une très bonne projection, un parfait équilibre et des basses rondes et chaudes, elle est équipée d'un système Fishman électro-acoustique actif haut de gamme et est idéale pour jouer du folk/rock, rythmique ou picking : C'est une guitare très polyvalente. Son action basse et son manche parfait font d'elle une guitare très confortable à jouer.

L'HISTOIRE ET LES CARACTÉRISTIQUES DU MODÈLE J-50:

La J-50 a été produite à partir de 1942.
La table est en épicéa. C'est un format Dreadnought.
Les éclisses et le fond sont en acajou.
Chevalet et touche en palissandre.
Sa finition est naturelle, c'est la seule différence avec la J-45.

Retrouvez cet instrument en vente chez Guitares Vintages :
www.guitaresvintages.com Vente d'instruments vintages, cordes et accessoires
Essais sur rdv 7j/7j de 10h à 20h
Tél. : 09 52 01 59 43 – Portable : 06 62 06 14 22



Yvan Le Bolloc'h & Ma Guitare

Un Breton chez les Gitans

Cela pourrait être le titre du prochain album d'Astérix, célèbre bande dessinée à succès… Non, non rassurez-vous, car ce barde élégant n'a rien d'un « Assurancetourix » qu'il faudrait bâillonner. Au contraire braves gens, respirez un grand coup et recevez ce message de fraternité qui vient s'inscrire dans ce projet aventureux où la guitare est la pièce maîtresse. Montez dans la caravane et laissez-vous guider vers la « Rumba Flamenca »…

Cette bande de joyeux drilles vient de nous concocter un bel album festif du doux nom de *La Manoucherie Royale*. Un concept élaboré par notre sympathique Breton, comédien aussi à ses heures, mais aussi auteur, et même parfois scénariste… Ce sont sans nul doute ces diverses casquettes cousues sur mesure pour sa chevelure en bataille qui donnent ce côté « créons dans la bonne humeur » plutôt jouissif…

DE BREST À ARLES

Cette diagonale du fou paraît insensée, mais pourtant elle existe par la volonté de cette troupe motivée comme un bataillon de gamins curieux de cette aventure humaine. Le but avoué n'est pas du tout d'opérer l'improbable synthèse en la gigue ou la bourrée et le swing manouche, non. L'entreprise serait vouée à l'échec. Mais il est question de mêler plusieurs « grooves » en fonction des personnalités de chaque intervenant, et il y en a un petit paquet. Le bon Yvan fait son « monsieur Loyal » en introduisant la fête, et tout comme un Merlin l'enchanteur ayant pris un coup de moderne, introduit peu à peu les éléments de ce qui n'est rien d'autre qu'un spectacle vivant. D'où la nécessité absolue de découvrir ces gens-là sur la scène la plus proche de votre village (breton… Ou autre).

DE LA CAMARGUE À LA BRETAGNE

La troupe a d'ores et déjà traversé tout le territoire breton, grâce à son fougueux leader travaillé par la belle idée d'apporter un peu de « Manoucherie » dans les binious… Et au vu du succès, on voit que la Bretagne située à l'ouest de l'ouest, juste au bord de l'océan, reste une magnifique terre d'accueil… On sait que les gitans, même s'ils sont nomades par définition, aiment plus se poser du côté d'Arles ou de Saint-Tropez, il a donc fallu que notre animateur vedette, mister Le Bolloc'h Yvan, soit persuasif pour faire monter tout ce petit monde en caravane et traverser le pays tout en biais. La curiosité, pour découvrir une terre inconnue peut être un excellent moteur, avec comme carburant de base quelques décilitres de kérosène et de bonne humeur…



WHO'S WHO…

Outre la guitare flamenca qui en est la reine, le projet repose essentiellement sur le plaisir et l'amitié. Nous sommes plus proches d'une troupe façon « Molière » que du petit combo rock de base. En effet, Maître Le Bolloc'h, qui n'hésite pas à voir grand, gère une assemblée de plus ou moins quinze personnes. Car musicalement parlant, nous sommes dans le riche et non dans le dénuement, ce qui ne veut pas dire dans le manque de sobriété ! Cette musique si elle est sincèrement exécutée, implique une grosse discipline, augmentée de rigueur et aussi de…Virtuosité. Alors voilà, autour de notre manouche d'adoption, on trouve, au moins sur le CD, toute une bande d'hurluberlus apportant leur pierre à cet édifice parfaitement charpenté. Anouchka Landers s'occupe du chant *lead* et des chœurs, et parfois même en Anglais, même pas peur… Abdel Seba, chante et joue des percussions. Stéphane Baptiste chante aussi, (quand il y en a pour deux…). Patrick Baptiste (frérot du précédent ?) fait lui de la guitare *lead* et de la mandole. Bernard Menu passe de la basse aux claviers. Xavier Sanchez assure la batterie, les percussions et aussi des chœurs (nous avons déjà un embryon de chorale). Javier Fernandez joue de la guitare et se joint à la chorale. Gael Garcia (ou quand la Bretagne croise aussi l'Espagne), chante aussi en voix principale (notamment dans une jolie relecture flamenca du titre « Les Mots Bleus » du chanteur Christophe. Elie Reilles *toca la guitarra* aussi et rejoint la chorale, qui du coup s'étoffe sérieusement. Le Bolloc'h « himself » remplit les mêmes fonctions, guitare et chœurs, plus celle de mener la troupe à bon port et en bon état. Nous ajouterons pour n'oublier personne, Yann Pelliet qui opère la synthèse définitive sur « El Nino Del finisterio », et aussi, Jérôme Leroy, trompette, Patrick Ayala, trombone, et Fouadi Didi, violon oriental… Le multiculturel existe, là, entre les sillons de ce laser incandescent…

Je finis par décrocher un rendez-vous avec le maître d'œuvre, Yvan le terrible et j'enclenche mon dictaphone à essence de briquet… ENTREVISTA POR FAVOR !

Yvan, toi et la guitare, c'est venu comment ?

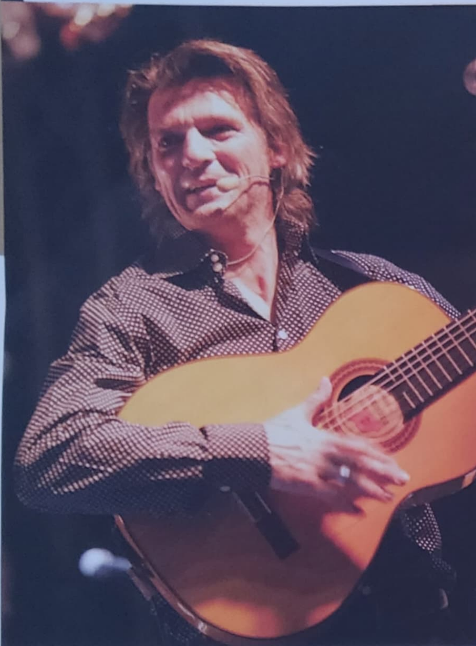
Oh, là, pas une vocation au départ, disons un coup de foudre sur le tard qui devient une vraie passion. Ma première guitare fut une électrique que j'avais chapardée dans un magasin en lointaine banlieue, une espèce de guitare en forme de V (*je traduis : une copie de Flying V*). Une fois à la maison, je pensais que ça marchait tout seul… j'ai compris qu'il fallait un ampli, alors j'ai plus ou moins lâché l'affaire…

Donc tu fus d'abord journaliste, puis musicien ? c'est parfois le contraire aussi qui arrive, puis, on t'a bien sûr découvert aussi comme comédien et auteur.

Oui, d'ailleurs le vrai coup de foudre avec cette musique, et donc cet instrument, à lieu par hasard. Je suis à la radio, fin des années 80 je crois. Je reçois les Gipsy Kings, et je n'ai strictement rien préparé, je flippe, et d'un coup arrive une idée, je leur demande de sortir leurs guitares et de jouer en direct… Et là, la claque totale, je réalise que j'adore, et je commence à envisager l'idée de m'y mettre…

Ce n'est pas évident d'embarquer dans ce style quand tu n'as pas commencé jeune et tu n'es pas né « gitan »…

Tu as raison, un sérieux défi, mais bon, l'énergie et l'envie ont compensé… Je me trouve une guitare bon marché et je prends des cours,



YVAN LE BOLLOC'H & MA GUITARE

C'est le nom du concept mais aussi la stricte vérité, un homme et une guitare qui s'associe à d'autres « aficionados »... On voit que la guitare, acoustique en l'occurrence, sert toutes sortes de musiques que nous nous efforçons de traiter dans nos colonnes. Nous aimons toutes les guitares, qu'elle soit jumbo, dreadnough, parlor, folk ou autre. Les bois, le nylon de certaines cordes et le métal de certaines autres forment un tout que l'on appelle « guitare » et qui nous passionne. Chaque musique possède sa Rolls, ou son bijou. Les belles Américaines font fantasmer les amateurs de folk et de country, les grandes pièces de luthier vont taquiner les oreilles de nos grands « songwriters » français. Mais sachez que pour le flamenco et ses dérivés, si vous voulez du bon, il faudra vous rendre si possible en Espagne et demander du sur mesure. Yvan lui n'a pas hésité, il s'est offert une belle œuvre du luthier Ricardo Sanchis, pour une petite fortune certainement, mais quand on aime... Il a craqué après avoir eu pas mal de guitares « approximatives » ! (on trouve des copies de guitares espagnoles à partir de 30 euros, mais bonnes à accrocher au mur en déco !...). Sachez aussi que toute la troupe utilise les excellentes cordes de la marque Savarez, consommées à profusion, car la sueur ça use... Les cordes !

et puis j'écoute. Entre temps les Gipsy, après un succès énorme, implosent et je reste très proche de Chico qui m'aide aussi à découvrir et à aimer ce monde.

Breton et Gitans, deux mondes que tout oppose ?
Pas tant que ça, oui, certainement, à l'ouest nous n'avons pas le côté « latin » mais des sensibilités humaines, une fierté, une idée de partage, qui peuvent être en résonance. Et puis oui j'aime la Bretagne, mais j'aime aussi cette culture manouche qui me touche autant, et eux m'acceptent sans aucunes réticences.

J'ai cru entendre que tu t'es exprimé sur la question des Roms suite à certaines déclarations politiciennes ...
Oui, et je n'ai pas entendu grand monde se joindre à moi...

Es-tu le chef d'orchestre dans cette aventure musicale ?
Non, cette tâche est confiée au guitariste principal, mais disons que je suis le chef de projet, j'en suis déjà le producteur, c'est à dire que je finance, mais je dirige la forme aussi. La chose est conçue comme un spectacle, un peu du théâtre dans lequel la musique aurait une importance capitale. C'est moi qui entre en scène, j'arrive à travers le public et je parle, je raconte l'histoire, un peu celle que je suis en train de te dire, puis le noir se fait et arrive une pièce de guitare d'une grande virtuosité, après ça, la place est faite pour tout le groupe et la fête peut commencer, mais ce n'est pas un récital au sens classique.

Quel est ton niveau d'intervention ? tu es crédité à la guitare et aux chœurs.
Je te dis, je fais le forcing pour que la machine se mette en place, et musicalement je tiens mon rôle, je m'associe aux guitares, c'est un peu la règle du genre, une petite armada de guitares. Tu sais la rumba flamenca, cette musique qu'on joue, est un peu la vulgarisation du flamenco. Le pur flamenco demande une certaine connaissance et une réceptivité, les structures sont complexes et c'est toujours joué en mesures composées, extrêmement complexes. La rumba flamenca qui en découle est jouée elle sur du 4/4, c'est dansable immédiatement. Les gens attrapent le rythme sans souci pour frapper des mains en mesure.

Tu travailles ta propre technique ?
Beaucoup oui, selon mes disponibilités. Tu es obligé. Eux sont tombés dedans, petits, c'est dans leurs gènes si tu veux. Moi j'apprends et je commence à me débrouiller. Tu vois pour attraper le mouvement de main droite où tu frappes d'abord avec le pouce puis tu descends et remonte avec le reste de la main, à vive allure, ça prend pas loin de cinq ans...

Comment vois-tu l'avenir de cette aventure ?
Tout est dur en ce moment, les mutations sont en cours, et on va voir. Le tout est de tourner et de trouver des salles où se produire, ça se fait petit à petit, c'est l'avenir de la musique, pour celle-ci en tout cas.

Le plaisir du partage sur scène avant tout ?
Exactement, le plaisir de transmettre du... Plaisir
(Rendez-vous sur le site du groupe pour en savoir plus et suivre les dates : yvanlebollochetmaguitare.com) •

Tony Grieco

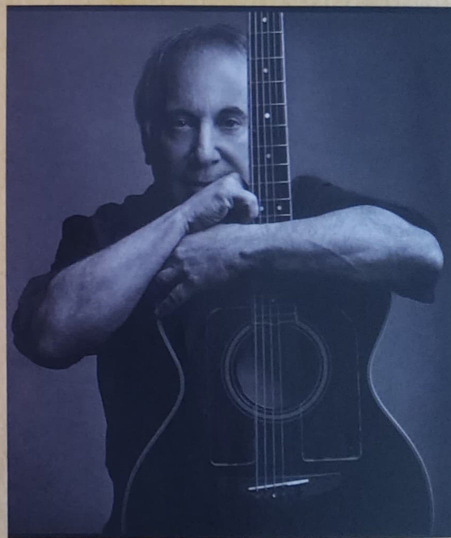


PAUL SIMON
PAUL SIMON, COLUMBIA, 1972

▲▲▲

Paul Simon est le second album solo de l'artiste du même nom. Enregistré en 1972, c'est l'album qui marque la séparation définitive entre Simon et son vieux copain, Art Garfunkel (d'aucuns me diront qu'ils se sont réunis plusieurs fois depuis, mais Simon & Garfunkel, comme la plupart des gens, finissent, avec le temps, par enterrer la hache de guerre, surtout quand il y a une motivation financière à l'appui). Quoi qu'il en soit, Paul Simon, du point de vue de l'écriture, montre un approfondissement du travail entamé dans Bridge Over Troubled Water, le dernier opus de S&G. On y retrouve les thèmes musicaux et lyriques récurrents de Simon ; l'amour, la famille, la société pour les textes, et du point de vue musical, le folk, un petit penchant pour le jazz et la musique andine, avec un clin d'œil à la Jamaïque, en prime.

Le disque nous ouvre ses portes en roots reggae, avec le superbe titre « Mother & Child Reunion » enregistré à Kingston en Jamaïque. Le reggae à l'époque de l'enregistrement ne connaît pas la popularité qu'il a aujourd'hui en Europe et aux USA. À travers ce morceau on peut considérer que Simon est l'un des premiers musiciens blancs à se pencher sur ce style musical. D'ailleurs, il est aussi, sans aucun doute, un des précurseurs de ce que l'on appelle maintenant, la world music. Ce titre sortira également sous forme de single. L'album continue avec « Duncan », un de ces petits chefs-d'œuvre musico-littéraires dont Simon a fait sa spécialité. On y retrouve cette fois, Los Incas, le groupe péruvien qui avait joué sur « El Condor Pasa ». Retour à une plus grande sobriété avec « Everything Put Together Falls Apart », une voix et une guitare, tout en picking acoustique. Nous vous avions promis reggae, folk, musique andine, alors qu'en est-il du jazz ? Eh bien, écoutez « Run That Body Down » avec Ron Carter à la basse, ou mieux, « Hobo's Blues », un superbe instrumental swing dans la grande tradition, avec la patte inimitable de Stéphane Grappelli au violon. Du point de vue textes, on trouve également dans « Run That Body Down », une dimension autobiographique car on y entend les prénoms Paul et Peg, et sans trop spéculer, il semblerait qu'il s'agisse de l'auteur et de sa première femme, Peggy.



Le premier titre de la seconde face (à l'époque mythique des vinyles), soit le sixième, a lui aussi, fait l'objet d'un single. Il s'agit de l'énorme tube, « Me And Julio Down By The Schoolyard », où l'on retrouve Airto Moreira aux percussions. Encore une fois, Paul Simon change d'horizon pour une direction « latino » cette fois. Cependant, n'allez pas croire que nous avons fini la liste des styles abordés ou empruntés par Paul Simon ; il manque en effet, le blues, mais notre artiste s'en occupe dans « Paranoia Blues », avec le grand Stefan Grossman à la slide.

Paul Simon est une des œuvres majeures dans la carrière de l'artiste car, même s'il marque une période de transition entre Simon & Garfunkel et l'explosion musicale et world-musicale de Graceland, il contient également tous les éléments qui font la richesse de ces deux phases de la carrière de Paul Simon. •

Ian Kent

Festival d'Issoudun

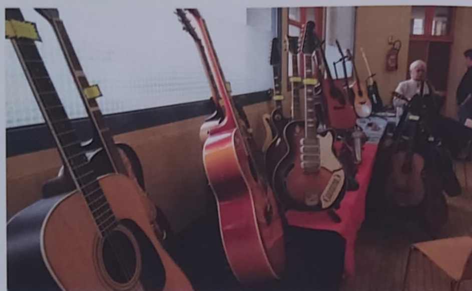
La métamorphose



Le Festival annuel d'Issoudun reste la grand Mecque de la guitare acoustique, héritage de la convention des pickers qui l'a précédé, portée par la figure emblématique de Marcel Dadi. Pour autant cette dernière édition qui a eu lieu du 1er au 3 novembre derniers a marqué un tournant, pour autant, déjà amorcé les années précédentes. L'ouverture sera le maître mot de cette nouvelle formule qui, cette année aura plus que jamais mélangé les styles et les instruments, avec une belle part faite à la guitare électrique là où, il y a quelques décennies on vous aurait cloué sur une porte de grange si on avait trouvé un médiator dans votre poche (j'exagère bien évidemment).

La triple vocation du festival en fait un événement sans réel équivalent sur le territoire. Pendant trois jours c'est à la fois un festival axé guitare à 100%, avec son lot de concerts gratuits, de scènes ouvertes, mais également de concerts de têtes d'affiche internationales, une rencontre de musiciens et de passionnés de la guitare, sous toutes ses formes avec une bonne dose de pédagogie, avec des master class et des stages et un salon de la lutherie, permettant de découvrir en un seul lieu l'essentiel de la production française et même européenne, essentiellement le fit d'artisans luthiers, mais la présence de marques plus industrielles comme Godin et Lâg montre l'importance que commence à avoir cette manifestation. L'essentiel des manifestations avait lieu au sein du Palais des Congrès de la ville d'Issoudun, et même si la fête foraine et la foire locale organisées le même jour n'ont facilité ni le stationnement ni l'accès au lieu ce sont plusieurs centaines d'aficionados de la six cordes qui ont déferlé sur l'Indre, parcourant parfois plusieurs centaines de kilomètres pour passer un week end entre passionnés.

Force est de constater qu'entre les organisateurs et les festivaliers, c'est une grande famille qui se retrouve chaque année à deux heures trente de la capitale pour célébrer la guitare sous toutes les coutures. Les luthiers rencontrent leurs fournisseurs de bois et de pièces détachées, retrouvent leurs clients avides de nouveautés, les stagiaires reviennent bien souvent d'une année sur l'autre, et parfois accompagnés de leur compagne ou compagnon ou de leurs enfants. L'ambiance qui règne à Issoudun est assez irréelle pour qui a l'habitude ou des festivals ou des salons professionnels, bien souvent noyés dans une atmosphère de business, ici c'est tout le contraire, malgré le sérieux de l'organisation. Une radio éphémère émet pendant toute la durée du festival et on y parle guitare, guitare et encore guitare, le rêve non? Une brocante a même été organisée dans un local proche du palais des congrès, de belles affaires en occasion, quelques curiosités aussi, ambiance détendue et beaucoup de curieux ici aussi. Bref, on ne vient pas à Issoudun pour faire ses courses ou pour la flambe, mais on se pose, on dort sur place et on prend son temps, tout ceci est, ma foi, fort rafraîchissant dans un monde où tout va très vite, trop vite.



AL DI MEOLA ET BIRÉLI LAGRÈNE: LE FEU ET… LE FEU

Les deux stars de cette édition auront chacun dans leur style, mis tout le monde d'accord. Après le concert du vendredi soir, une véritable soirée irlandaise, à la fois joyeuse et de grande qualité mais que j'ai préféré écourter pour aller écouter un groupe local qui jouait à Chateauroux, non loin de là et dont le guitariste, Arnaud Beaulieu, avait enflammé le Palais des Congrès à l'heure de l'apéro et fait forte impression, tant au niveau du jeu que pour son sens de l'humour et son T-shirt « Vache qui rit », on peut dire que nous attendions tous Al Di Meola avec impatience.


Kevin Seddiki / Al Di Meola


Sofaï

C'est donc le deuxième soir du festival qu'une salle pleine à craquer attendait Al Di Meola et Kevin Seddiki (que vous avez pu découvrir dans notre précédent numéro), l'américain et le français ont offert à l'assistance, déjà passablement ébranlée par les performances de Thibault Cauvin et surtout de Samuel Rouesnel, étourdissant de maîtrise pour son tout jeune âge, un numéro de duettistes de haut vol. Difficile de savoir qui menait la danse, chacun prenant tour à tour le rôle de soliste ou d'accompagnateur, s'aidant d'octavers ou d'harmonizers, sans pour autant que le son de leurs guitares nylon ne disparaisse totalement. À la fois musical, hyper technique et jamais démonstratif, Al Di Meola a enfoncé le clou et balayé l'image du musicien froid et essentiellement électrique, mais est resté fidèle à son image de génie caractériel, n'hésitant pas à brasser son technicien son et l'éclairagiste directement devant le public. Dans la salle, certains s'en amusent, d'autres bougonnent. Pour autant quelques minutes plus tard, le maestro s'éclipse et offre à Seddiki l'occasion de s'exprimer en solo qui la saisit en nous offrant une version parfaite du thème dont il nous avait fait cadeau sur le DVD du n° 25 de Guitare Sèche Le Mag. Un vrai grand moment de guitare. Quelques heures auparavant c'est un tribute band à la gloire des trois barbus (sauf un) texans les plus célèbres, EZ TOP, qui a chauffé le centre des congrès à blanc, décoiffant certains brushings au passage mais avec le sourire.

Le lendemain, malgré la fatigue accumulée, nous sommes heureux de retrouver notre collègue Judge Fredd aux commandes de son groupe : Cour Supreme. Un tabac, d'autant moins acquis d'avance que le répertoire du groupe était essentiellement constitué de compositions. La fougue des trois compères et le sens de l'humour du Judge ont mis fin aux réticences des pickers les plus ronchons et c'est un magnifique solo au milieu du public qui a conclu une prestation à la fois généreuse et réjouissante. Du rock'n'roll comme on l'aime. Plus tôt dans la journée les scènes ouvertes ont permis d'entendre nombre de musiciens bien plus calmes mais tout aussi impressionnants, dans le plus pur style picking, notamment Antoine Payen tout en finesse et simplicité.

Le soir c'est une remarquable et remarquée prestation de Sofaï, accompagnée de trois des meilleures gâchettes hexagonales, en la personne de Manu Vergeade, Jeff Bourassin et Basile Leroux, invité surprise, qui a ouvert l'appétit des festivaliers. C'est un folk rock de très bonne facture, influencé par Springsteen et Joni Mitchell et magnifiquement servi par la fine équipe, qui aura surpris tout le monde, tant par la qualité des compositions que par l'interprétation, à la fois énergique et subtile du groupe. Les interventions de Basile Leroux auront été maintes fois saluées par le public de connaisseurs qui n'en attendait pas tant de la première partie de soirée. Magique. Biréli Lagrène, ce soir là a brisé pas mal de certitudes et réduit quelques égos en miettes au passage. Armé d'une Yamaha Pacifica tout ce qu'il y a de plus standard, il a littéralement atomisé le public qui s'il ne savait pas trop sur quel pied danser lors du premier morceau à la limite de l'expérimental, a fini debout et en transe à la fin du show. La maîtrise de Lagrène sur électrique dépasse l'entendement, on le sait, mais cela faisait longtemps qu'on ne l'avait vu à l'œuvre et c'est à se demander si avec l'âge il ne s'est pas encore amélioré. Passant d'un jazz fusion de très bon goût à des incursions rock, Biréli a laissé tout le monde sur place, le son, la technique, la musique, tout était là. Il s'est même permis le luxe d'un thème façon shred, avec la sensibilité et la facilité qu'on lui connaît. Des métalleux derrière moi ont laissé échapper un « c'est écœurant » qui résume bien l'impression qu'on peut avoir à écouter un tel extraterrestre. La classe mondiale.



Stage Manouche avec Hervé Legeay

STAGES ET MASTER CLASS

Issoudun c'est avant tout un endroit de transmission et à tous les niveaux. Plusieurs stages étaient organisés pour les plus courageux qui ont pu se perfectionner dans divers styles, manouche, picking, rock, blues, classique et même au ukulélé. L'ambiance à la fois détendue et studieuse qui y régnait a semblé convaincre tout le monde, stagiaires comme enseignants, parmi lesquels on a pu voir, François Sciortino pour le picking, Christophe Godin, toujours drôle, passionnant et plein de bons conseils, Thibaut Cauvin pour la guitare classique et Hervé Legeay, à la fois ultra pédagogue et plein de fougue qui a distillé son savoir en jazz manouche à un petit groupe de stagiaires dont certains ont eu la chance de le rejoindre lors de son master class de l'après-midi. Les master class à Issoudun c'est une institution. Le programme reflétait l'éclectisme qui présidait à cette 25ème édition. Le public du festival a pu assister à des leçons somme toute assez classiques mais également à des conférences de luthiers. Les master Class d'Hervé Legeay et celui d'Eric Gombart ont reçu un accueil des plus enthousiastes. Grosse surprise, la présence de Stephan Forté du groupe Adagio, pour un master class orienté guitare metal, mais suivi par un public essentiellement grisonnant et peu avare d'encouragements qui aura pu entendre du Edith Piaf interprété au vibrato et disto à fond, rafraîchissant vous dis-je. Le master class de Judge Fredd (encore lui !) a affiché complet, le Judge a en effet exposé sa science du son et du matériel à une assistance qui a bu ses paroles et en a profité pour se manger quelques riffs bien envoyés. Côté luthiers ce sont Maurice Dupont et Jean Yves Alquier qui ont attiré les foules. Le plus célèbre des luthiers français et l'ami Alquier, qui a mis à ses pieds l'Amérique avec ses derniers modèles, étaient attendus au tournant par un public qui s'intéresse autant à la musique qu'aux instruments.

Le succès des deux « scènes des luthiers » qui ont vu quelques modèles exposés lors du salon joués sur scène par des instrumentistes de haut vol, dont François Sciortino, a confirmé l'engouement toujours fort des festivaliers pour les beaux instruments.

Festival d'Issoudun

LE SALON DE LUTHERIE

Le niveau de qualité augmente d'année en année, ce sont les organisateurs mais aussi le public et les luthiers eux-mêmes qui le disent au point qu'il est courant qu'un artisan peu sûr de son travail choisisse de ne pas exposer au vu de la concurrence. C'est encore plus d'une dizaine de luthiers qui n'ont pas pu exposer cette année car les places sont comptées. Pour autant, les plus grands étaient là, et si certains étaient venus en touristes, tel François Vendramini, peu manquaient à l'appel. Voici un petit tour d'horizon, très subjectif des fabricants et modèles qui nous auront marqués.

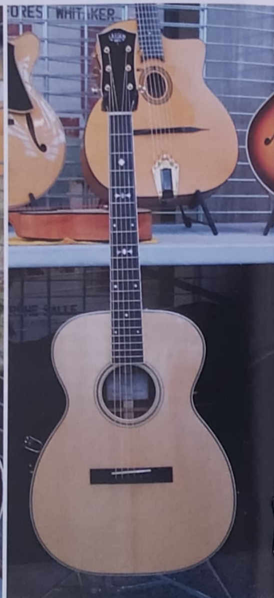


Jean Yves Alquier

Une seule guitare pour Jean Yves Alquier, mais quel morceau, une électroacoustique à la fois futuriste et rétro, avec une finition métalisée de toute beauté et une ligne imparable, une des stars du salon. Jean Yves avait prévu d'exposer une électrique mais son client était tellement pressé que cela n'a pu être possible.







Maurice Dupont

Maurice Dupont était sur tous les fronts cette année, avec à la fois ses propres productions (dont deux magnifiques archtop, une d'inspiration Super 400 et l'autre, baptisée la Lloyd en hommage à Lloyd Loar, (luthier historique de chez Gibson), les nouvelles Larson dont il a hérité de la licence de fabrication et une expo rétrospective d'instruments uniques réalisés durant sa carrière, dont une impressionnante guitare harpe à pédale.



QUESTIONS À ERIC D'ARMAGNAC, LUTHIER

Tu es un habitué d'Issoudun ?
C'est ma troisième année.

Pourquoi viens tu ici ?
Je viens car je débute dans le métier, c'est ma cinquième année d'exercice seulement et Issoudun c'est incontournable dans le milieu. Et puis c'est familial. Ca permet à tout ce petit milieu de se rencontrer et de passer quelques jours ensemble.

As tu reçu un accueil favorable de la part du public ?
Oui, j'en suis assez content, des commandes qui se profilent mais c'est une relation de confiance qu'il faut établir en premier lieu, le salon est important pour se faire connaître mais l'essentiel du travail se passe après. On n'achète pas une guitare à 3 ou 4000 euros sur un coup de tête.

Christophe Grelier

Le stand discret du non moins discret Christophe Grelier ne payait pas de mine et pourtant la qualité de fabrication des instruments présentés a tiré des larmes à bon nombre de ses collègues. Son modèle Summertime équipé d'un micro magnétique nous a fait forte impression.





Atelier Kopo

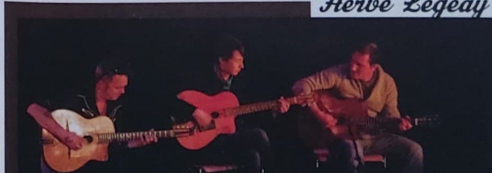
Fred Pons a eu fort à faire avec l'afflux de musiciens, tous désireux de tester ses nouveaux modèles Ouessant, dessinés en compagnie de Gérard Audirac et dont un des prototypes a été offert suite à une tombola dont le tirage au sort a eu lieu pendant le festival. Nous avons retenu une magnifique guitare tenor puissante et belle que nous avons eu peine à ne pas tenter de subtiliser.

Franck Cheval

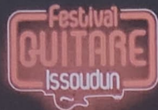
Toujours hors du temps et hors des modes, Franck Cheval continue de fournir un travail hors du commun, mais rompt de temps en temps avec les modèles fortement ornementés. La magnifique archtop avec micro flottant et cordier lyre que nous vous présentons ici en est un exemple, finitions exemplaires et lignes aériennes, du grand art.



Master Class Hervé Legeay



Festival d'Issoudun





QUESTIONS À FRED PONS, LUTHIER

Tu es un fidèle du festival ?
Oui, disons que ça fait cinq ans que je suis là systématiquement mais je viens depuis vingt ans. C'est central, géographiquement, tout le monde est là, on se retrouve tous, entre luthiers et fournisseurs, c'est unique pour nous et vital aussi.

Plus que le contact avec de potentiels clients ?
Non, non, ça fait partie du truc, il faut exposer régulièrement pour prendre des commandes, et on vend souvent des guitares à Issoudun mais c'est plus une histoire de rencontres avant tout.

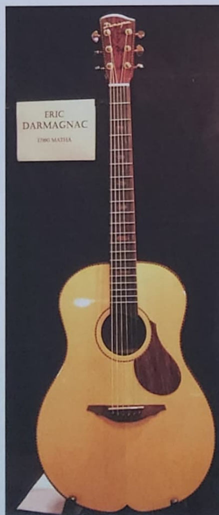
Une occasion de trouver l'inspiration aussi ?
Oui, il existe une vraie émulation entre luthiers et on peut avoir de nouvelles idées au vu du travail de certains, même si cette année je ne crois pas avoir vu quelque chose de vraiment nouveau. Du beau travail en revanche oui.

Content du succès de la tombola ?
Oui, la première Ouessant a trouvé son propriétaire. Assez étrange pour moi de procéder comme ça mais ça a permis de faire connaître le modèle.

Toujours partisan des bois locaux ?
Oui, même si je viens de sortir une Ouessant en bois exotiques et ça marche très bien également !

Eric d'Armagnac

Petit nouveau dans le monde de la lutherie, Eric D'Armagnac ne manque pas d'atouts. Les modèles sont beaux, bien faits, la fileterie est originale et certains choix de matières sont étonnants, comme ces débords sur les bas de caisse et les pickguards en palissandre. Nous avons adoré sa douze cordes et la Parlor que nous vous présentons en photo. A suivre.



Fine Resophonics

Fidèle au poste, Fine Resophonics présentait une fois de plus des modèles à tomber par terre, d'inspiration National ou Dobro. Un magnifique tricone a retenu notre attention, de même qu'une douze cases simple cône, à la fois sobre, belle et puissante. Sans doute une des meilleures alternatives aux modèles vintage. Difficile d'approcher le stand d'ailleurs, nous ne sommes certainement pas les seuls à le penser.



Sciortino Stage





Chatelier Frères

A en juger par l'air entendu que beaucoup avaient quand on évoquait le travail de l'atelier Chatelier on prend la mesure de la réputation de la maison. Quatre modèles sobres mais rudement bien travaillés ont été scrutés et sont passés de main en main pendant toute la durée du salon, on a bien aimé le pan coupé en biseau, surprenant d'efficacité et la ligne impeccable de la tête de manche. Peu de fioritures et beaucoup de son.

La Fée

Que des archtops, mais quelles archtops ! Les lignes à la fois originales et la facture de haut vol ont attiré les curieux. Remarquez sur le modèle que nous vous présentons la forme des ouïes, du pan coupé et le travail d'incrustation sur le manche. Miam !



Festival d'Issoudun



QUESTIONS À ALEX COSTANZO, PRÉSIDENT DU FESTIVAL.

Depuis quand assures-tu la fonction de président ?
Je fais partie du staff depuis 1989, même si je m'occupais plus de la technique et de la régie à l'époque. Le bureau a eu besoin de se renouveler en 2002 et j'ai posé ma candidature parce qu'il fallait bien un Président mais l'association qui gère le festival est vraiment une organisation collégiale, on prend toutes les décisions ensemble. C'est un travail qui nous occupe toute l'année et nous n'organisons que cet événement. Pour autant nous sommes tous bénévoles.

Tous guitaristes ?
Oui, sauf quelques croyants non pratiquants. Mais tous amateurs et nous tenons à ce que ça reste comme cela.. Je suis dessinateur industriel le reste du temps, et pour le coup bassiste, pas guitariste.

En 25 ans de festival, qu'as tu noté comme évolutions ?
D'une part les techniques de jeu ont beaucoup évolué, surtout qu'à la base nous étions une convention de pickers, très axée sur le fingerstyle. Et depuis quelques années nous avons fait en sorte d'intégrer de plus en plus de styles, à l'image de Thibaut Cauvin qui est concertiste classique mais quand on y regarde de plus près, a une attitude et une technique très rock dans l'esprit.
Par ailleurs au niveau du salon de lutherie il y a eu un saut qualitatif impressionnant souvent sans rapport avec l'âge des luthiers, il y a plein de jeunes qui arrivent avec des idées nouvelles et un vrai savoir-faire, en plus des piliers de la facture hexagonale. L'utilisation d'essences nouvelles est une tendance de fond que j'apprécie particulièrement et c'est vraiment intéressant de voir l'impact que ça a sur les formes, les solutions techniques...

Des choses spéciales, des nouveautés pour cette édition ?
On a voulu marquer le coup de la 25ème édition en mettant deux têtes d'affiche et je crois que ça a fait son petit effet.

Et pour les 25 ans l'année prochaine ? Comment envisagez-vous la suite ?
On va sans doute essayer de faire revenir des gens qui avaient participé à la première édition, pas évident, car en 25 ans beaucoup ont disparu ou ont arrêté. On va continuer dans cet esprit familial, garder ce côté protéiforme. Malgré les propositions qu'on nous a faites pour passer à la taille supérieure nous n'avons pas envie que la chose nous échappe. C'est un peu comme une réunion de cousins chaque année dans la maison familiale, c'est cet esprit là qui fait l'âme du festival, malgré l'augmentation du public qui vient exclusivement aux concerts.

Godin / Acus

Un énorme stand tenu par l'importateur IMS a permis à beaucoup de tester les nouveaux amplis Acus, grosse sensation du festival, tout le monde tenant à essayer sa guitare sur un des modèles présentés par le sympathique Jacky Boissel. Coup de cœur nous concernant, l'étonnante Godin Inuk, hybride entre l'oud et la guitare douze cordes. Le Rivera Sedona nous a aussi bien fait de l'œil, il est possible qu'on en reparle dans un prochain numéro.

La place nous manque pour citer tous les artisans, parmi ceux que nous avons remarqués il y a aussi, Marc Boluda qui présentait une très belle Folk, Richard Baudry dont nous vous avions parlé il y a peu dans notre rubrique luthier avec un stand complet et de très belles pelles et Christophe Jégou avec sa fameuse réso en plexiglass mais surtout de beaux amplis à lampes.



Marc Boluda

Patience et passion

Pas très loin d'Avignon coule la Sorgue et pas très loin de la Sorgue se trouve l'atelier de Marc Boluda, qui depuis 1985 mène une carrière discrète et fabrique outre de très belles folks toujours appréciées dans les salons, d'autres instruments un peu plus exotiques.





Comment es-tu venu à la lutherie ?
Comme beaucoup de luthiers de ma génération, j'étais musicien amateur, et j'ai voulu voir ce que ça donnait si je fabriquais moi même une guitare,une petite folk. C'est un luthier allemand qui m'avait procuré la première fourniture pour ça, il avait son atelier juste en dessous de là où ma femme habitait.

Tu as fait ça sans aide ?
J'ai acheté des bouquins et je me suis lancé, le livre d'Irving Sloane notamment, m'a permis de faire ça étape par étape, il y a toutes les bases là dedans.

C'est ta seule formation ?
Non, heureusement. Après le bac je voulais devenir luthier, l'aspect manuel du travail étant ce qui me plaisait le plus. J'ai donc cherché un apprentissage, j'ai trouvé chez un ébéniste qui faisait des meubles provencaux. Et puis à Avignon il y avait un luthier suisse chez qui, en à peu près une année de visites ponctuelles j'ai réalisé un violon.

Et tu as retiré quelque chose de la fabrication de ce violon ? J'ai vu par exemple que tu utilisais des moules externes, typiques de la lutherie guitare et non du quatuor.
Oui, c'est amusant parce que j'aurais pu utiliser des moules internes comme pour les violons mais vu que j'ai aussi beaucoup appris avec le bouquin de Sloane et que la méthode était à base de moules externes, je ne suis pas revenu dessus. Disons qu'avec ce violon j'ai appris la minutie et la patience nécessaires dans ce métier.

Patience aussi pour ne pas craquer quand on s'installe ?
Oui, c'est peu de le dire, au début, en 1985, j'ai passé quatre ou cinq ans à bosser en tant qu'ébéniste pour faire vivre ma famille. Puis, progressivement on a commencé à m'amener des instruments, j'ai commencé à en vendre, et puis ça ne s'est plus arrêté.

Tu ne fais plus que de la fabrication ?
A 80% oui, mais il y a encore un peu de répérations, réglages, de manière sporadique. De plus, dans la mesure où je n'ai jamais souhaité avoir d'apprenti, ça me laisse vraiment tout mon temps pour me consacrer à la création d'instruments. Comme j'utilise le strict nécessaire question machines je fais l'essentiel de ma fabrication à la main, question d'habitude et puis c'est précisément ce que j'aime dans ce métier, le geste, le travail manuel. Alors du coup il me faut un certain temps pour finir un instrument, un mois environ, un peu moins pour une guitare très sobre.

Dans ta gamme il y a beaucoup de guitares, mais aussi pas mal d'instruments "trads", des cistres, des mandoles, des bouzoukis. D'où cela vient-il ?
C'est une volonté personnelle, j'écoute beaucoup de musiques irlandaises et j'ai voulu me fabriquer un beau bouzouki, alors j'ai regardé ce qui se faisait et je me suis lancé. J'aime bien ces instruments, il y a beaucoup de différences avec la guitare folk, ça me change. Et puis quelquefois on est surpris par la destination des instruments, j'ai fini il y a peu un bouzouki douze cordes pour un client qui va jouer du blues avec !

Est-ce que tu pourrais définir ta recherche, ce qu'il y a de singulier dans ton travail ?
Je ne suis pas vraiment un original ou disons que ce qu'il y a d'original et de sophistiqué dans mon travail ne se voit pas forcément. D'une part je ne suis pas un dingue de l'incrustation. Et puis ce que j'aime c'est perfectionner les barrages, travailler les épaisseurs de tables en fonction de la densité des bois. Sur une table d'harmonie, par exemple, une différence de 2/10èmes ça peut sembler infime mais ça fait toute la différence. En ce moment je suis en train de revenir à des tables beaucoup plus fines avec des barrages plus rigides, en opposition à la tendance actuelle d'utiliser des renforts scaloppés sur des tables plus épaisses. Ça change le rendu du tout au tout. Je ne vais pas vraiment m'engager dans des expérimentations en déplaçant les rosaces sur la table. Je vais plutôt travailler les lignes, chercher l'harmonie dans le dessin de la guitare et évidemment faire en sorte que ça sonne. Je prends beaucoup de notes, je pèse les tables, les fonds, je note les fréquences auxquelles les fournitures résonnent. Je me forge une oreille avec le temps, ce qui fait que j'ai comme tout luthier expérimenté, une bonne idée de la manière dont un instrument va sonner avant le montage.

Tu as été inspiré par un fabricant en particulier ?
Oui, j'aime beaucoup ce que fait Lowden, c'est sobre, cohérent. Pour autant je ne travaille pas du tout comme eux !

Tu électrifies toi même tes instruments ?
Bien sûr

Des préférences en la matière ?
Quand le client me demande conseil, j'aime bien les derniers Schertler, c'est vraiment bien. Sinon un Fishman Matrix, c'est classique et très fiable. Après on me demande beaucoup de choses, B-Band, Highlander...

Quel est le prix minimum pour s'offrir une de tes guitares ?
2800€ pour le modèle Session. Les autres sont vers les 3500€. Tous les tarifs sont sur mon site, c'est assez clair à ce niveau.

Tu sembles affectionner les bois exotiques. C'est un choix personnel ?
Oui, d'une part on garde la pression de la clientèle qui souvent associe tel ou tel bois à une notion de qualité et puis même si j'ai par exemple du noyer que je peux utiliser pour faire une caisse, je préfère le palissandre de Madagascar.

Des projets ?
Rien de spectaculaire, continuer à travailler mes formes, perfectionner ce que je fais, rien de plus et ça me va très bien comme cela. •

Régis Savigny

Banc d'essai

Sylvana GSY 10S Wal

HORS PISTE

Nous avons tous cette image d'épinal du guitariste classique coincé, bouffi de certitudes et du coup nous nous retrouvons nous-mêmes bouffis de certitudes sur les guitaristes classiques. Sylvana, marque satellite de Santos y Mayor a décidé de faire tomber les certitudes, notamment dans le marché d'entrée de gamme où il faut bien se dire que dans la mesure où il est difficile de travailler avec les mêmes essences que pour les instruments de concert. Autant changer les matériaux et offrir de la qualité en rognant sur autre chose que l'assemblage. Une guitare en noyer ça vous dit ?

NOYER ? OH YEAH !

Le noyer est en passe de devenir le bois du XXIème siècle concernant les caisses d'instruments acoustiques, François Vendramini parmi d'autres luthiers en a même fait un de ses bois de prédilection. Sylvana a décliné sa GSY 10 en deux variétés, érable ou noyer, c'est l'occasion de voir ce que cela donne sur une entrée de gamme. Le look global est suffisamment original pour que cela soit intéressant, notamment au niveau de la finition. Beaucoup plus claire qu'un classique vernis teinté, on a ici une manière intelligente de réduire les coûts, idem pour le polissage puisque le vernis est satiné, on supprime une opération qui ne change quasiment rien au son et maintient le niveau de qualité. Tout est simplifié sur cette guitare, de la marquetterie aux filets en passant par les renforts et le barrage mais tout est présent, de sorte qu'on n'a pas l'impression d'un instrument au rabais, alors même que le tarif taquine gentiment les pâquerettes. Le manche en érable clair nous change également de l'acajou traditionnel, tant mieux, d'autant qu'il n'est pas hyper ondé, preuve de bon goût supplémentaire. La GSY 10 est agréable à voir et sent bon la guitare neuve, il y a fort à parier qu'avec un peu de vécu elle prendra une patine très élégante.

LE CHOIX DE LA RAISON.

Comme toutes les guitares à ce tarif, le réglage d'usine n'est pas taillé pour la compétition mais il est honnête et on peut d'emblée attaquer le répertoire classique sans avoir besoin de repasser par la case luthier. Le profil de manche est dans les canons du genre et Sylvana n'est pas à ce point iconoclaste qu'on en perdrait tous nos repères. Le but du jeu étant de fournir à tous un instrument d'étude de qualité, les cotes classiques sont respectées et la touche large et plate reste au programme. Le talon, nous offre un accès aux aigus tout à fait dans la moyenne, et le chevalet n'est ni anémique ni blessant pour la main droite. Les cordes fournies d'origine sont également bien choisies et on n'a pas fait d'économies à ce niveau, merci, rien de plus désagréable qu'un constructeur qui équipe ses guitares de cordes qui n'en sont pas pour gagner 50 cents et au final s'étonner que ses guitares ne se vendent pas. Ici vous avez directement un instrument jouable et agréable, monté en cordes d'Addario. La sonorité est sympathique, pleine sans être replète, précise, même si les nuances sont difficiles à rendre. L'attaque est précise grâce à la table en épicéa massif et la chaleur est même au rendez-vous. Pas de basses profondes malgré tout mais rien qui ne soit gênant, surtout si on joue amplifié ou en studio. La version érable sera sans doute plus sèche, un peu comme une flamenca, ici ça reste moelleux et chaleureux, sauf peut être dans la dernière moitié de la touche.

Point n'est besoin de tergiverser le Sylvana GSY10 est un très bon instrument d'entée de gamme, un choix certes original mais qui n'est pas celui de l'extravagance. Si en plus du classique vous avez d'autres envies, elle sera à même de vous suivre. Si vous l'équipez d'un simple capteur piezo, vous aurez là une compagne de scène fiable et pimpante pour un tarif plus que doux. La bonne affaire de ce mois ci. •

Régis Savigny

Résumé

GUITARE CLASSIQUE

TABLE : *épicéa massif*
MANCHE : *érable*
CAISSE : *noyer*

CONTACT :
www.laboitenoiredumusicien.com

PRIX : *168 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le prix très doux, le côté original, le son très honnête

ON A MOINS AIMÉ :
Rien si on n'attend pas des basses éléphantesques

À retrouver sur votre **DVD**

Epiphone Hummingbird Pro

FINI DE RIGOLER

On avait tendance à regarder les Epiphone comme des faire-valoir des Gibson bien plus onéreuses et leurs propriétaires avec un peu de condescendance, pour peu qu'on possède soi-même une pelle made in USA. La nouvelle série pro est bien partie pour faire fermer la boîte à camembert de toute la profession, musiciens, fabricants, distributeurs, magasins... Explication avec la nouvelle Hummingbird pro en main.



ZOIZO

Le nom Hummingbird vient de la présence d'un très singulier colibri sur la plaque de protection, ce que certains pourront trouver kitchissime et d'autres absolument divin, le fait est que sans zozio, point de mojo. C'est ce modèle de guitare qu'a joué le grand Keith Richards dans des états bien éloignés de la première fraîcheur sur des titres aussi célèbres que Satisfaction. Autant dire qu'en proposant une reissue, on se frotte direct à l'histoire du modèle. Pour que la panoplie soit complète on choisit donc les bois qui vont bien, acajou partout sauf pour la table qui est en épicéa massif s'il vous plaît et la touche en palissandre, combinaison maintes fois éprouvée, mais est-il besoin de chercher à faire original dans le cas présent ? Le vernis sunburst, les repères en trapèze fendu, les décorations diverses, sur le corps et la tête, tout ceci fleure bon la fin des 60's où on usait de sa guitare tant pour protester que pour trouver des gamètes complaisants afin de forger une nouvelle génération de rebelles ou alors pour s'acheter une dose de produits prohibés une fois ladite guitare posée au clou. On ne peut donc pas dire qu'on passera inaperçu avec cette pelle, sauf dans une convention de jeux videos ou au salon du sticker décoratif d'intérieur. Petite concession à l'époque, le préampli embarqué doublement siglé, Epiphone en gros pour faire raccord et Shadow en petit pour faire sérieux, je plaisante à peine. La vocation scénique de la hummingbird pro est clairement dévoilée ici.

Z'AI CRU VOIR UN ROMINET...

En tout cas je crois que c'est plutôt un tigre qu'ils ont mis dans le moteur, parce que au moins à certains points de vue, la petite, elle claque... Rien que le confort de jeu est une agréable surprise. On est à l'aise, et on a de la matière dans la main gauche ainsi que sous le bras droit, c'est costaud et pas fatigant du tout, l'action est réglée au millimètre et on profite pleinement des 14 cases hors du corps. Le son lui est plutôt doux, on ne peut pas dire qu'il s'agisse d'une guitare très sonore, en tout cas elle ne hurle pas. Mais en revanche le timbre est équilibré et offre chaleur et définition, qui devraient s'affiner avec le temps. Là où on est scotché, et c'est peu de le dire, c'est par la longueur et la qualité du sustain. On rivalise avec les meilleurs du genre, même les modèles USA bien plus chers, pour peu qu'on sache doser son attaque et donc qu'on y aille mollo sur les décibels, le son prend toute sa place. C'est presque digne d'une solidbody avec des notes qui n'en finissent pas. Attrapons un jack et vérifions cela dans un ampli. On retrouve exactement le même sustain avec en plus un volume sonore bien plus important et le capteur Shadow fait merveille car s'il n'est pas ultra naturel, il est fidèle aux caractéristiques de l'instrument et si on fait attention à ne pas trop forcer sur les aigus, tout à fait au niveau de produits bien plus chers.

Au final, si on ne cherche pas à déchausser les dents des premiers rangs, on ne peut qu'être satisfait de la Hummingbird Pro qui à ce prix semble partie pour envahir les salles de répétition, les jams, les scènes ouvertes. Le cadeau idéal pour une jeune chanteuse par exemple ou à un nostalgique des Stones période pre-défibrilateur. Royal et pas cher. •

Didier Saint-Grawal



Résumé

GUITARE DE FORME D, TOUCHE PALISSANDRE FINITION SUNBURST, PREAMPLI ÉGALISEUR ACTIF SHADOW

TABLE : *épicéa massif*
MANCHE : *acajou*
CAISSE : *acajou*

CONTACT :
www.epiphone.com

PRIX : *249 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le sustain, le prix, le look, le confort

ON A MOINS AIMÉ :
Ne sonne pas très fort

À retrouver sur votre DVD



Carvalho 5KOACW

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA FRONTIÈRE

Il y a la guitare espagnole que nous connaissons bien, il va falloir désormais compter avec la guitare portugaise ! Non pas la traditionnelle petite guitare en forme de balancier, mais une guitare espagnole, fabriquée au Portugal. Pour une fois que la fabrication ne se carapate pas de l'autre côté de l'Atlantique et du Pacifique réunis, ne boudons pas notre plaisir !

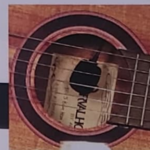


ON DIT COMMENT...

Certes mais on dit aussi koa, ce bois de lutherie magnifique cousin de l'acacia, qu'on trouve le plus souvent du côté de Madagascar et dont est constitué la caisse de la Carvalho, ça nous change du palissandre qui truste quasiment tout le marché. Heureusement pour nous, Carvalho a cherché à se démarquer avec ce modèle et nous offre une guitare plutôt taillée pour la scène, et pas forcément pour se cantonner au classique. D'où ce look plutôt rutilant, d'autant que la table est également en Koa, massif qui plus est. La touche se pare d'un étonnant blackwood africain posé sur l'acajou du manche. Nous remarquons un pan coupé et une décoration élégante, qui ne charge pas une mule déjà bien sollicitée question visuel. Le préampli assez massif occupe un emplacement standard sur l'éclisse supérieure et nous retrouvons une foule de contrôles à même de nous permettre de sculpter le son sur scène. L'égaliseur cinq bandes ne fait pas dans la dentelle ou plutôt si, dans le détail même avec des fréquences bien étagées, on retrouve un classique notch filter pour lutter contre le larsen, l'accordeur pour lutter contre les feignasses qui ne s'accordent jamais ou alors juste en tirant sur la corde (si c'est tendu c'est qu'c'est accordé naudidjuh!) et un réglage de mélange entre les deux micros. Oui, deux micros, un piezo tout ce qu'il y a de plus, euh, piezo, et un micro aérien, de type col de cygne directement dans la caisse qui permet de récupérer le son directement à la source et au plus près des cordes. Le rétro éclairage bleu fluorescent est du plus bel effet, sans doute qu'on s'en tamponne mais ça fait toujours plaisir et ça en jette. Un peu comme la sortie XLR qui ne rigole pas du tout.

ON DIRAIT LE SUD

Et c'est pourtant bien ça, le sud, et la prise en main ne nous évoque aucunement le rondin nordique de calibre 12 mais



bien les chaudes nuits d'été méditerranéennes. Pas de réel effort à opérer donc, et un certain confort de jeu, avec de la matière mais pas trop et surtout une touche qui rebondit bien. Le son acoustique est très bon, certes, pas au niveau d'une guitare de concert à trente fois le prix de celle-ci, mais un guitariste sérieux saura se débrouiller avec ce son plein et sautillant, peu avare d'harmoniques, merci le Koa, ni de basses fréquences non plus d'ailleurs. Le volume un peu en retrait ne gêne pas non plus le jeu, et on peut conserver ses nuances sans trop souffrir d'un manque de corps. Une fois branchée on retrouve bien le caractère acoustique, même sur le seul piezo, simple et efficace bien que manquant de finesse comme tous ses confrères, c'est en le combinant avec le micro interne à condensateur qu'on récupère ce qu'il manquait d'attaque ronde et de corps dans les mediums. On peut jouer très fort, elle encaisse très bien et l'électronique nous suit même si on exagère sur les basses ou les aiguës, au moins elle est souple et ne cherche pas à nous imposer des presets tout faits comme on a déjà pu voir. La diversité des styles que la Carvalho peut aborder fait plaisir à entendre, on peut, à condition de faire un trait sur l'authenticité de certains (flamenco), aborder à peu près tout l'univers de la guitare nylon, du classique, au rock, en passant par le jazz, le brésilien et le reggae. Au prix proposé, l'affaire est plutôt bonne et nous donne l'occasion de tâter du bois qu'on ne croise pas souvent mais que les lois contre l'exportation de bois exotiques vont certainement favoriser dans les années à venir, jusqu'au moment où ils seront, certainement à raison, interdits. Profitez en donc maintenant, il sera peut être trop tard demain. •

Régis Savigny



Résume

GUITARE CORDES NYLON; PAN COUPÉ, CORPS EN KOA, PRÉAMPLI INTÉGRÉ, ÉGALISATION 5 BANDES, SORTIE XLR

TABLE : *koa*
MANCHE : *acajou*
TOUCHE : *blackwood*

CONTACT :
www.vincimusic.fr

PRIX : *499 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le son, le look, le prix

ON A MOINS AIMÉ :
Rien

À retrouver sur votre DVD



Sigma 00M-15S

UN COUP EN DOUZE

Quitte à se faire piller par tous les fabricants de la planète autant récupérer une part du gâteau et rappeler au monde entier qui est le patron. Voilà qui semble être la philosophie de la marque Sigma, filiale du géant américain de l'acoustique qui a donc le droit de s'approcher de très près de modèles légendaires sans pour autant se prendre une batterie d'avocats derrière la nuque. Nouveau modèle dans une gamme pourtant bien remplie, voici la 00M-15S. Eh oui, une douze cases !

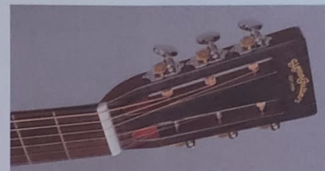
MIAOU

C'est mignon, pas d'autre mot, je suis personnellement fan des guitares douze cases (douze cases hors de la caisse) et celle-ci ne fait pas exception, d'autant que l'étroitesse de la caisse (00) combinée à l'acajou (M pour Mahogany et 15 en référence à la fameuse série 15, tout en acajou) le tout assorti d'une tête ajourée (S pour slotted) la rend particulièrement craquante. Livrée en housse, ce qui nous ravit, vous le savez, l'objet est plutôt léger. Acajou donc, mais seule la table est massive, ce qui influera à n'en pas douter sur le son, nous ne pourrons sans doute pas prétendre à tutoyer la légende comme cela. En référence à la série 15, la finition est sobre, satinée, peu d'incrustations si ce n'est sur la touche, pas de filetage outrancier, pas de rosace délirante, il s'agit de respecter le modèle et aussi d'économiser sur les coûts de production. Les mécaniques sont élégantes, comme souvent sur ce type de guitare, on oubliera donc le bain d'huile, tout en se demandant au final à quoi ça peut bien servir, quand on a goûté à de vraies mécaniques bien fabriquées, ces dernières étant des Grover elles fonctionnent donc très bien.

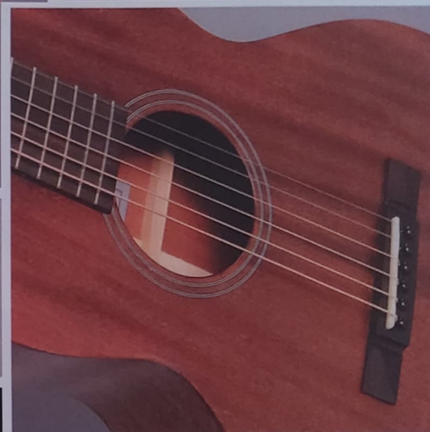
GRRRRRRRR

Les courbes peu marquées de la 00 sont un modèle de confort, on ne peut que tomber sous le charme de ce dessin de caisse qui, s'il fera changer les repères des plus balèzes d'entre nous, permettra aux fluets du lot de se sentir tout à fait à l'aise. On a envie de la jouer, de la transporter partout, de la montrer à sa concierge, de faire l'amour au monde entier, je m'égare. Le confort est également assuré par le profil du manche qui s'il ne reprend pas le V caractéristique de certaines de ces guitares des années 20/30 n'est pas non plus ridiculement plat comme nombre de limandes à barrettes qu'on a essayé de faire passer pour des manches pendant quelques années. Le chevalet façon vintage lui aussi permet de jouer au plus près du sillet sans se prendre dans des parties encombrantes, genre moustache de J200. On appréciera en tout cas la justesse de l'accord et l'intonation de l'instrument, parfaitement réglés.









ROOOOOAR !

Le son, quant à lui, nous fait vraiment plaisir, on ne peut pas dire qu'on fait jeu égal avec une 00-15 américaine toute en bois massifs mais on ne peut pas dire non plus qu'on soit totalement à côté de la plaque. La sonorité est chaleureuse, chantante même, avec un beau grain suivant une attaque assez nerveuse. La projection, comme sur toutes ces petites guitares, est relativement importante et on n'aura aucun mal à se faire entendre, sauf à chercher des crosses à un cuivreux ou à un batteur, deux animaux au cerveau anémique et au décibel facile. Le finger picking sera évidemment le bienvenu, même si c'est lui qui pâtira le premier de l'absence de caisse massive. Le jeu au médiator, à condition de choisir un plectre de bonne épaisseur, sera lui très bien rendu, nerveux et plein de caractère, sans pour autant approcher le spectre d'une bonne dreadnought ou d'une jumbo, les lois de la physique sont strictes là dessus. Cette guitare est bien l'un des instruments les plus réussis que j'ai croisé ces derniers temps dans cette gamme de prix et dispose d'un nombre d'atouts qui la rendent à la fois originale et complètement dans l'air du temps sans renier son illustre ancêtre. Coup de cœur assuré. •

Régis Savigny



Résumé

GUITARE ACOUSTIQUE DE FORME 00, DOUZE CASES, CHEVALET PALISSANDRE, TÊTE AJOURÉE

TABLE : *palissandre*
MANCHE : *acajou*
CAISSE : *acajou*
TOUCHE : *acajou massif*

CONTACT :
www.stringsmusic.fr

PRIX : *413 € TTC*

ON A AIMÉ :
Tout ! Tout ! Tout !

ON A MOINS AIMÉ :
En chœur les enfants :
Rien ! Rien ! Rien !

Cort
NDX-JENAT

ET POURQUOI PAS ?

De temps à autres un fabricant tente un truc. On a déjà vu des guitares tout érable, des guitares tout acajou (chez Gibson ou Martin), François Vendramini a même pondu une guitare tout épicéa il y quelques années, et on connaissait des Telecaster tout palissandre chez Fender (Georges Harrison en avait une), pour ma part c'est la première fois que je mets les mains sur une acoustique tout palissandre. Ils ont osé, et c'est à ça qu'on les reconnaît, les bons.

MIGNONNE ALLONS VOIR SI LE ROSEWOOD...

...est bien là. Eh oui, pas moyen de confondre avec autre chose, ou alors il faut avoir beaucoup bu. Le veinage et la teinte, caractéristiques du palissandre sont bien là et on en a partout, du manche à la caisse en passant par la touche et la table. C'est bien assemblé et la finition est réussie, naturelle pour bien apprécier les essences, le tout étant vernis en brillant. Le pan coupé florentin très échancré laisse un large accès aux aigus. La ligne est moderne et élégante avec une tête de manche très effilée ce qui, combiné à la teinte sombre du bois fait vraiment un instrument qu'on remarque, mais pas par son côté tape-à-l'œil, juste qu'elle fait classe. Le manche est rond mais pas très épais, suffisamment pour être confortable, trop peu pour qu'on ne sente pas les passages entre position classique et le pouce par dessus le manche. Les cordes semblent être de qualité, c'est un bon point car on voit souvent de bons instruments débarquer montés avec des cordes indigentes, le tout pour gagner quelques centimes d'euros et en définitive décourager le testeur, ou pire, le client.

CHOIX UNIQUE...

Choix inique diraient les juristes. Bien souvent le son d'un instrument est une composite des caractéristiques des différents bois. On associe l'acajou à la chaleur, l'érable au claquant, l'épicéa à la projection... Le palissandre a pour caractéristique, quand il est utilisé sur une caisse, de donner un son précis mais néanmoins chaleureux. Sa présence sur des guitares relativement haut de gamme (Martin D28 et D45, Guild D55...) n'est pas un hasard. Quid d'un instrument à table palissandre ? Eh bien, outre le fait que ce n'est pas un instrument purement acoustique, taillé pour la scène, on constate que les basses ne sont pas hyper proéminentes mais que le son est hyper précis, hyper défini. Un peu comme si on passait subitement sur une télévision HD. Le confort de jeu est très bon et aucun frein à signaler, que ce soit du fait du vernis, du frettage ou de la forme de la caisse, globalement un grand auditorium. On apprécie vraiment le surcroît de détails apporté par le palissandre mais du coup tout est amplifié puissance 10 et il faut soigner les attaques pour ne pas sonner brouillon, une guitare qui vous fera mieux jouer sans aucun doute mais il faudra la mériter.



QU'ISYS FROTTE...

Branchons la mémère, de préférence dans un bon ampli, nous avons ce qu'il faut à la rédaction et écoutons ce qu'apporte le préampli Fishman. Le son retrouve les basses qui manquaient mais la précision est toujours là, c'est toujours aussi impressionnant, d'autant que du coup on peut couper les fréquences aiguës et toujours sonner précis, détaillé, et du coup on gomme l'attaque pincée du piezo, le son prend alors une qualité acoustique qu'on rencontre peu sur des instruments de ce prix, en particulier en jeu aux doigts. Combiné à son look singulier et sa forme moderne et racée cette nouvelle Cort a tout pour devenir un classique de la gamme ou engendrer d'autres modèles basés sur cette combinaison de bois. •

Régis Savigny

Résumé

GUITARE ÉLECTRO-ACOUSTIQUE À PAN COUPÉ, PRÉAMPLI FISHMAN ISYS, PAN COUPÉ FLORENTIN ÉCHANCRÉ

TABLE : *palissandre*
MANCHE : *palissandre*
CAISSE : *palissandre*
TOUCHE : *palissandre*

CONTACT :
www.lazonedumusicien.com

PRIX : *489 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le look, la précision du son, le confort, le son amplifié

ON A MOINS AIMÉ :
Léger manque de basses en acoustique

Santos Y Mayor GSM9B

CARTON PLEIN

Best seller de la gamme Santos Y Mayor, la GSM9B reste au catalogue cette année. Dans un marché encombré comme celui de la guitare qu'on achète pour débuter, ou pour avoir de quoi jouer sur le canapé, comment cette guitare tire son épingle du jeu ? Quelques éléments de réponse avec un test en bonne et due forme. Et dans la bonne humeur.

MADE IN PAS TRÈS LOIN DE CHEZ NOUS

On ne s'étonne pas de découvrir une guitare livrée en carton, à ce prix, il ne faut pas exagérer question exigences. En revanche la table massive ça c'est rare ! La caisse n'est pas massive, elle, mais c'est normal dans cette gamme de prix, le constructeur annonce du hêtre et du tilleul, pourquoi pas, il n'y a pas vraiment de règle en entrée de gamme, du moment que ça sonne. Le vernis est brillant comme c'est la règle en lutherie classique, même si nous avons souvent eu droit à du satiné ces dernières années. Nous remarquerons, c'est marqué sur la fiche du constructeur que la guitare est fabriquée en Europe, sans que l'origine ne soit précisée, probablement la République Tchèque, ce qui est tout de même plus intéressant que le sempiternel Made in China, plus écologique, plus cohérent économiquement parlant, belle initiative que de relocaliser la production en Europe en tout cas. Petit détour par la rosace, classique collage imprimé mais avec de la couleur, ce qui donne une touche originale à un instrument qui jusqu'à présent reste dans les canons de la guitare classique. On finit le tour du propriétaire avec un manche en érable et une touche en acacia teinté, ce qui peut surprendre, là où on attendrait du palissandre et de l'acajou, peu importe.

PAS UN MANCHE

Celui qui a dessiné cette guitare n'est pas un manche, surtout à propos du manche justement. Le profil est surprenant, un U très large, à la limite du square neck. Ce type de profil, s'il peut dérouter celui qui n'en a pas l'habitude, a deux avantages. D'une part il force la position de la main gauche a être la plus proche possible de la position classique, c'est à dire le pouce en opposition aux autres doigts, derrière la touche et il facilite cette position en la rendant consistante quel que soit l'angle du poignet, en cas d'extensions extrêmes notamment ou de jeu en continu sur les cordes aiguës. Il rend en revanche une position plus rock'n'roll (avec le pouce par dessus le manche), très compliquée, mais nous ne sommes pas là pour nous la jouer santiags et blouson clouté, non ? Le fait est que ce manche justifie à lui seul l'achat de cette guitare car il permet réellement de prendre de très bonnes habitudes et fatiguera moins la main gauche (main la plus compliquée à mettre en œuvre quand on débute). Le son lui est tout à fait ce qu'on attend d'une première guitare d'étude, sans grande profondeur mais avec des fréquences équilibrées et un beau timbre, à peu près consistant sur la longueur du manche. C'est surtout un manque de complexité dans les mediums qui va la différencier d'une guitare plus haut de gamme, et pour 90% des besoins quotidiens du guitariste, c'est parfait. L'attaque notamment, est claire et définie et le sustain plus que correct, merci la table massive. Il est certain qu'une table en cèdre aurait donné plus de chaleur, mais sans doute moins de précision, le choix est donc tout à fait justifié. Le guitariste plus chevronné qui a besoin d'une guitare pour jouer devant la télévision ou même pour faire des prises d'appoint en studio pourra tout à fait l'envisager comme alternative à ses habituelles guitares folk, sans pour autant se délester d'une somme trop importante. Le prix auquel elle est proposée la rend redoutable pour la concurrence. Si vous êtes professeur de guitare et que vous avez besoin de conseiller un instrument à vos élèves, celui-ci semble à la fois abordable et bien fait. Si vous débutez et manquez de conseils vous pouvez y aller les yeux fermés, enfin si vous jouez déjà mais souhaitez vous mettre aux cordes nylon pour un prix modéré, voilà vous avez trouvé ! •

Régis Savigny

Résumé

GUITARE CLASSIQUE

TABLE : *épicéa massif*
MANCHE : *érable*
CAISSE : *hêtre et tilleul*
TOUCHE : *acacia teinté*

CONTACT :
www.laboitenoiredumusicien.com

PRIX : *138 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le look, la précision du son, le confort, le son amplifié

ON A MOINS AIMÉ :
Jouer avec le pouce par dessus les cordes

Walden GC600

INSPIRÉE ET ORIGINALE

La gamme Walden s'enrichit de plus en plus et c'est un nouveau modèle à la fois inspiré des finitions classiques (les modèles 28 de chez Martin) et de la forme grand auditorium, sorte de mini jumbo pour ceux qui veulent se faire une idée. Plutôt agressive en termes de tarif, l'est-elle également en terme sonore ?



WOUHOU

On peut dire que le look est réussi. Clairement dans la veine de la finition 28 de Martin, on retrouve la table en épicéa massif et la caisse en palissandre, le manche acajou et la touche assortie au chevalet nous donnent une impression agréable de déjà vu. Les bois sont superbes, au grain bien dessiné. La fileterie est classieuse et bien posée, et souligne les courbes de la guitare de la plus belle des manières, sans tape-à-l'œil excessif. Il est souvent de mise d'en faire un petit peu trop quand on veut donner une impression de luxe, ici ce n'est pas le cas, et Walden a toujours eu l'habitude d'avoir bon goût en matière de finitions visuelles. Le vice est poussé jusqu'au filet de jonction d'éclisses, magnifique. Le dessin de tête et le logo sont élégants et s'intègrent bien sur ce design classique. La plaque tortoise donne une petite touche rétro loin d'être désagréable. On aime ! Seul petit regret, les repères de touches sont un petit peu trop discrets et ne seront que peu lisibles en basse lumière, d'où l'intérêt de connaître parfaitement son manche. La forme grand auditorium participe à cette sensation d'équilibre et de classe. Une belle réussite donc, de ce point de vue. Les mécaniques à bain d'huile finissent le tableau décidément très engageant.

DRELIN DRELIN

Rien de tel qu'un petit morceau en picking pour se faire une idée du son global d'un instrument, on sent tout de suite la tenue des basses ainsi que la précision des fréquences hautes, tout en jaugeant du caractère des mediums qui sont ici légèrement en retrait, ce qui peut passer pour un manque de chaleur ou un surcroît de précision selon ce que l'on recherche. Un peu de médiator, notamment sur des accords ouverts et joués à toutes les dynamiques, nous renseigne sur la capacité de la table à retranscrire les finesses du jeu de main droite. Ici on remarque une légère compression dès les nuances fortes et un relatif manque de graves sur les dynamiques extrêmes, cela délimitera donc notre zone de confort. Il est important de préciser que l'instrument étant neuf, on n'entend qu'une partie du potentiel de la Walden que quelques mois de jeu intensif devraient ouvrir. Le point de départ est suffisamment encourageant pour qu'on soit confiant sur l'évolution des choses. Le manche assez galbé pour offrir de bonnes sensations à la main gauche, reçoit un vernis qui s'il n'est pas exceptionnel, permet des déplacements tout en souplesse, ce qui ne pourra que s'améliorer avec le temps et la patine, tant mieux. La forme donne une impression de volume tout en nous laissant accéder à toute la zone de jeu sans effort un peu à la manière d'une Guild F30. Le son est certes en retrait par rapport à des modèles haut de gamme mais c'est la perfection du look qui nous induit en erreur et nous ferait presque demander l'impossible, chose de plus en plus courante dans cette gamme de prix, notamment chez Walden.

Belle, racée, bien équipée, avec un look à la fois vintage et moderne, la Walden GC600 fait office de sacré chalenger pour les marques établies, notamment celles qui jouent dans la même catégorie de prix. Cette guitare dispose d'assez d'arguments pour mériter votre attention si vous cherchez un instrument polyvalent, beau et bien fini dans cette gamme de prix. •

Régis Savigny

Résumé

GUITARE GRAND AUDITORIUM, CHEVALET PALISSANDRE.

TABLE : *épicéa massif*
CAISSE : *palissandre*
TOUCHE : *palissandre*

CONTACT :
www.lazonedumusicien.com

PRIX : *349 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le look, les finitions exemplaires, le son de base, le confort de jeu

ON A MOINS AIMÉ :
bah, rien...

Cole Clark Violap

LE MEILLEUR DES DEUX MONDES

Il y a l'ancien monde, le nouveau monde et le nouveau-nouveau monde qu'est l'Australie. La marque Cole Clark est une des plus connues du continent, avec les célèbres Maton, et commence à se faire une sacrée réputation par chez nous, avec la fameuse gamme des Fat Lady. Voici l'occasion d'entendre Cole Clark dans un autre registre, toujours roots, mais un peu plus classe avec un Lap Steel. On fait chauffer la tonebar et c'est parti.

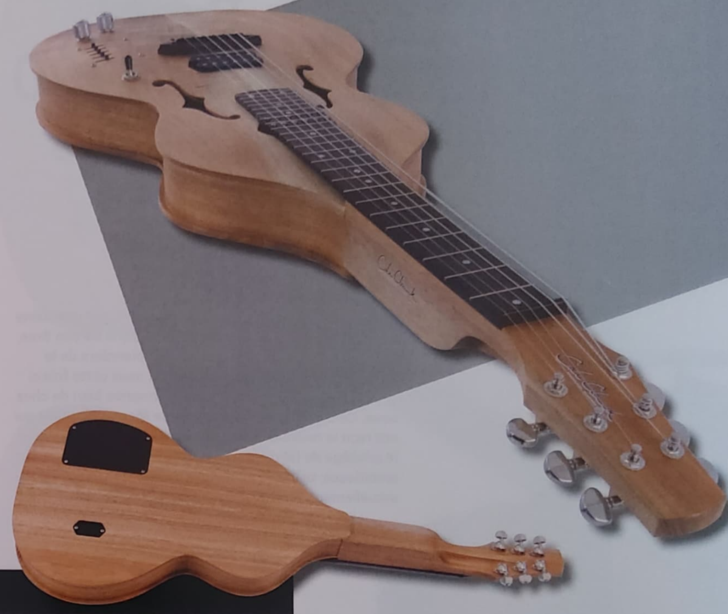
N'EN JETEZ PLUS

Difficile de faire plus complet que ce Lap Steel, à la fois inspiré par les Weissenborn, les guitares hollowbody, le lap steel pur et dur ainsi que la guitare électroacoustique. Nous retrouvons, une fois ouvert le splendide étui rigide, la forme caractéristique du Weiss, la table et le dos voûtés, les deux micros doubles dont un incrusté dans la touche, et le piezo. Le côté usine à gaz peut faire peur mais on a pour son argent, les contrôles du piezo n'empiètent pas sur la simplicité des contrôles des micros magnétiques ni ne gâchent l'esthétique globale, à la fois moderne et traditionnelle. Peu de fabricants peuvent se vanter de réussir à faire un tel mélange sans perdre en classe. Le corps totalement creux, jusqu'au manche est à la fois massif et relativement léger. L'essence qui semble être une espèce endémique, de type blackwood est très belle esthétiquement et bien mise en valeur par le vernis satiné. L'accastillage tout en discrétion fait son travail, notamment les mécaniques, discrètes et précises. On remarque la jonction table/dos avec les éclisses avec ce débord inspiré de la lutherie du quatuor, impression renforcée par les ouies en f à la fois fines et élégantes. Il ne manque dans l'étui qu'une tonebar histoire de pouvoir commencer l'essai sans avoir à courir après la sienne, forcément planquée au fond d'un sac.

HIGHWAY TO HELL

Du gros son, voici ce qui est au programme. Les deux humbuckers envoient un boulet du tonnerre, permettant à la fois d'obtenir des sonorités très incisives sur le micro chevalet, plus douces sur le micro grave et avec un pur son country sur la position intermédiaire, le tout avec beaucoup de sustain et une certaine complexité du fait de la caisse creuse. Une fois le drive enclenché c'est somptueux, avec un sustain très évolutif et toujours une belle attaque légèrement râpeuse qui permet de belles interventions en solo, évidemment mais aussi en rythmique grâce au côté nerveux du blackwood qui se transmet très bien dans l'électronique. On peut jouer vraiment le côté acoustique, grâce au piezo qui a une pêche terrible et redonne de la finesse quand on le mélange aux humbuckers, cela permet, avec un son saturé de retrouver un côté acide sur les attaques et maintenir le gros rumble en dessous. Le confort de jeu est absolument impeccable, notamment grâce à la largeur du corps qui offre une meilleure stabilité qu'un lap steel de forme bâton. On peut aussi, en studio, doubler la prise par un micro aérien placé au dessus du lap. Le mélange gagne encore en réalisme et on peut se permettre sur disque, toutes les extravagances. C'est clairement la marque d'un instrument haut de gamme, bien conçu, avec une pléthore d'options accessibles à tout moment, notamment l'égalisation du piezo qui peut faire office de boost pour les solos. Le sustain et la polyvalence ne retirent rien au caractère éminemment sauvage du Violap qui se pose clairement en référence sur le marché, et ce dès sa sortie. Peu de lap steel de série provoquent cette addiction immédiate et c'est un signe. Il s'en est fallu de peu que je contacte l'importateur pour acheter ce Violap que je vous recommande chaudement. Un fantastique instrument qui reste raisonnable en termes de tarif au vu de la qualité des prestations offertes. •

Régis Savigny





Résumé

LAPSTEEL HYBRIDE ÉLECTROACOUSTIQUE/ ÉLECTRIQUE, TABLE ET DOS BOMBÉS, DEUX MICROS HUMBUCKERS, UN CAPTEUR PIEZO, ÉGALISATION ACTIVE

CONTACT : *www.lazonedumusicien.com*

PRIX : *3350 € TTC*

ON A AIMÉ : *Tout, le son, le prix, la qualité de fabrication et la polyvalence ainsi que l'étui fourni*

ON A MOINS AIMÉ : *Une tonebar ne serait pas de trop dans l'étui*

Larson Bros Stetson 1F 1900 Vintage Series

LE RETOUR DU FILS DE LA VENGEANCE

Après avoir été reprise, un siècle plus tard, par une usine de l'Est de notre vieux continent, la marque Larson Bros, qui reprend le patronyme de célèbres pionniers de la lutherie cordes acier revient en force, mais cette fois-ci la fabrication a été confiée à une entreprise bien de chez-nous. Ce sont en effet les ateliers de Maurice Dupont qui ont reçu le nouveau cahier des charges et à qui incombe le privilège de fabriquer ces guitares à la philosophie très ambitieuse: tailler des croupières à tout ce qui se fait actuellement. Rien que ça...

EH BIEN VA OUVRIR

Bel étui, on peut le dire, qui met parfaitement en valeur l'instrument qui s'y niche sans qu'on ne ressente le moindre jeu ni la moindre gêne quand on l'en retire ou qu'on l'y remet. Au tarif affiché vous me direz que c'est la moindre des choses, certes mais on a toujours plaisir à constater qu'on est dans le haut du panier. La forme dreadnought, peut-être un peu moins galbée que chez la concurrence, nous promet de belles basses et un médium chantant à souhait. Arrêtons-nous sur la combinaison de bois, acajou massif pour la caisse et le manche et épicéa des Alpes, massif également pour la table, qui pour ce qui est du barrage et de l'assemblage diverge du traditionnel X et reprend une méthode mise au point par les frères Larson en leur temps, à savoir une construction en tension et non un simple collage à plat. L'esthétique est sobre et les bois sont beaux, simplement rehaussés de quelques filets d'un goût assez sûr. C'est certain, vous ne ferez pas d'ombre au chanteur en la sortant de l'étui, surtout s'il a sorti son habituel trois-pièces bleu à paillettes et le stetson blanc justement. On reconnaît la qualité de fabrication Dupont, pas une trace de colle, pas un défaut dans le poli du vernis nitrocellulosique, un peu le passage obligé pour qui dit fabriquer des instruments haut de gamme. La vérité est qu'on pourrait tout à fait fabriquer des instruments top moumoute avec des vernis PU, mais c'est une autre histoire. Seule concession au bling bling, les repères de touche en nacre, un poil rococo mais tellement dans l'esprit de l'époque qu'on ne saurait en tenir compte.



Des mécaniques de style vintage, plutôt légères et d'apparence solides complètent le tableau, parfaitement raccord avec le logo de la marque, franchement réussi, avec ce qu'il faut de nostalgie pour évoquer les westerns, les rues en terre battue et les duels entre fermiers alcooliques au soleil couchant. Beaucoup plus glamour qu'une rixe entre céréaliers du côté de Pithiviers...

QUAND LA LARSON STETSON SONNE

On ne pourra pas dire qu'ils n'avaient pas mis le paquet pour que ça envoie du lourd, et forcément le résultat est là. Dès la sortie de l'étui le son est impérial, plein de matière, avec un beau grain medium, rocailleux et mis en valeur par les attaques ciselées. Les basses sont pleines de punch et le sustain permet de profiter longtemps des notes fondamentales. Au mediator on est en plein fantasme, c'est exactement ce qu'il faut, en studio ou sur une scène acoustique pour accompagner la voix ou tenir la dragée haute à une mandoline ou un violon bluegrass. Pile à la jonction de la contrebasse et du reste du groupe, la Stetson fait forte impression, apportant le liant qui fait qu'une chanson sonne pro et bien rentre-dedans. Aux doigts c'est du même tonneau, bien détachées les notes font mouche et permettent toutes les inflexions dont on a besoin, sans que le corps de la note ne disparaisse. Les puristes pourront préférer une guitare plus petite, évidemment, mais les puristes, par chez-nous ils finissent cloués sur une porte de grange, comme les pieds tendres finissaient couverts de goudron et de plumes de l'autre côté de l'Atlantique.

Jouant sur une histoire prestigieuse et naviguant entre hommage appuyé à des légendes et récupération habile, le tout servi par une fabrication en moyenne série et de haute volée, les guitares Larson et ce modèle en particulier nous offre tout ce qu'on attend d'une bonne guitare à un prix qui s'il reste celui d'un instrument professionnel est inférieur à celui qu'il faut en général débourser pour avoir une guitare de ce calibre. L'originalité en plus. •

Régis Savigny

Résumé

GUITARE DE FORME DREADNOUGHT, TOUCHE ÉBÈNE, ÉTUI FOURNI

TABLE : *épicéa massif*
MANCHE : *acajou*
CAISSE : *acajou massif*

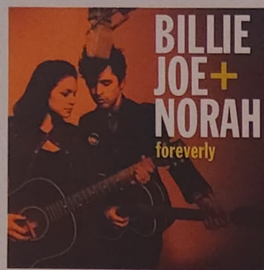
CONTACT :
www.i-m-f.biz

PRIX : *2090 € TTC*

ON A AIMÉ :
Le son, la qualité de fabrication, l'écart par rapport aux normes établies, la prix

ON A MOINS AIMÉ :
Rien

Album du mois

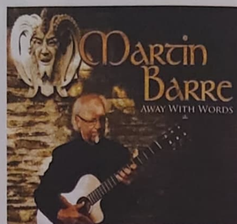


Billy Joe Armstrong & Norah Jones
Foreverly

Warner Bros

Attention au choc, voyage dans le temps garantit, ou retour vers le futur, comme vous préférez. Oui, ce bel ouvrage montre que certaines musiques sont intemporelles et gardent une fraîcheur éternelle alors que d'autres se fanent lorsque vient le changement de saison. Au cinéma, on appellerait ça un « remake », ici ce serait un « remodelage »... Les deux artistes collaborent pour un hommage bien senti aux deux célèbres frères The Everly Brothers, qui illuminèrent les balbutiements du rock'n'roll. Alors que la concurrence, Elvis en tête, donnait dans l'attitude « énervée » », les frangins calmaient le jeu en alignant de tendres et jolies ballades tout au long des sillons des vinyles. Mais voilà, en 2013, ces deux artistes, jeunes mais audacieux, se sont attaqués à l'album *Songs Our Daddy Taught Us* que les fameux *brothers* sortirent en 1958... Comme le temps passe ! Le « respect » semble avoir été le maître mot lors des séances, car tout est ici assumé à la lettre, le son brillant des guitares acoustiques qui structurent chaque titre, l'éclat non moins brillant des voix qui se marient à la perfection, et cette ambiance feutrée qui se dégageait déjà à l'époque que l'on a su reproduire dans le studio moderne. Loin de n'être qu'un exercice de style qui serait devenu fastidieux, le propos du jeune tandem est tout à fait d'actualité, et revisite ces superbes chansons, comme s'il avait trouvé puis ouverte une jolie malle aux trésors. Redécouvrir ces merveilles, qui ne sont pas les plus connues du duo original, devient alors un plaisir suprême, pour eux comme pour nous. Rappelons que Billy Joe Armstrong excelle habituellement dans le combo post-punk Green Day, plutôt du côté « énervé » donc, mais ici, il nous livre une part personnelle de sa grande sensibilité, une part d'ombre diront certains, moi je dirais de « lumière ». On ne présente plus Norah Jones, qui avec sa voix de velours et un goût affirmé pour toutes sortes d'aventures musicales, peut chanter à peu près tout ce qui lui fait plaisir, vous avez dit versatilité ? Allez, sortez et mettez les fringues d'époque, regardez-vous dans le miroir, et laissez-vous emporter par ces douze petits joyaux, aux tempos lancinants. Le voyage se fait en train, avion, bateau et même parfois vélo, mais là on part dès les premières mesures, pour un séjour unique aux pays des ballades rock que ne propose aucun « tour opérateur ». Il s'agit d'embarquer à bord de ce vaisseau apaisant et se laisser bercer par les vagues vocales des deux artistes. Le ton est vite donné par ce « Roving Gambler » qui ouvre le jeu, et l'on est immédiatement plongé dans l'ambiance, au cœur des années 50, là où tout devenait possible... « Lighting Express » vient se poser sur un rythme de valse, comme un petit train traversant le Kansas, là aussi, voyage garantit, sans quitter votre siège... Laissez-vous transporter ensuite par la pureté absolue de « Who's Gonna Shoe Your Pretty Little Feet ? », car si vous possédez une bonne paire d'enceintes, vous aurez l'agréable sentiment que le couple chante rien que pour vous, dans votre salon, alors ce sera le duo magique qui aura fait le voyage vers vous, mais c'est identique... Le titre « Barbara Allen » apporte sa touche « country » explicitant clairement les sources musicales où aimaient se désaltérer les frères Everly, et Norah la « touche à tout » connaît-elle aussi ce rayon de musique par cœur. Plus d'un demi-siècle plus tard, l'eau reste si pure et transparente qu'on s'y baignerait presque. S'attaquer à de tels monuments peut s'avérer dangereux, si l'on ne possède pas la carrure, on peut vite s'égarer et même se perdre, mais cet hommage est une totale réussite. La production s'est contentée de capter la vibration qu'engendre une telle musique, sans vouloir la coincer dans l'air du temps. Alors l'ajout de sons « du jour » style machines ou autres ingrédients électroniques semble avoir été proscrit. Le résultat est net, précis, et tout simplement beau... Et c'est un bel exploit !

Tony Grieco



Martin Barre
Away With Words

Mis Records

On connaît tous Jethro Tull et son petit diablotin de chanteur flûtiste Ian Anderson, mais dans ce combo magique, il y avait aussi une seconde figure non moins importante dont on pouvait lire le nom sur les notes de pochettes : Martin « Lancelot » Barre, oui. C'était lui qui donnait cette couleur bluesy aux bases classico/médiévales de l'ensemble. Eh bien revoici notre homme qui mène sa petite carrière en parallèle, discrète mais intéressante. Comme l'indique implicitement le titre de l'album, nul besoin de mettre des mots pour créer l'ambiance, il s'agit donc d'un album instrumental, précisons de « guitariste » ! Et la guitare est bel et bien présente, merci pour elle. Martin Barre délaisse l'électricité brute d'une belle Gibson Les Paul et son ampli Marshall dédié, pour s'adonner corps et âme à la guitare acoustique. Les climats sont « classiques », avec de beaux arpèges et des harmonies penchant vers le médiéval, tout comme son ex-collègue. S'auto influenceraient-ils ? On peut le penser avec le titre « Pussy Willow » et sa flûte en roue libre...

The Hand And The Heart
Let's Be Still

Kobalt Digital Licensing

Ce combo folk progressif est peu connu dans notre belle contrée verdoyante, mais ce second opus mérite que l'on s'y arrête. Certes le nom du gang n'est pas du genre à être retenu directement du premier coup, puisqu'il comporte cinq mots, un concept donc plus qu'un nom de groupe... Et alors ? Le champ musical est tout aussi vaste que l'appellation revendiquée. Ici le côté expérimental, avec des titres comme « Homecoming Heroes » se mêle à des choses plus traditionnelles comme « Josh McBribe ». Le mélange se fait sans effort et donne à l'album une couleur finalement très attachante, d'autant que le groupe, au fil de ses compositions, n'oublie jamais qu'il s'agit avant tout de mélodies, qui elles, devront se retenir, et là le job est parfait.

Stéphane Rocca



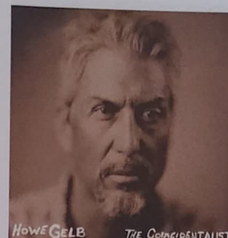


Emily Jane White
Blood/Lines

Talitres

Cette jeune chanteuse basée à San Francisco donne ostensiblement dans la mélancolie, et sort un album entièrement imprégné de cet état d'âme, sous forte influence de spleen. Il s'agit ici de son troisième opus qui semble enfoncer le même clou que les précédents. Si vous aimez les circonvolutions à la Kate Bush, vous entrerez facilement dans ce monde sensible et éthéré qui est le sien. Ne cherchez pas les tempos enlevés ou les frasques « *noisy* » branchées, mais laissez-vous porter par la voix douce-amère d'une artiste inspirée. C'est le cas sur ce « Holiday song » posé sur les arpèges d'un piano virevoltant. L'école de base de la jeune dame reste le folk, mais emmené un peu plus loin que la seule pratique scolaire du genre.

Stéphane Rocca

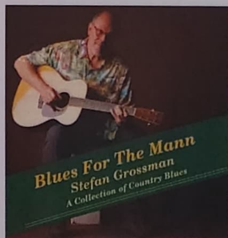


Howe Gelb
The Coincidentalist

Mis Records

Avant d'entamer une carrière solo plus que prolifique, Howe Gelb fut le promoteur d'un groupe nommé Giant Sand, qui déjà opérait dans un folk bien senti. Sa discographie est donc déjà fort riche à plusieurs titres. L'artiste ajoute cette nouvelle pièce qui ne fait que confirmer la tendance. Son influence majeure reste le grand Leonard Cohen, dont le mimétisme, tant dans la voix que l'instrumentation, est assez confondant. Après tout, chacun ses références, et celle-ci n'est pas la pire qui soit. Tout comme le patriarche Canadien, Howe officie dans un registre grave, et donne une certaine touche de dramaturgie à ses textes. Le travail se fait beaucoup sur des bases d'arpèges tirés de douces guitares lancinantes, dans le registre de la ballade tourmentée, c'est le cas sur le titre éponyme, « The Coincidentalist », à méditer...

Tony Grieco

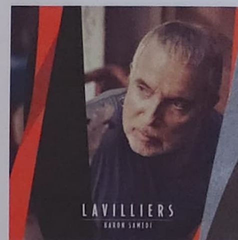


Stefan Grossman
Blues For The Mann, A Collection Of Country Blues

Stefan Grossman's

Tout est dans le titre, et je conseille vivement aux adorateurs de ce style de musique de se précipiter sur l'album. Stefan est un spécialiste du genre, qui n'a plus rien à prouver depuis des décennies. Il est bien sûr un guitariste émérite qui montra la voie à plus d'un aspirant « blueseux folkeux », mais on peut aussi le qualifier de musicologue, allant chercher la petite perle rare pour l'adapter à son style majestueux. Un collecteur de pépites country blues dont l'enseignement est des plus riches. Sa spécialité reste le style dédié au Révérend Gary Davis, mais il est aussi un des seul artiste à la peau blanche à pouvoir resservir avec toute l'émotion nécessaire des œuvres de Lightnin' Hopkins ou Big Bill Broonzy. Il faudra ajouter ce volet au dossier déjà épais...

Tony Grieco



Bernard Lavilliers
Baron Samedi

Barclay

Notre vieux baroudeur relance les dés. Ses voyages à la dérive sont toujours la source de son inspiration, et l'artiste nous rapporte sa propre vision, suite à ses pérégrinations. Il tenta jadis la salsa, puis le reggae, et aussi la belle chanson française à tendance progressive. L'homme est aussi fan de guitare (acoustique of course) qu'il manie fort bien. Même lorsqu'il fait appel à la technologie, il glisse toujours comme trame de départ un petit arpège joliment enlevé. Rusé comme un renard, Lavilliers arrive toujours à sortir de sa besace un titre qui deviendra un « tube », c'est le cas ici avec « Scorpion », que l'on entend déjà en boucle sur les radios. Inutile de spécifier que les musiciens qui entourent l'artiste sont tous triés sur le volet...

Tony Grieco

Santa Fée
LG productions

Sous ce concept coloré se dissimule une artiste au joli look « squaw », imprégnée de culture folk, qui trace peu à peu son chemin et propose ce petit album de cinq titres, comme un petit amuse-gueule qui laisse entrevoir de grandes choses. Se définissant elle-même comme « fille de Françoise Sagan et de James Dean », elle



développe une imagerie musicale qui nous emmène errer avec elle au plus profond de ses « moods ». La voix est « là », voluptueuse » et porteuse d'émotions brutes, mais les chansons aussi et les mélodies qui vont avec, tantôt « hot » ou tantôt « smooth », il y en a pour tous les goûts. C'est le titre « James Dean » qui cerne au plus près son univers, celui qu'elle tente et réussit à nous communiquer, une verve folk « à la Française » dont on risque d'entendre parler...
Tony Grieco



Mr. Bo Weavil
As A Striving Lonesome Bull

Dixiefrog Records
Matthieu Fromont, alias « Mr. Bo Weavil », est un maître du blues, il est tombé dedans tout petit, et le vénère comme une religion. Armé de sa seule guitare ou flanqué d'un batteur, il se produit à longueur d'année partout où on l'accueille pour divulguer cette belle musique intemporelle. Voici l'album qui met l'artiste à sa juste place, avec un son et une production dignes de ce nom à écouter d'urgence. Il s'agit d'un blues personnel et bien adapté au goût du jour, avec juste la petite touche de nostalgie nécessaire. Le titre final « Mr. Bo Weavil Blues » en est la preuve sonore...
Stéphane Rocca



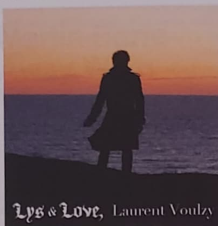
Corneille
Entre Nord et Sud

Wagram
Ce chanteur, né au en Allemagne mais de parents Rwandais, s'adonne à la musique dés son plus jeune âge. Pris dans le tourment du drame Rwandais, il se réfugie dans la chanson et devient cet artiste touchant que l'on connaît maintenant. Il devient ce chanteur « à texte » qui exprime ses colères mais aussi ses joies, enfin tous les sentiments qui peuvent le traverser. C'est ce que l'on demande à un artiste, de « passer » les émotions. On en reçoit une bonne dose ici, avec quelques pièces de très haute tenue comme « Toujours Là » ou « Un Peu De Leur Courage ». Musicalement parlant, les couleurs gospel et reggae sont présentes tout au long de l'album et garantissent le « peps ».
Tony Grieco



Matt Elliott
Only Myocardial Infarcion Cant Breath Your Heart

Ici D'ailleurs
Voici un album fait « à l'ancienne », rempli d'instruments « vintages » qui va chavirer le cœur et l'esprit de tous les « mélancoliques » de la terre. « Spleen quand tu nous tiens » pourrait être aussi un excellent titre, à la place de celui retenu par l'artiste un rien mystique... Matt Elliott n'en est pas à son premier essai, sa riche discographie en témoigne. Il faudra ici rentrer dans l'univers très spécial de ce chanteur guitariste de grand talent. La voix est grave, voire lourde et chargée, et la guitare (nylon) toujours au bon endroit. « The Right To Cry », résume assez bien les sentiments véhiculés ici.
Stéphane Rocca



Laurent Voulzy
Lys And Love

(Live, CD audio plus DVD)
Columbia
On sait que l'artiste prend son temps pour pondre, engendrer, créer, et enfin proposer... Au public. Il occupe depuis longtemps une place de choix parmi les compositeurs français. Si la longévité est une preuve de talent alors Laurent n'en manque pas, avec ou sans son compère Souchon (Alain). Les guitares n'ont jamais eu aucun secret pour lui, que ce soit une guitare Martin acoustique ou une Rickenbacker 12 cordes... Et le bougre s'en sert plutôt bien, pour composer d'abord, et s'accompagner ensuite. Voici la version live de son dernier Opus *Lys And Love*, dédié aux charmes d'antan. Mais attention, bien que live, le son a fait l'objet de tous les soins, un must pour un perfectionniste ! Alors cet album est pour perfectionnistes, mais pas que...
Tony Grieco

Vincent Clastrier
Vincent Clastrier

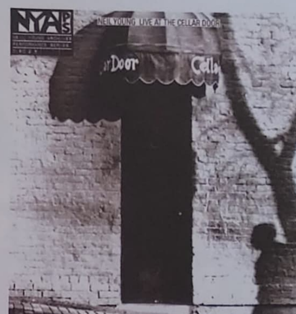
Innacor
Cet artiste fut l'un des accompagnateurs favoris de Jacques Brel, un multi-instrumentiste chevronné qui apportait sa touche à l'ensemble des arrangements. Il possède une solide formation classique et s'attaque aussi bien à la trompette, à la guitare ou comme ici à la vielle à roue... Attention, l'instrument peut posséder jusqu'à 27 cordes, ce qui avouons-le, démultiplie les combinaisons sonores, bonjour les renversements. C'est tout ce travail qui s'effectue ici, sur l'album qui porte le nom de cet artiste bien décalé. « Au Fond Des Temps », « Grand Soleil », « Neogothico-rococo-flamboyant », « Viell'mania », tous ces titres semblent comme sortis de la bande son d'un film imaginaire que se projette, nous projette Vincent... Ecoutez donc le son de la vielle le soir au fond des bois !
Stéphane Rocca



Le Soldat Rose 2
Divers artistes

Roc
Voila, c'est la suite du 1, logique, non ? Même recette, et équipe de choc. Ce théâtre musical est orienté « enfants », mais séduira aussi les grands vu la teneur musicale. Les personnages n'ont pas changé, mais se sont enrichis. Francis Cabrel semble prendre les choses en main et conduit au doigt et à la baguette une brochette de musiciens hyper expérimentés. Il s'agit de théâtre donc, mais transposé sur deux CD. Voici pour l'audio, pour l'image, il faudra attendre la sortie DVD car le spectacle se fait bien sûr sur les planches. Elodie Frégé est la petite fille Jeanne, Nolwenn Leroy est « Made in Asia », Francis Cabrel est « le gardien de nuit », et Thomas Dutronc devient « Le Soldat Rose » ! Petits et grands, c'est beau de rêver ; non ?...
Tony Grieco





Neil Young
Live At The Cellar Door

Warner Bros
L'artiste légendaire a décidé de nous faire partager ses archives personnelles et c'est un immense plaisir que de l'entendre trépigner sur les scènes d'antan. C'est dans ce petit lieu très intimiste, The Cellar Door, situé dans la bonne ville de Washington, que Neil se produit plusieurs soirs de suite à la fin de l'année 1970... Neil Young n'est déjà plus un débutant, il est même à l'époque en pleine ascension. Il a brillé au sein du Buffalo Springfield et commencé sa collaboration avec Crosby, Stills And Nash. Mais sa propre carrière commence à le titiller sérieusement, et il prépare déjà son grand chef-d'œuvre à venir qui sera l'album *Harvest*. Pour l'heure, il est en pleine promotion de son dernier petit bébé, *AfterThe Gold Rush* qui le sacre déjà comme l'un des meilleurs *songwriters* post-Bob Dylan. Eh oui, la mode du jour à l'époque consiste à débusquer « le nouveau Dylan ». Neil pourtant se fiche déjà des modes et creuse son petit sillon artistique avec l'humilité qu'on lui connaît. Ce petit séjour sur les planches du Cellar Door lui sert surtout à peaufiner son passage prévu un peu plus tard au Carnegie Hall de New York, salle mythique s'il en est. Nous avons droit ici à l'intégralité du concert, brut de décoffrage, mais par contre, le son semble avoir fait l'objet d'un soin optimal. Neil, seul en scène, passe du piano à la guitare acoustique et place à chaque fois le bon climat sans coup férir. Il pose l'ambiance dans une longue intro parlée, sur le titre « Tell Me Why ». On l'entend se délecter du côté « *hootenanny* » de la soirée, en s'adressant au public directement, sans ambages, avant d'attaquer ses délicats arpèges de piano. Les choses sérieuses arrivent vite, lorsqu'il entame « After The Gold Rush », le titre. Son fameux picking si personnel à la guitare, vient orner les deux titres suivants : « Bad Fog Of Loneliness » et « Old man ». Ce fameux titre déjà complètement abouti ici, sera l'un des sommets du célèbre *Harvest* qui ne sortira que deux ans plus tard. Il offre ensuite un « Cinnamon Girl » de toute beauté frappé sur un piano plein de vitalité. L'artiste s'abandonne pour finir sur « Flying On The Ground Is Wrong » qu'il habille de belles dissonances dans sa belle intro pianistique. Longue vie aux grandes légendes...
Tony Grieco



Yvan Le Bolloc'h
La Manoucherie Royale

Kenavo Productions/Harmonia Mundi
Où quand notre ami Breton se transforme en chef de troupe Gitane... Certains se convertissent à des religions, d'autres à des (style de) musiques... Lorsqu'on sait que cette dernière adoucit les mœurs alors que les religions beaucoup moins, par les temps qui courent... « Fais ton choix camarade » ! C'est ce qu'a fait Yvan, celui de la bonne humeur et du plaisir partagé. Emmener pas loin de quinze personnes sur scène, de nos jours tourmentés, est un pari osé que tient notre ami, et il est en passe de le gagner en sortant cette *Manoucherie Royale*, comme un brelan d'as étalé sur un tapis vert... Si la morosité vous guette, passez vous en boucle ce petit laser de forme ronde, oui vite, avant que le support ne disparaisse corps et âme... De la fraîcheur, il y en a, de la guitare, il y en a, et pas qu'un peu même, c'est carrément le but du jeu et ça joue... Mais pas d'intégrisme ici, tout est permis, tout, Français/Anglais (« Turn Me On »), Manouche/variété (« Les Mots Bleus »). La pureté atteinte dés le départ sur « Las Estrellas » nous indique que le niveau général sera excellent, et il l'est...



Sommaire pédago

#26

RUBRIQUES PÉDAGOGIQUES

Podium

10 INTROS qui ont marqué l'acoustique

À retrouver sur votre DVD
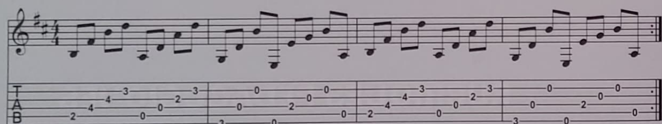


Tout se joue dès les premières mesures… Et, bien souvent, une intro réussie est la clé d'un bon morceau. Sans elle, pas d'entrée en matière, pas de « ah, je la connais celle-là », et pas d'ambiance qui se pose en vous prenant par la main. À ce jeu-là, l'acoustique est reine et le plaisir de l'intro réussie fait partie intégrante du vocabulaire de tout instrumentiste qui se respecte. Suivez-nous, donc, à travers dix intros intemporelles…



Madonna
Hollywood

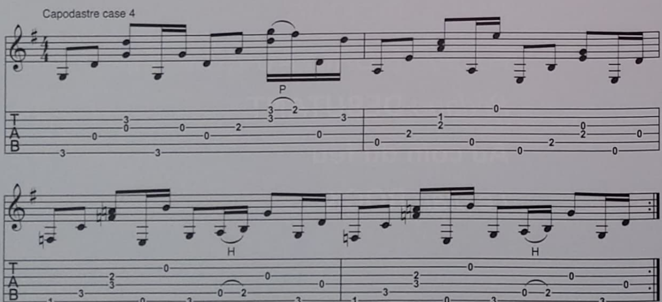
Madonna n'est pas vraiment célèbre pour son jeu de guitare acoustique… Néanmoins, l'intro de ce titre n'est pas inintéressante, avec ses arpèges qu'il faudra jouer de manière hyper-régulière pour respecter le groove à tendance électro. On pourra utiliser un compresseur si on joue en électroacoustique pour égaliser encore davantage le son.





Joseph Arthur
Innocent World
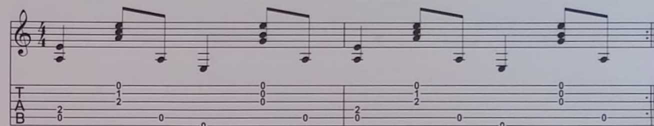
Le chant d'une grande sensibilité de Joseph Arthur, songwriter découvert par Peter Gabriel et qui s'est fait connaître en France en tournant avec Ben Harper, est magnifiquement soutenu par cet accompagnement qui fait la part belle aux changements harmoniques surprenants. Mettez en avant les notes aiguës des accords en les laissant sonner.

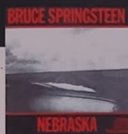




Louise Attaque
Léa
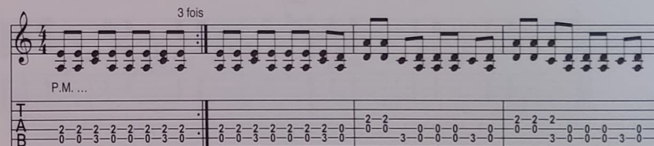
Deux accords qui alternent en boucle, il n'en faut pas plus pour lancer le titre. Soignez la régularité rythmique en posant bien les basses et en écourtant le son des accords joués dans l'aigu.





Bruce Springsteen
State Trooper

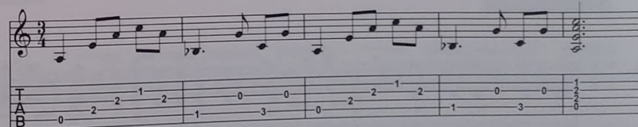
Extrait du chef d'œuvre acoustique du boss, Nebraska, album enregistré de manière rudimentaire sur un quatre pistes à cassettes, ce titre reflète bien l'ambiance plutôt sombre de l'ensemble. On étouffera légèrement les cordes avec la tranche de la main droite.





Piers Faccini
Fire In My Head

Piers Faccini, songwriter anglo-italien aux multiples influences, s'accompagne généralement sur une petite Martin lorsqu'il joue en acoustique, ce qui lui confère un son très direct et authentique, plutôt intimiste. La formule d'accompagnement minimaliste colle parfaitement à cette sonorité. Suivez la ligne de basse sur la corde de La.



10 INTROS qui ont marqué l'acoustique

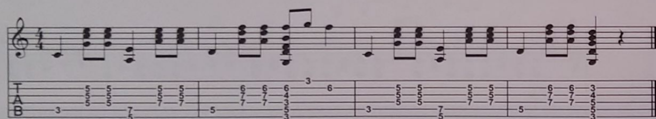
À retrouver sur votre **DVD**



Jacques Brel
Quand on n'a que l'amour



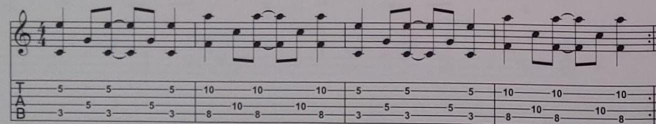
Une intro que l'on jouera au pouce, en brossant tous les accords, avec une bonne accentuation pour bien marquer le rythme noire / deux croches sur chaque accord. Pour avoir le son original on préfèrera une guitare à cordes nylon.



Sheryl Crow
Homesick



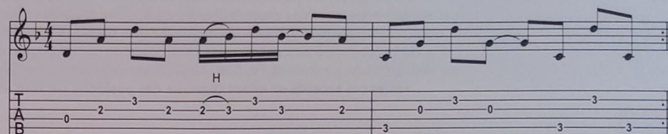
Cette intro très simple est basée sur une position incomplète de l'accord de Do majeur que l'on va décaler jusqu'au Fa, sans changer ni le doigté, ni la formule main droite. C'est simple, astucieux, efficace.



Gérald De Palmas
J'en rêve encore



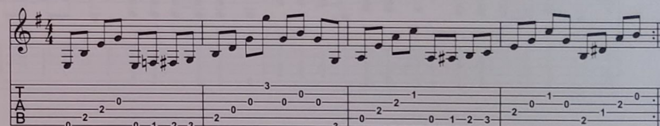
Pour enrichir le son et lui donner plus d'espace, Gérald De palmas utilise un delay sur sa guitare, ce qui donne l'illusion de notes répétées dans le jeu alors qu'il n'en n'est rien. Cet effet est surtout perceptible sur les doubles croches, puisque le retard est réglé sur un rythme de croches.



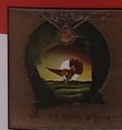
Ten Years After
I'd Love To Change The World



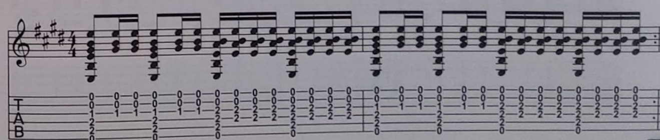
Des arpèges en apparence simples, mais le piège est dans le décalage rythmique des basses, puisque l'accord de Sol débute une croche avant la mesure, à la fin de la montée chromatique. La même chose se reproduit avec l'accord de Do majeur.



Barclay James Harvest
Hymn



Pour obtenir le son ample de l'original, il faudra jouer sur une douze cordes et doubler cette partie. Ceci étant, ça sonne aussi sur une simple six cordes, en laissant bien sonner les accords, l'accord de Mi majeur s'y prêtant à merveille.

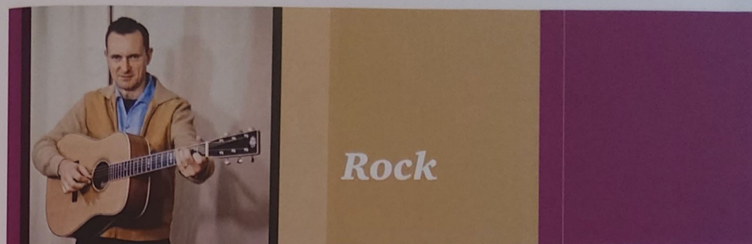


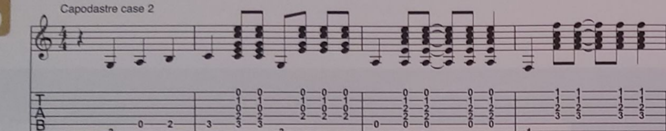
Alexis Mazzoleni

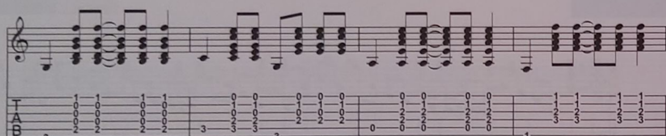
▲▲▲

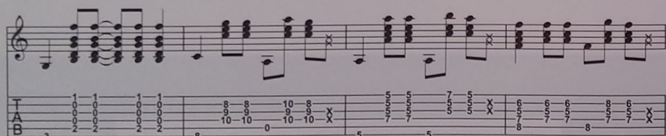
La fin des années 50 voit arriver la transition du rock'n'roll d'artistes comme Eddie Cochran ou Gene Vincent vers une musique plus mélodique, plus dansante, les prémices de la pop. Dion and the Belmonts s'inscrivent dans cette mouvance, avec des titres faciles à écouter, aux mélodies douces et aux thématiques plutôt légères. L'harmonie du titre présenté ici n'échappe pas à la règle : comme à peu près tous les morceaux de cette époque, on tourne sur l'anatole (Do, La mineur, Fa, Sol). Alexis Mazzoleni vous montre comment varier ces accords en allant chercher des positions sur tout le manche.

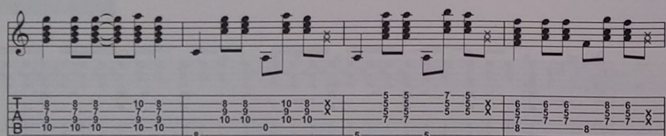
À retrouver sur votre **DVD**

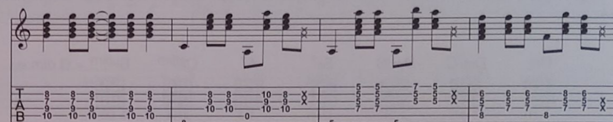


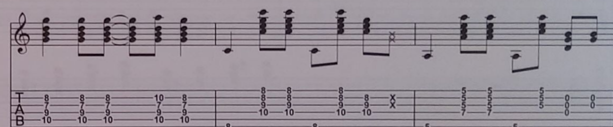


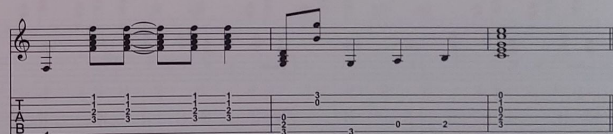


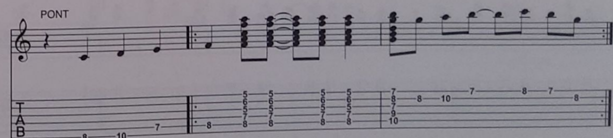










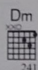


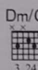
À retrouver sur votre **DVD**

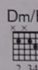


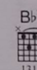
François Hégron

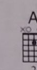
L'enregistrement de ce «Blue Drag» par Django Reinhardt date de 1935. Il craque un peu, mais François Hégron a su en extraire l'essence du jeu de Django pour vous en fournir ici toutes les subtilités. Pour une fois, le morceau n'est pas trop technique et restera donc accessible au plus grand nombre, avec un rythme plutôt modéré et un thème en quartes qui ne requiert pas de virtuosité particulière. L'accompagnement, avec ses accords à jouer en bout de manche, mérite une attention particulière, son rythme de type «marche» n'étant pas habituel dans ce style.

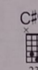


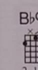




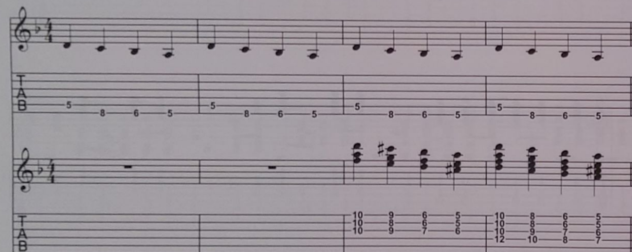


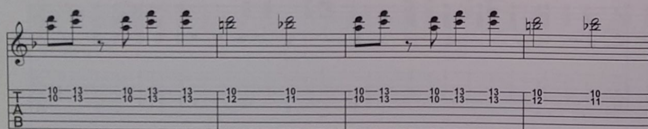


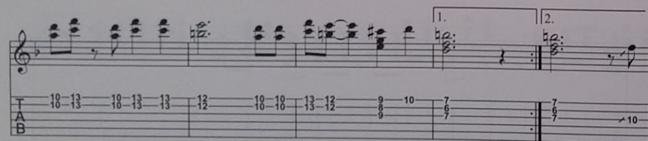




= G dim etc.

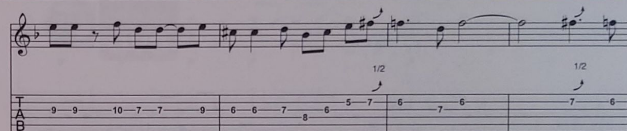


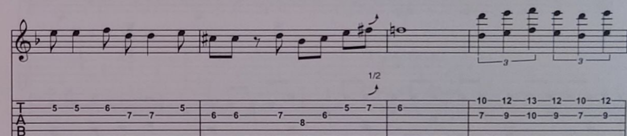


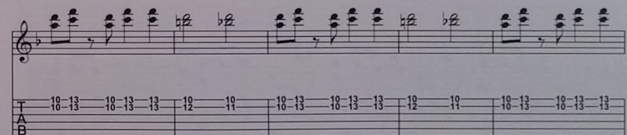


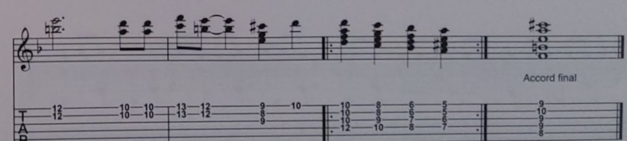


Manouche



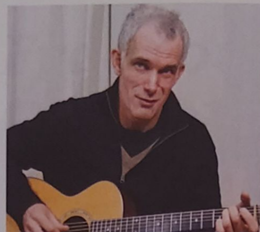






Picking

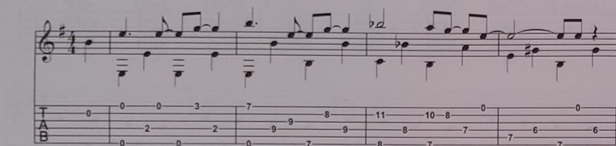
Thomas Hammje

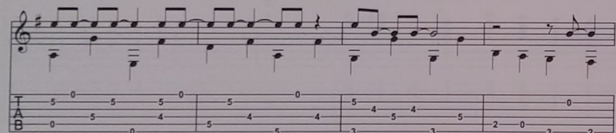


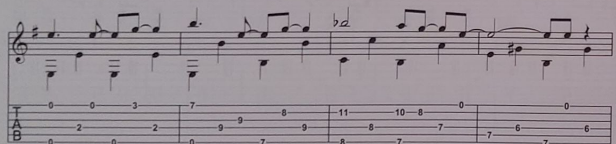
À retrouver sur votre DVD

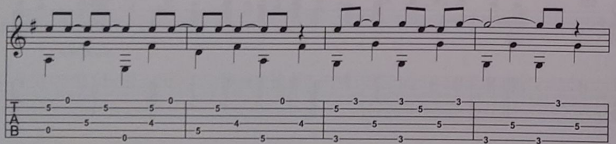


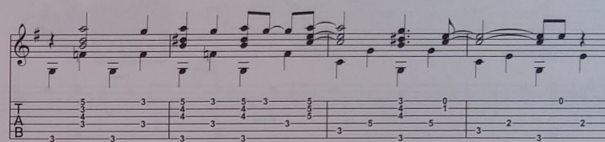
Django Reinhardt a enregistré ce standard de Duke Ellington en compagnie de Stéphane Grappelli, mais comme nous ne sommes pas ici dans la rubrique Manouche, c'est à la version enregistrée par Chet Atkins que nous nous intéresserons de plus près. Comme d'habitude chez Chet, la basse est alternée, légèrement étouffée, tandis que la mélodie est mise en avant en la laissant sonner au maximum. On notera l'emploi fréquent du Mi aigu à vide simultanément au Mi joué sur la corde Si afin d'obtenir un son plus riche.

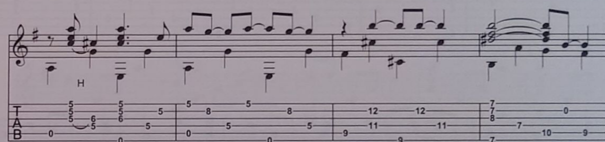


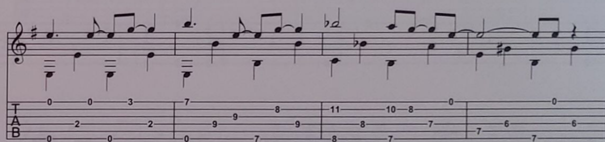


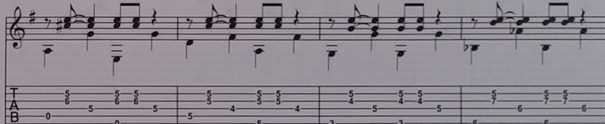


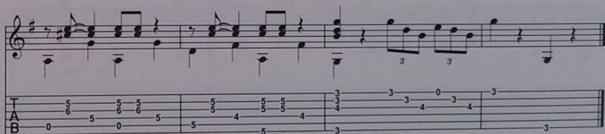




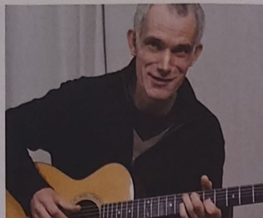








Morceau complet

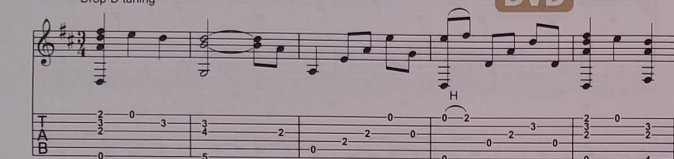


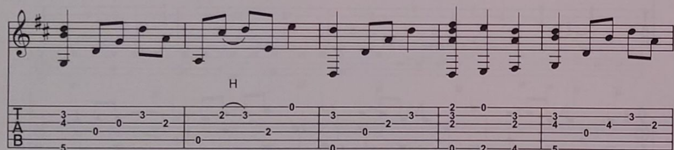
Thomas Hammje

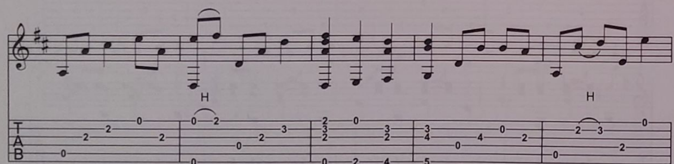
À retrouver sur votre DVD

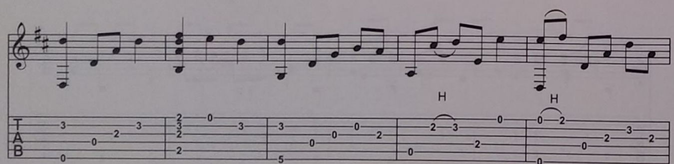
À la toute fin de son premier album «Spirit and the Blues», Eric Bibb improvise spontanément une petite valse avec ses musiciens, simple et sans prétention ni virtuosité particulière, mais c'est précisément cette apparente simplicité qui en fait tout le charme. La version ici présentée n'est pas une retranscription fidèle de l'enregistrement mais vous donnera l'essentiel pour jouer seul cette valse. Accordez-vous en Drop-D, c'est-à-dire avec la corde de Mi grave abaissée d'un ton, et faites chanter autant que possible votre guitare.

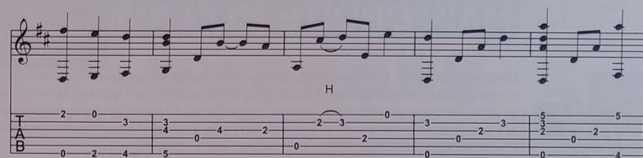
Drop-D tuning

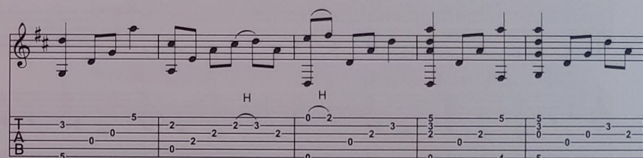


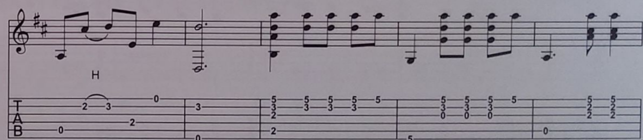


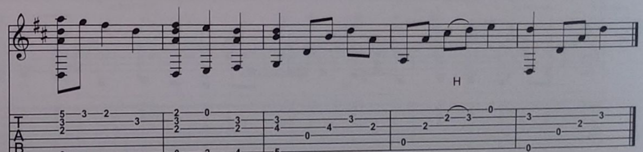












Regis Savigny



MAIN DROITE MON AMIE



À retrouver sur votre DVD

Bonjour tout le monde. Une nouvelle rubrique pour travailler les indépendances à la main droite, un peu comme en picking mais avec des riffs très connus et beaucoup de fun ! Attention, le fun n'implique pas qu'on ne soit pas un peu rigoureux. Travaillez chaque portée au ralenti, ajoutez les mouvements au fur et à mesure et extrapolez ensuite à l'ensemble de la grille d'accords. Promis, la prochaine fois on fait du Michael Jackson !

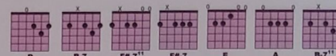
AU COIN DU FEU

Vous avez une guitare, mais vous ne savez pas quoi jouer ? Pas de panique, cette rubrique vous montre les accords essentiels pour jouer vos tubes favoris ! De bonnes soirées au coin du feu en perspective…



Scorpions - *« Wind of Change »*

La ballade incontournable de nos amis allemands s'impose, alors que sort leur magnifique DVD MTV Unplugged. La tonalité entendue sur le disque est mi Majeur. Il suffit donc de le jouer en ré avec un capo à la case 2 pour que tous les accords tombent bien sous les doigts. Pour souvenir, la version originale de l'album Crazy World est en fa (Capo case 1).



Capo 2ème case

Intro	D	B-7	D	B-7
	F#7^{11}	B-7 F#7	E	%
Couplet	A	B-7^{11}	A	B-7 F#7
Refrain	A E	B-7 E	A E	B-7 E
	F#7 D	E		

LE PLAN ROCK

Thomas Hammje



À retrouver sur votre DVD

courrier

Guitare Sèche est VOTRE magazine. N'hésitez donc pas à nous faire part de vos questions, suggestions, angoisses et déceptions via Facebook http://www.facebook.com/guitaresechelemag) ou par email courrieracoustique@gmail.com Nous y répondrons forcément, par mail ou par l'intermédiaire de cette rubrique.



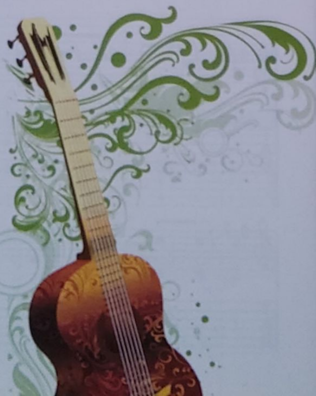
Bonjour La Guitare Sèche, j'ai craqué pour une guitare après avoir bavé devant les copains qui jouaient déjà et trois ou quatre numéros de votre magazine. Il se trouve que je progresse assez vite, mais que je bloque sur les barrés, notamment le Fa majeur et le Si mineur. Comment est-ce que je peux faire pour les jouer autrement et est-ce que cela est dû à une déficience physique (j'ai des petits doigts de fille) ou juste que ça viendra avec le temps ?
Cansina Alberti

Cansina, pas de panique pour les barrés, de plus jeunes que toi y arrivent, de plus vieux aussi, avec des mains minuscules, moi même j'ai des doigts très courts. Bien sûr on peut s'arranger pour retirer des notes, par exemple en supprimant la basse et la quinte sur la forme de Fa majeur avec le barré case 1, ce qui veut dire que tu ne joues plus que les quatre cordes aigües et que tu te contentes d'un petit barré sur les deux cordes aigües. De même avec le Si mineur, tu peux oublier la corde de Mi aigu et jouer chacune des notes individuellement à la main gauche, ça ne change pas grand chose au son de l'accord et ça passe tout seul. Cependant à un moment ou à un autre il faudra y passer, donc autant ne pas te prendre la tête et travailler tes enchaînements d'accords au métronome et si ça ne passe pas bien dans l'exécution, ne va pas en faire une montagne, ce qui compte c'est de beaucoup répéter chaque passage car c'est la répétition qui crée les muscles nécessaires et les connections neurologiques qui vont avec (la fonction crée l'organe). Peut être nous arrêterons-nous sur cet aspect des choses lors d'une prochaine rubrique Débutants. Ne te décourage pas et accepte que ton corps soit lent à répondre, c'est normal.

Hello toute l'équipe. Est-ce que parmi-vous il s'en trouverait un qui connaîtrait la marque Acoustic ? J'ai en effet trouvé un ampli de cette marque dans un vide-grenier. Il y a marqué Acoustic 220. Je trouve que ce n'est pas facile de faire sonner ma guitare électroacoustique dessus, c'est une Cort NTL20 sur laquelle il y a un capteur piezo. Est-ce que c'est dû à la guitare ou à l'ampli ? Un ami me dit que peut être l'ampli est cassé, ou que le capteur devrait être de la même marque que l'ampli pour que ça fonctionne bien ensemble.
Fabien Biftanenne

Acoustic est une marque d'amplificateurs dédiés plus principalement à la basse électrique qui a sorti aussi quelques amplis à lampes pour la guitare électrique. Votre amplificateur est prévu pour amplifier une basse et doit donc sonner très grave, de plus il est très puissant et si vous jouez trop près, cela peut occasionner des larsens. Si votre guitare n'est pas équipée de réglages de préamplis dans la rosace vous pouvez investir dans un bouchon de rosace qui sera un atout précieux pour faire reculer le larsen. Ensuite n'hésitez pas à travailler le son à l'égalisation, notamment à couper un peu de basses pour retrouver un rendu naturel même si vous n'êtes pas sur un ampli prévu pour votre instrument. Enfin pas de panique, il n'y a aucunement besoin que le capteur et l'amplificateur soient de la même marque. Il est certain que ça peut faciliter les choses quand deux appareils sont prévus pour fonctionner ensemble, mais la plupart des équipements sont assez basiques et interchangeables, d'une marque à une autre. Si vous n'arrivez pas à trouver votre son sur cet amplificateur vous pouvez toujours le revendre à un bassiste et vous tourner vers un ampli dédié, les nouveaux AER sont particulièrement prisés en ce moment, ou alors les Marshall AS50 qui sont des valeurs sûres de l'amplification acoustique. •

Par Didier Saint-Grawal



Tramontane®
SPECIAL EDITION



Tout le savoir-faire des luthiers Lâg s'est concentré dans cette Tramontane Special Edition, prémices d'une série tout aussi spéciale. Une guitare unique qui célèbre le mariage réussi de l'épicéa et de l'acajou, d'une finition noir brillant, et d'un accastillage performant fidèle à la tradition de la marque. Déclinée en version électroacoustique cut away, la Tramontane Special Edition souffle un esprit nouveau dans le monde de la guitare.

TSE2D	**Dreadnought avec housse**	**222€** TTC public indicatif
TSE2DCE	**Dreadnought Cutaway Electro avec housse**	**333€** TTC public indicatif

-Table : Épicéa.
-Dos & Éclisses : Acajou, finition noir brillant.
-Tête & manche : Acajou, finition satiné.
-Touche & chevalet : Palissandre d'Indonésie.
-Tige de réglage : Système double sens.
-Frettes : 20, silver nickel.
-Diapason : 650mm.
-Mécaniques : Haute précision, finition noir satiné.
-Sillet de tête : 43mm, graphite noir.
-Sillet de chevalet : 72mm compensé, graphite noir.
-Cordes : D'Addario EXP.
-Électronique : Préampli DirectLag Plus, micro Nanoflex.

LÂG®
GUITARS